



**HAL**  
open science

## Nom propre et référence

Romain Alloncle

► **To cite this version:**

| Romain Alloncle. Nom propre et référence. Philosophie. 2012. dumas-00734744

**HAL Id: dumas-00734744**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00734744>**

Submitted on 24 Sep 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Romain ALLONCLE

## Nom propre et référence

*Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »*

Mention : Philosophie

Spécialité : Histoire de la philosophie et Philosophies du langage

*sous la direction de M. Denis PERRIN*



Romain ALLONCLE

Mémoire – Master 2  
Nom propre et référence

Université Pierre Mendès France  
Département de philosophie  
Master 2 Histoire de la philosophie et Philosophies du langage  
Année 2011-2012

Directeur de mémoire : Denis PERRIN

# Sommaire

Introduction.....	5
Première partie – Deux façons de nommer.....	7
I. Le nom propre dans la théorie du langage de John Stuart Mill.....	8
1. Conception initiale.....	9
1.1 Classification des noms.....	9
1.2 Caractéristiques du nom propre.....	11
2. Conception dérivée.....	14
2.1 La réinsertion de l'idée dans la référence.....	14
2.2 Connotation minimale.....	16
3. Problèmes.....	19
3.1 Le nom propre dans la proposition (singulière).....	19
3.2 Détermination du référent.....	21
3.3 Les cas d'homonymie.....	22
3.4 Énoncés d'existence.....	22
3.5 Énoncés d'identité.....	23
3.6 Opacité référentielle.....	24
4. Conclusion.....	26
II. L'émergence du descriptivisme : la notion de 'sens'.....	27
1. Sens et dénotation : problème initial.....	28
2. Caractérisation du sens.....	30
2.1 Problème d'exégèse.....	30
2.2 Le sens comme propriété singularisante ?.....	31
2.3 Proposition et compositionnalité.....	32
2.4 L'indépendance du sens.....	33
3. Les problèmes issus de la référence directe sont-ils résolus ?.....	43
4. Nouveau problème : redondance de la description.....	47
5. Conclusion.....	48
III. Une révision logico-empiriste du descriptivisme.....	50
1. Analyse de la description définie.....	51
2. Deux profils du nom propre.....	51
2.1 Forme logique et proposition singulière.....	51
2.2 Le nom propre comme description.....	55
3. Conséquences du descriptivisme russellien.....	57
4. Pertinence de l'implication existentielle.....	59
5. Conclusion.....	62
Seconde partie – Modalité et cognition.....	64
I. La théorie des faisceaux.....	65
1. Un assouplissement du descriptivisme classique.....	65
2. Contraintes, limites et curiosités.....	69
3. Conclusion.....	73
II. Le nom propre comme désignateur rigide.....	74
1. Nouveaux outils.....	74
1.1 Les mondes possibles.....	74
1.2 La distinction nécessaire/ <i>a priori</i> .....	76
2. Deux formes de descriptivisme.....	79
2.1 La rigidité contre la théorie du sens.....	79
2.2 Les limites de la connaissance contre la théorie de la référence.....	91

3. La chaîne causale historique.....	94
3.1 Un fonctionnement plus réaliste.....	94
3.2 Enrichissement succinct de la caractérisation.....	97
4. Conclusion.....	103
III. La théorie descriptiviste de la nomination.....	105
1. Présentation.....	105
2. Objections et précisions.....	107
Conclusion générale.....	109
Annexe.....	111
A. Le nom propre dans la sémantique carnapienne.....	111
a. Extension et intension.....	111
b. Les concepts d'individu.....	115
B. Usage référentiel impropre du nom.....	117
Bibliographie.....	121

## Introduction

Cher Hermogène fils d'Hipponikos, un vieux proverbe dit qu'il est difficile d'apprendre ce qu'il en est des belles choses : de fait, cet apprentissage n'est pas une mince affaire quand il s'agit des noms.

Platon, *Cratyle*

Le nom propre a toujours suscité un sentiment étrange. Les linguistes se sont d'ailleurs longtemps détournés de cet objet, considérant qu'il était bien trop marginal pour accepter qu'il appartienne, d'une manière ou d'une autre, à une langue, estimant que, comme il n'entretient pas de relation avec les autres types d'expressions, il ne peut faire partie d'un système linguistique. Ce qu'il y a d'étrange avec le nom propre c'est qu'il ne semble pas répondre aux mêmes critères d'appartenance à la langue que les autres expressions. Lorsque nous apprenons une langue, nous apprenons une fois pour toute la signification des mots. Il ne semble pas que nous puissions dire que nous connaissons tel mot et donc que nous comprenons une phrase le comportant si l'on ne connaît pas sa définition. En revanche, le nom propre paraît immunisé à ce genre de critique. Ce n'est pas parce que nous ignorons qui est le référent du nom propre que notre connaissance de la langue est lacunaire (sur ce point). Je peux savoir parler Français et ignorer qui est Napoléon. Ce n'est que bien tard que les linguistes se sont véritablement penchés sur les différentes fonctions communicatives de ce curieux type de signe<sup>1</sup>. Pourtant, bien avant cela, le nom propre a joui et jouit encore d'une attention toute particulière des philosophes, sur une question qui concerne son rôle le plus fondamental ou du moins le plus courant : celui de faire référence. Le traitement de cette question a d'ailleurs eu des répercussions bien au-delà de la nature sémantique d'un type d'expression particulier. Ce sont des conceptions du langage en général qui se sont forgées à sa suite.

Ce que j'entends par « nom propre », c'est un type de mots construit de manière intuitive, c'est-à-dire tout ce que d'ordinairement nous appelons « nom propre ». Un nom propre est par exemple « Aristote » ou « Jean », « Paris » ou encore « le père Noël ». C'est ce que nous utilisons quotidiennement pour désigner un individu unique dont nous voulons parler. En disant « Aristote était un grand philosophe », je veux « attraper » un individu particulier pour dire de lui qu'il était un grand philosophe. Faire référence, pour un nom propre, c'est fournir un individu pour le discours. La véritable utilité du nom propre c'est de pouvoir nous permettre de parler d'un individu en son absence (sans quoi il se résumerait à un simple démonstratif).

---

<sup>1</sup> Sur le traitement linguistique du nom propre, on consultera par exemple JONASSON K., *Le nom propre, Constructions et interprétations*, Duculot, Louvain-la-Neuve, 1994.

Au vu de l'histoire du problème, je pense que ce serait un euphémisme que de dire que le nom propre fut un casse-tête pour la philosophie analytique du langage. La question pourtant était innocente : comment un nom propre fait-il référence ? Comment, en utilisant une expression de ce genre, pouvons-nous épinglez un élément du monde extérieur, pour pouvoir en parler ? Qu'est-ce qui est mis en jeu dans notre utilisation des noms propres ? Le philosophe était peut-être loin de se douter qu'examiner cette question serait une tâche de si grande envergure. Pourtant, la question paraît simple. On se dit de prime abord qu'il n'y a apparemment rien de compliqué. Après tout, le nom propre, c'est juste le nom de quelque chose, mais le lien qui unit les deux n'est pas si facile à mettre en exergue.

Dans le présent travail, je me concentrerai sur un ensemble de théories déjà en place, afin de donner une vue d'ensemble mais aussi précise que possible du problème. Je ne prétendrai pas en donner une solution définitive car dans un travail aussi court, il est certain que l'on ne peut traiter de tous les aspects de la question. Nous allons suivre un chemin historique de cette question, voir comment les différentes conceptions qui tentent d'y répondre se sont construites, les arguments qu'elles déploient et les outils qu'elles introduisent, afin de dégager les enjeux et les présupposés de ces conceptions et leur articulation par rapport aux autres théories. Comme l'étude du mode de référence du nom propre sera chronologique, nous nous placerons de fait et de manière générale, au cœur du débat entre le millianisme et le descriptivisme. Nous verrons que ce sont deux courants qui semblent s'opposer irréductiblement et qui rythment encore de nos jours la philosophie analytique du langage. L'un estime notamment que le mode de référence revêt un aspect cognitif contrairement à l'autre. Une première partie sera donc consacrée à la genèse de ces deux courants et une seconde verra leur prolongement. De Mill à Kripke en passant par Frege ou encore Russell, nous verrons pourquoi le nom propre a été, sur la question de la référence, à ce point sujet à controverses.



Première partie  
Deux façons de nommer

## Le nom propre dans la théorie du langage de John Stuart Mill

---

L'importance de John Stuart Mill dans l'histoire de la philosophie analytique du langage n'est plus à prouver. On peut à bon droit le présenter comme l'un des initiateurs ou annonceurs de la philosophie analytique du langage. Ses réflexions peuvent être considérées comme le point de départ théorique de la pensée analytique sur le langage. Le courant majeur de la tradition philosophique qui le précède, issu de la pensée d'Aristote, avait certes développé certaines réflexions sur le langage, mais il restait totalement dépendant des idées ; car c'était bien de ces dernières et de leurs combinaisons que le langage devait être le signe. La chose matérielle, la *res*, ne devait avoir rapport au langage qu'en tant qu'elle était objet d'idée. Néanmoins, certaines confusions que l'on peut remarquer ça et là<sup>2</sup> peuvent être vues comme les prémisses du tournant qu'allait prendre (ou que voulait prendre) Mill face à cette tradition. Prenant à partie Thomas Hobbes<sup>3</sup>, Mill voulait transformer la conception du langage que se faisait une philosophie idéaliste pour lui faire adopter la conception déjà présente dans la pensée vulgaire selon lui :

[I]l semble y avoir de bonnes raisons d'adhérer à l'usage commun et d'appeler [...] le mot *soleil* le nom du soleil, et non le nom de notre idée du soleil. Car les noms ne sont pas destinés seulement à faire concevoir à l'auditeur ce que nous concevons, mais aussi à l'informer de ce que nous croyons. Lorsque j'utilise un nom dans le but d'exprimer une croyance, c'est une croyance concernant la chose elle-même, et non concernant mon idée de cette chose.<sup>4</sup>

---

2 On trouve par exemple dans *La logique de Port-Royal* d'Antoine ARNAUD et de Pierre NICOLE, deux affirmations formant un tout confus. L'une stipule que « [S]ignifier, dans un son prononcé ou écrit, n'est autre chose qu'exciter une idée liée à ce son dans notre esprit, en frappant nos oreilles ou nos yeux » (ARNAUD A. et NICOLE P., *La logique de Port-Royal* (1662), Eugène Belin, Paris, 1878, p. 108) ; l'autre nous affirme que « les objets de nos pensées étant [...] ou des choses ou des manières de choses, les mots destinés à signifier, tant les choses que les manières, s'appellent *noms*. » (*ibid.*, p. 97). Signifier c'est tantôt renvoyer à l'idée tantôt renvoyer aux choses. Ce dernier renvoi se fait bien par le biais de l'idée mais la distinction est néanmoins floue et la question reste donc ouverte : le nom est-il signe d'idée ou de chose ou même de tout cela indifféremment ?

3 Voir MILL J. S., *A System of Logic*, Harper & Brothers, New York, 1882, I, I, § 1, p. 30. Hobbes semble lui aussi victime de confusion en disant d'une part que les mots sont signes d'idées et d'autre part qu'ils sont signes de choses, voir *id.*

4 *Id.*

Précisons tout de suite que le vocable « nom » pour Mill désigne ce que les scolastiques appelaient « catégorèmes », en opposition aux syncatégorèmes qui ont besoin d'autres mots pour signifier quelque chose. Mill ne va pas rejeter la position de Hobbes selon laquelle un nom peut servir à nous rappeler une pensée que nous aurions déjà eu ou à communiquer cette pensée, mais il va ajouter que les noms « font bien plus que cela »<sup>5</sup>. S'ils peuvent éveiller en nous certaines idées, ils sont avant tout noms de *choses* et non pas simplement d'idées. L'idée n'absorberait ainsi plus la totalité du fonctionnement du langage. Voyons comment il entreprend de réformer cette vision des choses et comment le nom propre va y prendre part.

## 1. Conception initiale

### 1.1 Classification des noms

Afin de bien comprendre la nature du nom en général et des spécificités du nom propre en particulier dans la pensée de Mill, nous allons nous intéresser quelques instants à la typologie des noms qu'il construit. Cela permettra de dégager les singularités du nom propre face aux autres signes. Mill distingue les noms en fonction de plusieurs critères. Prenons les trois plus importants (pour notre propos). Le premier repose sur la distinction entre noms généraux et noms individuels<sup>6</sup>. Un nom général fait référence à un nombre indéfini d'objets et un nom individuel ou singulier ne dénote qu'une seule chose. Le deuxième est de nature ontologique et marque la séparation entre choses concrètes et choses abstraites<sup>7</sup>. Ainsi un mot comme « blanc » se rapportera aux objets blancs et « blancheur » désignera l'attribut que partagent ces objets, les premiers étant donc concrets et le second abstrait<sup>8</sup>. Le troisième – le plus important dans l'histoire de la philosophie analytique du langage – oppose les noms connotatifs et non-connotatifs<sup>9</sup> (*i.e.* simplement dénotatifs). Cette distinction consiste en la démarcation de deux mécanismes des noms. Un nom dénote, c'est-à-dire qu'il fait référence à une ou plusieurs choses dont il est le nom. Certains noms possèdent une autre fonctionnalité, celle de connoter. Reprenons l'exemple de « blanc ». Pour Mill, « blanc » est un nom général : il est le nom de, *i.e.* il dénote, tous les objets blancs<sup>10</sup>. Tous ces objets partagent le même

---

5 *Id.*

6 *Ibid.*, § 3, p. 33-34.

7 *Ibid.*, § 4, p. 35-37.

8 À ne pas confondre avec le terme « général ». « Abstrait » s'oppose directement à « concret » et un nom abstrait n'est pas forcément général.

9 *Ibid.*, § 5, p. 37-46.

10 Voir *ibid.*, p. 35. Notons qu'un nom général ne dénote pas une classe de choses en tant qu'objet singulier. Une classe pour Mill est « la multitude indéfinie des individus dénotés par un nom général », *ibid.*, § 3, p. 34.

attribut, à savoir la blancheur, et c'est précisément ce que « blanc » connote. On ne peut pas dire que « blanc » dénote la blancheur puisque la blancheur n'est pas elle-même blanche.

Ce dédoublement du fonctionnement du nom n'est possible que parce que Mill s'est détourné de la tradition scolastique en faisant du nom un nom de chose. Le nom va dénoter *directement*, et connoter *indirectement*<sup>11</sup>. Le passage obligatoire par l'idée n'est plus de rigueur d'une part parce que le nom va épinglez directement les choses et d'autre part parce que la connotation *i.e.* le ou les attributs n'ont pas à être des idées.

Maintenant qu'ont été établies les trois distinctions (singulier/général, concret/abstrait, connotatif/non-connotatif), nous pouvons voir que logiquement, il y a huit combinaisons possibles. Les noms propres ordinaires correspondent à la catégorie des noms singuliers, concrets et non-connotatifs.

Type de nom	Exemples (donnés par Mill)
A. Général, concret, connotatif	« blanc », « homme », « vertueux »
B. Général, concret, non-connotatif	Type non représentatif <sup>12</sup>
C. Général, abstrait, connotatif	« faute »
D. Général, abstrait, non-connotatif	« couleur », « blancheur » <sup>13</sup>
E. Singulier, concret, connotatif	« le premier empereur de Rome », « l'auteur de l'Iliade »
F. Singulier, concret, non-connotatif	« John », « Dartmouth »
G. Singulier, abstrait, connotatif	?
H. Singulier, abstrait, non-connotatif	« humanité », « égalité », « vision », « toucher » <sup>14</sup>

Tableau 1. Typologie des noms selon Mill (limitée à trois critères)<sup>15</sup>

11 Attention à la confusion : un nom qui possède une connotation ne dénote pas indirectement, mais bien directement.

12 Voir *ibid.*, § 5, p. 37 : « Tous les noms généraux concrets sont connotatifs » ce qui implique qu'il n'y a pas de noms généraux non-connotatifs.

13 La classe D est problématique. Pourquoi serait-elle représentative alors que B ne l'est pas ? Mill dit que « blancheur » peut être appliqué aux différentes nuances de blancheur (la blancheur étant une couleur). Or, si tel est le cas, alors ces nuances ont bien quelque chose en commun et « blancheur » devient le nom de ces objets en vertu d'un attribut encore plus abstrait. Pour qu'un terme puisse être dit général, selon Mill, il faut que les objets que le nom dénote possèdent un attribut en commun, donc il faut que le nom véhicule cet attribut : il doit avoir une connotation. Si l'on peut concevoir une différence entre un nom de la classe D et un nom de la classe H, il faut admettre que le nom appartenant à D doit être connotatif, à l'instar de « faute » qui selon Mill est un nom de plusieurs attributs.

14 Contrairement à la classe D, la classe H considère que ses éléments dénotent chacun un attribut qui ne possède pas plusieurs variétés comme la couleur. Bien que le toucher soit un attribut partagé par plusieurs individus, il ne peut être prédiqué de ceux-ci, précisément parce qu'il n'est que le nom de l'attribut que partagent ces choses (on pourrait imaginer un nom pour « toucher » qui soit ce que « blanc » est à « blancheur » par exemple) et qu'on admet qu'il n'y a pas différents types de toucher. Mill reconnaît néanmoins que la distinction n'est pas très claire et qu'il faudrait « considérer ces noms ni comme généraux ni comme individuels, et les placer dans une classe à part » (*ibid.*, p. 36).

15 Tableau repris de notes de Marc COHEN, disponibles sur <http://faculty.washington.edu/smcohen/453/MillDisplay.pdf>.

## 1.2 Caractéristiques du nom propre

On a tendance à affirmer que seuls les noms propres, selon la théorie de Mill, ne connotent pas<sup>16</sup>. Comme nous pouvons le voir, cela ne suffit pas à les distinguer complètement du reste des autres noms. Mill dit bien que ce sont des noms d'*objets*, autrement dit de choses concrètes : « les seuls noms d'objets qui ne connotent rien sont les noms *propres* »<sup>17</sup>. Cette définition a plus pour vocation de distinguer les noms propres des noms généraux concrets que des noms non-connotatifs en général.

Les noms propres sont donc des termes singuliers, concrets et qui ne connotent rien<sup>18</sup>. « John » dénote un individu unique et n'implique aucun des attributs (sa taille, la couleur de ses yeux, son parcours professionnel etc.) que l'on pourrait lui associer. « L'auteur de l'*Illiade* » est un exemple de nom qui dénote un individu en s'accompagnant d'une connotation. On désigne par ce moyen l'individu en fonction des attributs qu'il possède, à savoir la propriété d'être l'auteur de l'*Illiade*. De ce fait, un tel nom possède une signification (*meaning*) parce qu'il « véhicule quelque information »<sup>19</sup>, contenue dans sa connotation. Il nous informe à propos de l'objet qu'il dénote en nous présentant certaines de ses caractéristiques qu'il est donc le seul à posséder toutes ensemble. Pour que l'on puisse dire d'un nom qu'il a une signification, ce nom doit posséder une connotation. Le nom propre lui, n'apportant aucune information d'aucune sorte, il n'a donc, « à proprement parler, aucune signification [*signification*] »<sup>20</sup>.

Afin d'illustrer son propos, Mill prend l'exemple maintenant célèbre de la marque à la craie sur une maison. On pose une marque sur une maison afin de savoir à qui appartient la maison ou bien afin de montrer que c'est cette maison qui importe de quelque façon que ce soit. La marque sert à distinguer la maison ainsi marquée des autres habitations, sans dire quoi que ce soit de sa spécificité. Le nom propre agit de manière analogue en ce qu'il permet de différencier les objets individuels sans leur associer aucune signification :

---

16 Voir par exemple POWELL G., *Language, Thought and Reference*, Palgrave MacMillan, 2010, p. 4 : « Selon les propres termes de Mill, tous les noms individuels autres que les noms propres ont à la fois une *connotation* et une *dénotation* », ce qui est manifestement faux, à moins d'envisager que Powell entende par « individuels » les noms de choses *concrètes* seulement. Or Mill entend « individuel » comme « singulier » (MILL J. S., *A System of Logic, op. cit.*, § 3, p. 33) ; et lorsqu'il veut parler des choses individuelles concrètes, il emploie bien le terme d'« objet individuel » (*ibid.*) ou bien « individuel » seul mais uniquement lorsque le contexte permet de préciser (voir par ex. *ibid.*, p. 34). Bien entendu, le caractère non-connotatif des noms autres que les noms propres est discutable, comme nous l'avons vu dans les notes précédentes.

17 *Ibid.*, § 5, p. 41.

18 Nous pourrions ajouter : *positifs, non-relatifs* et *univoques* afin de prendre en compte la typologie complète de Mill.

19 *Ibid.*, p. 40-41.

20 *Ibid.*, p. 41.

[...]Nous [pouvons] donner à un individu un nom complètement dépourvu de signification [*unmeaning*], que nous appelons un nom propre – un nom qui a pour dessein de montrer quelle est la chose dont nous sommes en train de parler, sans en dire quoi que ce soit.<sup>21</sup>

Il ajoute que « [l]orsque nous nommons un enfant du nom de *Paul*, ou un chien par le nom *César*, ces noms sont simplement des marques utilisées pour permettre à ces individus d'être les sujets du discours.<sup>22</sup>[...] ». Ainsi, hormis la spécificité du nom propre d'être dépourvu de signification, il possède en tant qu'il est une simple marque une fonction qui est, comme Thomas Reid l'avait suggéré<sup>23</sup>, de distinguer les objets, distinction opérée *pour* le discours et effective *dans* le discours : « [Le nom propre] nous permet de distinguer [l'objet] lorsque nous en parlons, que ce soit dans le souvenir de notre propre expérience, ou dans le discours des autres »<sup>24</sup>. Le nom propre est donc une marque qui est apposée sur l'objet non *par* le fait que l'objet est tel ou tel mais *pour* le distinguer des autres objets sans dire en quoi il est différent. La seule différence, si l'on peut dire vient de ce qu'on lui a attribué cette marque contrairement aux autres. Le nom propre a un rôle purement utilitaire et la légitimité de l'appliquer à tel objet résulte simplement de la fonction qu'on lui attribue (et non pas parce qu'il a tel ou tel attribut), celle d'être discriminant.

Puisque le nom propre ne possède pas de connotation, que doit-on faire des noms tels que « Dartmouth » ? Il serait étrange d'affirmer qu'ils ne signifient rien. « Dartmouth » veut bien dire « embouchure de la Dart ». La réponse de Mill se rapproche de celle d'Aristote lorsque ce dernier traite de ce qu'il appelle les termes simples (c'est-à-dire non composés)<sup>25</sup>. Dartmouth peut bien avoir été appelée ainsi parce que la ville se situe à l'embouchure de la Dart, cela ne fait pas partie de sa signification. Un incident écologique pouvant par exemple assécher la rivière, combler son lit, voire la déplacer de telle sorte que la ville ne soit plus à son embouchure, « Dartmouth » ne cessera à cause de cela d'être le nom de cette ville. En devenant un nom purement discriminant, « Dartmouth » a en quelque sorte perdu sa signification, autrement dit, sa connotation.

---

21 *Ibid.*, p. 39.

22 *Ibid.*, p. 39. Le caractère métalinguistique de « Paul » et « César » n'étant pas symbolisé, j'ai corrigé en essayant de respecter les emplois qui me semblaient les plus représentatifs, la symbolisation de Mill étant très fluctuante. J'opérerai de même par la suite.

23 « [A]ucun mot qui ne dénote pas une espèce ne peut logiquement être défini. [...] Pour cette raison, il ne peut y avoir aucune définition logique des choses individuelles, telles que Londres ou Paris. Les individus sont distingués soit par des noms propres, soit par des circonstances accidentelles de temps et de lieu. », REID T., *Essays on the Intellectual Powers of Man* (1785), in HAMILTON William (ed.), *Works of Thomas Reid*, MacLachlan and Stewart, Edinburgh, 1852, essay I, chapter I, p. 219.

24 MILL J. S., *A System of Logic, op. cit.*, p. 41. Voir également, *ibid.* p. 44 : « J'appelle un certain homme par le nom *Sophoniscus* [...] simplement pour le distinguer des autres personnes dont nous parlons ».

25 « Dans le nom *Κάλλιππος*, en effet, *ἴππος* n'a en lui-même et par lui-même aucune signification, comme dans *Καλὸς ἴππος* », ARISTOTE, *De l'interprétation*, dans TRICOT Jean (éd.), *Aristote, Catégories, De l'interprétation*, trad. fr. Jean Tricot, Vrin, Paris, 2008, 2, 16a, p. 90-91. En dehors du nom simple, ces noms peuvent avoir une signification. En revanche, en tant qu'ils sont considérés relativement au nom simple, ils se défont d'une signification qu'ils auraient par ailleurs.

« Dartmouth » et « l'embouchure de la Dart » sont les deux noms de la même chose mais ils sont néanmoins différents. Nous pouvons avoir des raisons d'appeler une chose par tel ou tel nom, nous pouvons même nous tromper quant à la légitimité de ses raisons ; il n'empêche qu'un nom, en tant qu'il est un nom propre, est en-dehors de ces considérations.

C'est précisément le problème que soulève Platon dans le *Cratyle*. Le dialogue oppose deux protagonistes quant au caractère arbitraire ou non du langage en général. Cratyle avance que chaque nom est par nature nom de la ou des choses auxquelles il s'applique légitimement<sup>26</sup>. Cratyle fera remarquer à son allocutaire Hermogène que le nom de ce dernier ne peut être son véritable nom. Il signifie en effet quelque chose comme « de la race d'Hermès ». Or Hermès étant entre autre le dieu des commerçants et Hermogène connaissant des problèmes financiers, n'ayant pas accès aux ressources de sa riche famille, on comprend mieux le ton quelque peu piquant de Cratyle. Hermogène quant à lui, soutient qu'il n'y a rien de tel qu'un pouvoir naturel dans le nom et que son assignation aux choses est purement arbitraire. Il est intéressant que ce problème soit introduit par Platon à partir du nom propre<sup>27</sup> et qu'il se cristallise précisément de la même façon dont Mill traite de celui-ci. Pourtant, je ne pense pas que le caractère arbitraire du langage dans l'assignation des mots aux choses pose le moindre doute à Mill<sup>28</sup>, et ce n'est pas du tout son problème. Que chacun puisse se constituer un dictionnaire personnel comme le fait Humpty Dumpty<sup>29</sup> ne pose pas de problème en soi. En revanche cela est un frein considérable à la communication. C'est pourquoi l'arbitraire du langage se résorbe dans une *convention*, une décision partagée. Le nom propre également. Lorsque nous parlons de quelqu'un nous utilisons le nom communément admis et non pas un nom que nous aurions décidé de lui attribuer de manière totalement isolée. Néanmoins, nous voyons par l'explication de Mill qu'un nom propre peut être constitué d'éléments dont la signification a été communément admise et pourtant s'en détacher et la mettre à l'écart. Jamais totalement il est vrai puisque la forme du nom propre nous rappellera toujours cette signification primaire. D'où la volonté de Mill de s'expliquer à ce sujet. Dire qu'« Hermogène » ou que « Dartmouth » possèdent une signification c'est mêler deux types de noms distincts – dans leur usage, car c'est bien leur mécanisme qui permet de les distinguer, et non la chose à laquelle chacun s'applique, puisqu'elle peut être la même.

---

26 Des choses !

27 L'analyse de Platon ne se limitera pas à cette couche superficielle, et, si l'on en suit Magali Année, « le fonctionnement du nom propre pourrait bien constituer le paragon même de celui de tout ὄνομα [nom] », ANNÉE Magali, « Le " cratylisme " de Platon, le *Cratyle* comme réappropriation philosophique du fonctionnement phonico-pragmatique de la langue poétique archaïque », dans *Journal of Ancient Philosophy* vol. V, Issue I, 2011, p. 28.

28 Elle est depuis longtemps considérée comme une évidence. Depuis Aristote en fait : « Le nom est un son vocal, possédant une signification conventionnelle [...]. *Signification conventionnelle*, <disons-nous>, en ce que rien n'est par nature un nom, mais seulement quand il devient symbole », ARISTOTE, *De l'interprétation*, *op. cit.* p. 91-92.

29 Voir CARROLL L., *Through the Looking-Glass and What Alice Found There* (1871), in GARDNER Martin (ed) *Lewis Carroll, Alice's Adventures in Wonderland & Through the Looking-Glass*, Signet Classic, New York, 2000, p. 188.

La position de Mill sur les mécanismes de référence du nom propre peut donc être résumée en un schéma très simple :

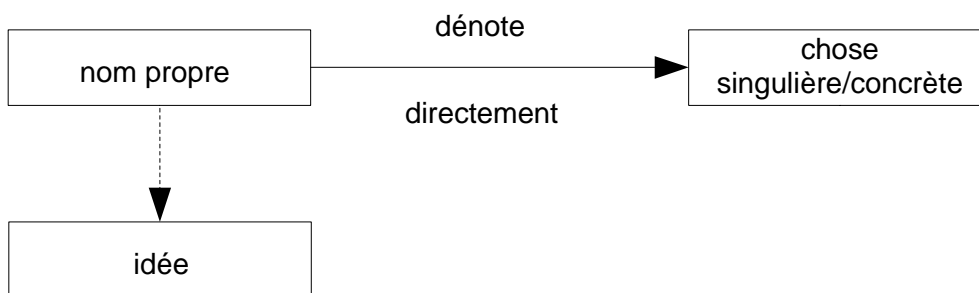


Schéma 1. Le nom propre selon la conception initiale de Mill

Cette conception peut être considérée comme *la* théorie de Mill, celle qu'il veut promouvoir. De fait, c'est ce que l'on a retenu (hormis le caractère concret de la chose dénotée, et, chose importante, le lien potentiel du nom à l'idée) et, en cela, c'était faire crédit à Mill. Or nous allons voir qu'outre les défauts qui seront reprochés à cette théorie, elle n'est pas si claire dans l'esprit de Mill lui-même et qu'elle appelle une seconde conception élaborée en parallèle de la première.

## 2. Conception dérivée

### 2.1 La réinsertion de l'idée dans la référence

Comme nous pouvons parler d'un individu en son absence, la comparaison du nom propre à une – simple – marque force à nous demander sur quoi nous l'appliquons si l'on considère qu'une marque doit être « posée » sur quelque chose. Mill répondra que nous « connectons » (*connect*)<sup>30</sup> la marque à l'idée de la chose. Lorsque nous entendons ou voyons un nom propre, ce à quoi nous sommes renvoyés c'est la chose en tant qu'elle est pensée. Or, non seulement cela réintroduit l'idéalisme mais cela présuppose aussi selon Mill que nous ayons connaissance de l'individu avec lequel « nous avons déjà été en accointance »<sup>31</sup> afin de nous forger une idée de cette chose, ce qui ne résout qu'en partie le problème, puisqu'il faut déjà avoir un lien quelconque avec la chose avant

---

30 *Ibid.*, II, § 5, p. 41.

31 *Id.*



de pouvoir en parler. Comment pourrait-on alors parler de personnes que nous n'avons jamais rencontrées et qui ont disparu depuis longtemps ?

Mill n'apporte pas de précision sur ce qu'il entend par « accointance ». Il y a deux aspects dans l'accointance à mon avis qui se rapportent au type de connaissance que nous avons de l'objet. Il peut s'agir d'une connaissance *directe* de la chose elle-même (son essence pour reprendre un vocabulaire aristotélicien) ou bien d'une connaissance *indirecte* de celle-ci (ses accidents, ses propriétés extérieures). Nous avons donc deux sens d'« accointance » qui correspondent à deux modes de connaissance. Le sens fort suppose une identification essentielle de la chose. Le sens faible ne requiert que quelques propriétés qui suffisent à distinguer la chose des autres choses. Pour être franc, je ne connais pas l'opinion de Mill sur le sujet mais il semble difficile d'accepter le premier sens qui semble tout à fait inapplicable d'un point de vue purement épistémique. Le second n'est pas plus satisfaisant en ce qu'il rapproche trop l'idée de la connotation. Si l'on admet que l'idée est formée à partir des attributs que l'on peut saisir de l'individu en question alors cette idée de l'objet possède le même contenu que la connotation d'un terme de la catégorie E. L'idée de l'objet ne serait rien d'autre qu'une contrepartie mentale de la connotation<sup>32</sup> dont les noms propres sont censés être dépourvus.

Quoi qu'il en soit, le lien avec l'idée de la chose est le symptôme d'un manque dans le fonctionnement du nom propre – ce qui ne semble pas être le cas des autres noms – puisque, en l'absence de l'individu dénoté, la marque se retrouverait sans attache. Hormis le fait que cette solution ne résout en fait pas grand chose à part les cas où nous avons déjà pu être en accointance avec l'objet dénoté, et bien que Mill n'ait pas totalement rejeté le cadre idéaliste puisqu'il reconnaît qu'un mot peut « appeler » une idée, cette affirmation pose problème car elle entre en contradiction avec la volonté de Mill de faire de la dénotation un accès direct à la chose. De plus, ce paradoxe semble être une contradiction totalement insoluble puisque nous lisons d'une part que « les noms propres sont attachés aux objets eux-mêmes »<sup>33</sup> et d'autre part que le nom propre n'est pas « attaché à la chose elle-même »<sup>34</sup>. Il y a indéniablement un conflit au sein de la pensée de Mill qui veut faire du nom la marque de la chose mais qui, dans le cas du nom propre, n'arrive pas en rendre compte théoriquement.

---

32 On peut se demander jusqu'à quel point la différence est pertinente.

33 *Ibid.*, p. 39

34 *Ibid.*, p. 41.

## 2.2 Connotation minimale

Le nom propre, nous affirme Mill, n'est accompagné d'aucune information. Qu'on lui associe ou non une idée, celle-ci ne fait pas partie de, ni ne constitue sa connotation. Nous pouvons d'ailleurs associer au nom tout ce que nous savons de l'objet qu'il dénote. Tout ce qui peut être dit d'un objet ne sera néanmoins pas contenu dans son nom mais tout simplement dans les connaissances que nous avons de lui et qui ne formeront en aucune manière une quelconque connotation de celui-ci. En revanche, Mill nous fait remarquer que lorsqu'il est prédiqué d'une chose, le nom propre contient un minimum d'information. Par exemple, en disant que « ceci est Brown ou Smith [...] [ou que] ceci est York, nous ne transmettons pas à l'auditeur quelque information, *excepté que ce sont leur noms* »<sup>35</sup>. Peut-on dire dès lors que le nom propre possède une connotation, disons, minimale, qui serait d'ordre métalinguistique ? Par exemple, nous pourrions dire que cette connotation serait « porte le nom "N" » ou encore « est appelé "N" ». Mill ne se prononce pas sur ce point mais si nous l'admettons, cela chamboulerait sa classification. Par exemple, les noms propres ne se distingueraient plus des descriptions définies (la classe E) ou du moins plus selon le même critère.

Avec l'ajout de l'idée et de cette connotation particulière, nous voyons se dessiner une autre conception du nom propre, qui vient se greffer à la première. Elle n'est pas pensée par Mill puisqu'elle naît en partie à partir d'une contradiction manifeste qu'il ne semble pas relever. On dirait un simple ajout *ad hoc* inconscient d'éléments permettant de combler des manques non théorisés dans la conception initiale. Aussi reste-t-elle obscure. Par exemple, doit-on dire qu'il n'est plus possible au nom propre de dénoter les objets ou que la connexion avec l'idée le déconnecte de l'objet ? Le nom propre dénote-t-il une idée ? Ou dénote-t-il indirectement cette fois-ci l'objet qui possède un lien évident, forgé par l'expérience, avec l'idée ? Et le renvoi de l'idée à l'objet, comment peut-on le caractériser ? Une telle conception n'est donc pas une théorie à proprement parler. Il manque des connexions et articulations entre certains de ses éléments, ce qui la rend problématique non seulement en tant que présence parasitaire au sein de l'œuvre de Mill mais aussi en elle-même.

---

35 *Id.* (c'est moi qui souligne).

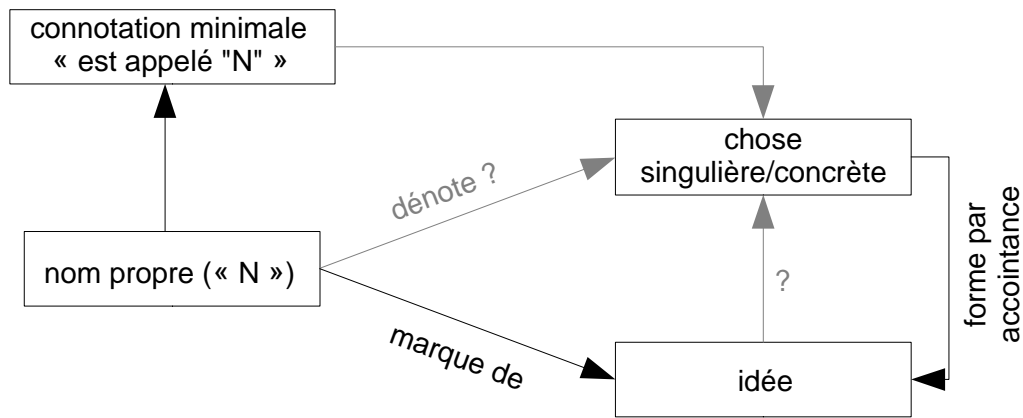


Schéma 2. Le nom propre selon la conception dérivée de Mill

Cette conception dérivée est l'impensé de Mill, même si c'est bien lui qui la construit. Il le fait malgré lui. La connotation minimale et le rôle de l'idée sont explicites dans le texte, c'est pourquoi on ne pourra me reprocher de procéder ici à une simple interprétation forcée de ses écrits. La volonté de Mill de faire du nom un nom de chose trouve dans le nom propre, paradoxalement, ses limites, et rend Mill sourd à ses propres critiques. Cet enfant illégitime de Mill, loin d'être un monstre de foire, juste bon à être contemplé pour sa singularité quelque peu dérangeante, propose de nombreux points de départ à certaines réflexions qui ne seront développées que bien plus tard.

Le rôle de l'idée et celui de la connotation minimale ne sont pas complémentaires et le schéma ci-dessus a seulement pour vocation de regrouper les idées secondaires de Mill. Elles sont juste des réponses différentes à des questions non formulées. En revanche nous pouvons nous demander si concevoir cet aspect du nom qui renvoie à lui-même comme connotation proprement dite est légitime. Kent Bach a raison en disant que, comme nous l'avons dit, Mill ne conçoit en aucune manière le corollaire « être le porteur de "N" » du commentaire métalinguistique « être le nom de N », comme constituant une connotation.

Mill [en affirmant qu'un nom propre véhicule un minimum d'information] ne rejetait pas sa conception selon laquelle les noms propres ne « connotent » aucun attribut. Ce qu'il voulait probablement dire est quelque chose qui est également vrai des noms communs. [...] Ce n'est pas Mill [...] qui dit qu'un nom propre (lorsqu'il apparaît dans une phrase) exprime une propriété, la propriété de porter ce nom.<sup>36</sup>

36 BACH K., « Giorgione was so-called because of his name », in *Philosophical Perspectives: 16, Language and Mind*, 2002, p. 74.

S'il est évident que Mill refuserait d'attribuer une connotation aux noms propres, quelle qu'elle soit, on peut se demander si, conceptuellement, il n'y est pas obligé. Nous avons vu que Mill avance les affirmations suivantes :

- α. La connotation est ou contient quelque information (des propriétés) à propos de l'objet ;
- β. Le nom propre n'a pas de connotation *i.e.* il ne dit rien de l'objet duquel il est la marque ;
- γ. Le nom propre possède un minimum d'information : l'objet porte ce nom.

Le seul moyen de ne pas voir là un conflit manifeste dans la théorie de Mill est de considérer que le terme « information » n'est pas conceptualisé et qu'il a un sens lâche. La distinction entre dénotation et connotation est d'ordre logique. Ces deux notions sont censées représenter ce à quoi le nom fait référence d'une part et ce qu'il véhicule à propos de l'objet d'autre part. En apprenant la langue, nous apprenons quelle est la connotation des mots, ce qui est codé linguistiquement. Or, la connaissance de la connotation minimale ne semble pas être une connaissance de la langue en ce sens mais une connaissance *sur* la langue. Elle nous renseignerait sur le statut grammatical du nom. L'information véhiculée par un nom propre, si nous devons admettre qu'il en véhicule une, peut très bien n'être vue *que* comme un commentaire métalinguistique portant exclusivement sur le nom (comme la connaissance qu'exprime l'énoncé suivant : « "N" est un nom propre »). Elle ne pourrait donc être assimilée à ce que Mill entend par « connotation » car ce serait là confondre deux notions distinctes.

Nous voyons bien cependant que ce n'est pas le cas, car si la connotation minimale porte sur le nom en opposition à une connotation qui ne porterait que sur l'objet, elle nous renseigne néanmoins sur ce dernier et nous présente une de ses propriétés. C'est une connaissance qui implique aussi bien notre maîtrise de la langue qu'une connaissance de l'objet. La connaissance métalinguistique implique ici une connaissance linguistique et extralinguistique : sachant que « N » est un nom propre, je sais qu'il s'applique à un objet (unique) dont il est le nom (connaissance métalinguistique) et je sais donc que « N » encode la propriété d'être appelé « N » (connaissance linguistique) et par suite que N est appelé « N » (connaissance extralinguistique).

Dire que cela est vrai des autres noms n'est pas non plus, il me semble, un moyen d'invalider cette thèse puisqu'en l'interprétant comme connotation minimale, nous n'excluons en aucune manière le commentaire métalinguistique des autres connotations. Au contraire, il serait plutôt le résidu de ces connotations que le nom propre ne pourrait totalement évacuer, et le terme « connotation minimale » se trouverait ainsi pleinement justifié.

### 3. Problèmes

De la double conception qui se dégage des écrits de Mill, l'analyse des problèmes se fera donc en deux temps. Nous les dégagerons à partir de la conception initiale, tels que classiquement ils sont exposés pour voir si la conception dérivée ne permet pas d'y répondre et par suite, si elle ne soulève pas elle-même de nouvelles difficultés. Ces problèmes sont introduits de manière quelque peu artificielle il est vrai mais il s'agit aussi d'en faire le fil conducteur de notre réflexion.

#### 3.1 Le nom propre dans la proposition (singulière)

Mill n'entend pas se placer seulement contre l'idéalisme appliqué au langage. Il s'oppose également à un « nominalisme » (extrême) qui affirme qu'une proposition<sup>37</sup> n'est que « l'expression d'un accord ou d'un désaccord entre les significations de deux noms »<sup>38</sup>. Selon la conception initiale de Mill, le nom propre est une simple marque dénuée de signification contrairement aux termes connotatifs dont la signification réside dans la connotation : « "un oiseau" ou "une pierre", "un homme", ou "un homme sage" , signifie simplement "un objet ayant tel et tel attribut". La véritable signification du mot *homme* est ces attributs, et non Smith, Brown, et le reste des individus »<sup>39</sup>. La compréhension d'une proposition va donc résider dans l'association de la connotation des termes qui la composent. « Tous les hommes sont mortels » n'est pas vraie en vertu du fait que nous avons défini le mot « homme » comme signifiant entre autre « chose mortelle ». La proposition n'est vraie que parce que les choses qui sont nommées « homme » possèdent aussi les attributs associés à la mortalité.

Nous sommes donc en présence, dans la prédication, d'une concordance entre attributs de choses. Comprendre une proposition c'est comprendre cette concordance. La question est donc la suivante : puisque les noms propres n'ont pas de signification et ne connotent aucun attribut, comment comprendre des énoncés tels que « Socrate est un homme » ? Sont-ils seulement à moitié signifiants ? « Socrate » n'ayant pas de connotation, il ne peut participer à un jeu de correspondance entre attributs. Afin de résoudre cette difficulté, pourquoi par exemple ne pas dire que la signification de « Socrate » est l'individu Socrate comme on a l'habitude de le dire de la théorie de Mill ?

---

37 Notons que Mill entend « proposition » dans le sens de « phrase » ou dans le sens plus lâche d' « énoncé ».

38 MILL J. S, *A System of Logic, op. cit.*, VI, § 1, p. 111.

39 *Ibid.*, V, § 2, p. 95.

Mill dit bien quelque chose de ce genre en affirmant clairement une différence de fonctionnement entre les noms propres et les autres noms<sup>40</sup>. Or comment concilier ces deux fonctionnements et ces deux types de significations ? Pourquoi la dénotation serait la signification d'un nom propre et non pas celle d'un nom général ? Si l'on prend « signifier » dans le sens de « être le signe de », on pourrait effectivement sans trop de problèmes affirmer qu'un nom propre signifie sa dénotation et qu'un nom général signifie sa connotation. Or, pour Mill, tous les noms sont des marques de choses. Comment comprendre cela autrement que le fait qu'ils sont le signe de leur dénotation ? Mais à ce moment là, cela entre en contradiction avec l'usage qu'en fait Mill lorsqu'il l'applique à la connotation des noms. Il est certain que Mill entend « signification » de deux manières : à la fois comme « dénotation »<sup>41</sup> et comme « connotation », ce qui met en question le statut conceptuel et d'outil d'analyse de ce terme.

De plus, Mill considère comme erronée la théorie selon laquelle les propositions affirmeraient des inclusions ou des exclusions de classes<sup>42</sup>. « Tous les hommes sont mortels » ne veut pas simplement dire que la classe 'homme' est incluse dans la classe 'mortel'. La proposition n'est vraie qu'en vertu des attributs que partagent les hommes et les choses mortelles, sinon, nous n'aurions aucun critère qui ne serait pas arbitraire permettant d'affirmer que les hommes sont mortels. La compréhension des propositions ne peut se régler exclusivement sur la dénotation des noms : on ne peut dire que Socrate appartient à la classe 'homme' sans nous appuyer sur la connotation de « homme ».

Or, Mill parle à la fois de signification des mots et des propositions. Encore une fois, est-ce dans le même sens qu'il l'entend ou bien doit-on voir ici un double sens de « signification »<sup>43</sup> qui en ferait un terme encore plus large ? La connotation est pour Mill ce qui véhicule de l'information. Ainsi on peut tout à fait comprendre la signification comme l'information véhiculée, tout en restant cohérent avec la pensée de Mill. « Signification » s'appliquerait soit à la connotation d'un nom soit à ce que nous comprenons d'une proposition. Le terme serait plus large que lorsque nous l'entendons comme désignant seulement la connotation mais pas polysémique. En revanche nous voyons bien que du coup il est impossible d'appliquer ce terme à la dénotation des noms. Comment un individu pourrait-il en effet être une information ? Les informations sont formulées à propos de quelque chose mais cette chose elle-même n'en est pas une.

---

40 *Ibid.*, p. 94.

41 « Le nom, donc, est dit signifier [*signify*] les sujets *directement*, les attributs *indirectement* ; il *dénote* les sujets », *ibid.*, II, § 5, p. 38.

42 *Ibid.*, V, § 3, p. 96.

43 Comme Mill emploie les termes de « *meaning* » et de « *signification* » on aurait peut-être pu espérer assigner un sens particulier à chacun d'eux. Or il semble plutôt qu'ils soient interchangeables dans la pensée de Mill.

Comprendre « signification » dans le sens que nous avons décrit c'est renforcer le fait que le nom propre ne peut posséder de signification. Par contre, si l'on prend en compte la conception dérivée, le problème ne se pose plus puisque le nom propre possède une connotation. On pourrait voir un problème dans le fait que la connotation minimale contamine les autres noms et nous fasse retomber dans les ornières du nominalisme, car en accordant cette propriété au nom propre il nous faudrait sans doute l'admettre de tous les autres noms. Or si « mortel » connote l'attribut d'être dénommé « mortel », « Socrate est mortel » pourrait se comprendre comme « Celui qui s'appelle "Socrate" s'appelle aussi "mortel" ». Les assertions se résumeraient à un jugement sur des dénominations arbitraires. Or il est évident comme on l'a déjà dit que si Socrate s'appelle « Socrate » c'est parce qu'on l'a appelé ainsi alors que si nous le nommons « mortel », c'est en raison de ses propriétés. Certes « mortel » est lui aussi un nom arbitraire et on aurait pu choisir un autre nom pour désigner les choses mortelles. Une fois la connotation de « mortel » fixée néanmoins, Socrate est dénommé « mortel » en vertu de la concordance entre la connotation de mortel et certaines qualités que possède Socrate. L'arbitraire de l'application de « mortel » se situe à un niveau inférieur.

### 3.2 Détermination du référent

Imaginons que nous n'ayons jamais entendu parler de Socrate et qu'un ami vienne nous dire : « Socrate était un philosophe ». Comment comprendre de quoi il nous parle ? Même en concédant au nom son rapport à l'idée, celle-ci est construite à partir d'une relation primaire avec l'objet. Il ne semble donc pas que nous puissions comprendre des énoncés concernant des objets inconnus. Il nous faudrait un rapport quelconque même minimal avec la chose à laquelle nous référons. Nous ne pouvons comprendre d'énoncer d'individu avec lesquels il nous est impossible d'être en accointance (au sens fort comme au sens faible).

En revanche, la connotation minimale dans ce cas semble pallier à ce problème puisque le nom propre nous fournit une information concernant l'individu alors même qu'il nous est inconnu par ailleurs. Le nom nous donne de lui-même l'information. Ce n'est pas la chose qui nous la procure, ce qui sauve la dimension cognitive du nom propre et l'empêche d'être un son creux.

### 3.3 Les cas d'homonymie

La connotation minimale peut donc apporter une réponse au problème précédent en ce qu'elle fournit un attribut de la chose aussi éloignée soit-elle de notre horizon perceptif ou cognitif. Or si je vous dis : « Aristote était prudent », savez-vous de qui je parle ? Je vous parle bien de celui qui est dénommé « Aristote », mais s'agit-il de l'armateur, du philosophe, ou encore d'un autre ? Bien plus important encore, comment pourrais-je moi-même posséder, dans ma palette de noms, ne serait-ce que deux homonymes ? En quoi seraient-ils différents pour moi ? Comme le nom propre est censé distinguer les choses par sa forme même, si nous attribuons à deux choses différentes le même nom, nous sommes dans l'incapacité de les différencier dans le discours. Ce problème ne se résout pas simplement en disant qu'il s'agit de deux noms différents Aristote<sub>1</sub> et Aristote<sub>2</sub>, précisément parce que ce ne sont pas, dans leur forme, deux noms distincts. Nous aurons tout le loisir d'y revenir plus loin. Pas plus que la connotation minimale, le lien à l'idée n'arrive à résoudre la difficulté car, à l'instar de l'objet, si « Aristote » est le signe de l'idée, il n'est pas en mesure de distinguer plusieurs idées (une solution, vous vous en doutez serait de dire que le nom renvoie à une idée sans en être le signe).

### 3.4 Énoncés d'existence

Les énoncés d'existence tels que « Jean existe » héritent des problèmes liés à la détermination du référent. Si pour comprendre cet énoncé je dois être ou avoir été en accointance (quel que soit le sens adopté) avec Jean lui-même, alors l'énoncé est une évidence, car l'emploi de « Jean » implique l'existence de sa dénotation. Or il est manifeste que certains énoncés d'existence sont significatifs, cognitivement. « Moïse a existé » par exemple. Nous comprenons bien que cet énoncé (ainsi que sa forme négative) n'est pas tautologique, puisqu'il est sujet à caution. Ce constat concerne également la connotation minimale puisque, même si elle fournit une signification à l'énoncé et comble un certain « vide » propositionnel, cet attribut affirme déjà l'existence de l'individu. Si en effet Aristote est celui qui est appelé « Aristote » alors est d'emblée stipulé qu'il y a un objet qui est la dénotation du nom. L'existence de la dénotation ne semble pas être quelque chose que l'on connaisse de manière *a priori*.

Que faire en outre des énoncés qui nient l'existence d'un individu ? Que dire de « Bruce Wayne n'existe pas » ? Comment le nom « Bruce Wayne » peut-il être la marque de quelque chose alors que cette chose précisément n'existe pas ? Qu'est-ce qui est appelé « Bruce Wayne » ?



Pourtant il ne semble pas que cela soit problématique pour Mill qui affirme que « tous les noms sont les noms de quelque chose, *réel ou imaginaire* »<sup>44</sup>. Dire que Bruce Wayne n'existe pas c'est simplement dire que « Bruce Wayne » est le nom d'une chose imaginaire. Mais précisément, comment le nom se raccroche-t-il à la chose si elle n'existe pas ? Est-ce que la chose est une pure idée ? Je ne pense pas que l'on puisse dire cela puisque justement pour avoir l'idée de Bruce Wayne il faut que l'idée soit. Et pour que l'idée d'une chose soit, nous devons selon Mill avoir été en accointance avec elle. Comment insérer le rôle de l'imagination dans tout cela (sans présupposer le recours à une description et donc une connotation) ?

### 3.5 Énoncés d'identité

Les critiques développées dans les premier et deuxième points redoublent d'intensité si l'on considère les énoncés d'identité. S'il est difficile de trouver la signification d'une proposition singulière telle que « Socrate est un homme », que dire d'une proposition dont les deux termes sont des noms propres ? Comment comprendre l'impact cognitif, l'apport de connaissance de tels énoncés ?

Si l'on considère tout d'abord que le nom est marque – directe – de la chose, le gain de connaissance est tout à fait incompréhensible et découle de ce que nous avons vu dans le point 3.2 : pour comprendre un énoncé de ce genre, il faudrait être ou avoir été en présence de ou des objets dénotés. Or si je devais connaître la dénotation pour produire des énoncés d'identité, ces derniers ne seraient pour moi que des évidences, le constat de l'identité (ou non) des objets dénotés serait immédiat et « je ne pourrais donc pas être capable de comprendre un énoncé d'identité sans immédiatement reconnaître sa vérité ou sa fausseté »<sup>45</sup>. Il est manifeste que lorsque nous postulons une identité, ce n'est pas pour dire que l'individu dénoté par les deux noms est identique à lui-même.

Prenons ensuite la solution de Mill stipulant le lien du nom non plus à l'objet mais à l'idée. Dans le cas de l'accointance forte, le constat est en fait le même puisque selon Mill, l'idée ne se forge qu'en présence de l'objet. Il n'y aurait même rien de tel que deux idées différentes de la même chose. Les deux noms renverraient d'emblée à une seule idée. Dans le cas de l'accointance faible, on peut comprendre qu'il y ait deux idées différentes de la même chose. Imaginons par exemple que l'individu en question nous apparaisse une fois sous une forme et une autre fois sous une autre,

---

44 *Ibid.*, II, § 3, p. 33 (c'est moi qui souligne).

45 DUMMETT M., *Frege: Philosophy of Language*, Harper & Row, New York, 1973, p. 95.

parce qu'il s'est déguisé. En revanche, même par ce moyen on ne comprend toujours pas comment des énoncés d'identité à propos d'individus inaccessibles peuvent être signifiants.

En se référant enfin à ce qui a été dit précédemment sur la connotation minimale on pourrait affirmer que « Lewis Carroll est Charles Lutwidge Dodgson » veut dire que celui qui était appelé « Lewis Carroll » était aussi appelé « Charles Lutwidge Dodgson ». C'est exactement la position que prend Mill : « lorsqu'un nom propre est prédiqué d'un autre nom propre, toute la signification véhiculée est que les deux noms sont les marques du même objet »<sup>46</sup>. S'il l'accepte des énoncés d'identité, Mill va s'opposer bien entendu à l'extension de cette thèse à propos des autres énoncés<sup>47</sup>, ce qui accentue la singularité des noms propres au sein du langage.

Pour rendre compte de l'apport épistémique des énoncés d'identité, c'est-à-dire le fait qu'ils peuvent ne pas être tautologiques d'une part et qu'il peuvent nous apporter une connaissance d'autre part<sup>48</sup>, il semble que nous soyons forcés d'attribuer aux noms propres, en plus de leur dénotation, une connotation minimale. Mill refuserait sans doute un tel constat mais il n'empêche que c'est lui-même qui l'avance de manière implicite en concédant qu'un énoncé d'identité « épuise la signification » d'une telle proposition. « "N" et "M" sont les marques du même objet » ou « celui qui s'appelle "N" et celui qui s'appelle "M" sont, en fait, le même objet » seraient donc perçus comme la véritable structure logique de la proposition (d'identité), constituant ainsi le minimum de signification que l'on peut et qu'il faut attribuer à une proposition pour que le langage, dans ce cas précis du moins, ne soit pas qu'un simple jeu de sons. Par conséquent, la seule chose que l'on ferait lors d'une énonciation d'identité serait de statuer sur l'application de deux noms, c'est-à-dire de se prononcer sur leur caractère co-référentiel.

### 3.6 Opacité référentielle

Une attitude propositionnelle désigne un état mental visant un fait du monde. La croyance ou l'espérance font partie des attitudes propositionnelles. Maintenant, si l'on considère deux attitudes propositionnelles dont les expressions linguistiques comportent chacune un nom co-

---

46 *Ibid.*, V, § 2, p. 94. notons que Mill emploie « signification » là où l'on s'attendrait à voir « information », ce qui ne fait que confirmer notre analyse précédente.

47 « [C]est une théorie malheureusement inadéquate de n'importe quelle autre [proposition] », *ibid.*

48 Il y a deux dimensions à considérer : l'une logique et l'autre cognitive. «  $a = a$  » est un énoncé analytique, il ne nous apporte par conséquent aucune connaissance, jusque là ignoré de nous, autrement dit il exprime une vérité que nous connaissons de manière *a priori*. «  $a = b$  » n'est pas analytique, mais ce n'est pas pour cela qu'il apporte une connaissance. Que l'on dise «  $a = b$  » à quelqu'un qui le sait déjà, l'énoncé sera disons « plat » au niveau épistémique mais il ne sera pas non plus vu comme une tautologie, car on comprend qu'il soit potentiellement informatif.

référentiel à l'autre, nous voyons apparaître une difficulté. Considérons les deux propositions suivantes :

- (1) Cicéron était riche ;
- (2) Marcus Tullius n'était pas riche.

Si Jean croit que (1), il est tout à fait envisageable que Jean croie également que (2). Il est certes vrai que Marcus Tullius est Cicéron mais il est tout à fait possible que Jean ne soit pas au courant de ce fait. Pour lui, « Cicéron » et « Marcus Tullius » sont les noms de deux individus différents. Aussi « Jean croit que (1) » et « Jean croit que (2) » peuvent être vraies en même temps même si (1) et (2) ne peuvent l'être.

Le problème de la détermination du référent lié ou non à l'idée nous empêche de nouveau de rendre compte de ce fait. La connotation minimale, une fois de plus, pourrait apporter un début de réponse ici en ce qu'elle permettrait de désigner en quelque sorte l'individu sans pour autant avoir été en accointance avec lui.

Pour être plus précis, il y a deux lectures de ce phénomène, l'une *de re* et l'autre *de dicto* (ainsi que les ont appelées les scolastiques). Considérons que Jean croit seulement (1). Si l'on se place selon la première lecture, « Cicéron » peut être échangé avec « Marcus Tullius », car seul le référent (la *res*) importe. On dit quelque chose à propos de l'objet. Lorsque l'on prend la seconde lecture en revanche, nous pouvons admettre qu'il y a un problème. Pour mieux en rendre compte nous pouvons reformuler la croyance de Jean de la sorte : Jean croit que « Cicéron était riche » est vraie. On se rend bien compte qu'il est bien plus difficile d'échanger « Cicéron » avec « Marcus Tullius » dans ce contexte et que c'est encore plus le cas si l'on admet la croyance de Jean en (2).

Ce phénomène a été appelé par Quine l' « opacité référentielle »<sup>49</sup>, contrebalançant la « transparence » russellienne. Elle prend en compte les cas typiques d'énoncés de croyance, qui sont peut-être les plus faciles à saisir, mais concerne d'autres types d'énoncés comme ceux faisant intervenir la modalité. Ainsi dans un certain cas, le nom n'est pas « purement référentiel »<sup>50</sup> et quelque chose d'autre que sa dénotation entre en jeu dans sa participation à la proposition.

---

49 Voir QUINE W. V. O., « Référence et modalité », dans *Du point de vue logique : Neuf essais logico-philosophiques* (1953), trad. fr. sous la direction de Sandra Laugier, Vrin, Paris, 2003, p. 201. La première lecture du nom est donc transparente et la seconde opaque.

50 *Ibid.*, p. 198.

#### 4. Conclusion

L'importance de Mill dans le développement de la philosophie analytique du langage est indéniable. Depuis sa conception (initiale) très simple surgit de nombreux problèmes. Néanmoins, la pertinence de l'analyse millienne est très riche si l'on considère qu'elle se remet en cause elle-même, même si Mill n'en n'avait pas forcément conscience. De plus, elle repose sur une intuition très forte. On pourrait légitimement me faire remarquer qu'en creusant un peu plus, nous pourrions trouver des solutions aux problèmes. Or, comme je l'ai dit, ces problèmes font office de fil conducteur de ce travail qui se veut respectueux de la chronologie des théories. Nous verrons que des solutions respectant la conception millienne sont possibles.

En outre, les propos développés sur la portée et les implications de la conception dérivée de Mill peuvent être considérés à bien des égards comme insuffisants, si l'on voulait véritablement les théoriser. Si j'ai insisté dessus ici, c'est parce que, à mon goût, elle n'a pas été estimée à sa juste valeur et qu'elle a fait l'objet d'une profonde indifférence jusque très tard. D'ailleurs, le traitement que nous avons fait de la connotation minimale, s'il est insuffisant, n'est pas dénué d'enjeu car il s'agit de voir s'il y a véritablement une différence logique entre la connotation et la dimension métalinguistique apportées par le nom. En nous restreignant à l'exposé qu'en donne Mill, il me semble qu'il serait tout à fait souhaitable que l'on accepte qu'en marge du Mill défendant la simplicité du nom propre, il y ait non peut-être pas un second Mill mais, au moins, un « autre » Mill. Le fameux retour à Mill a, à mes yeux, bien plus de portée si l'on considère également ce que Mill n'aurait peut-être pas accepté mais qu'il a dit explicitement, et ne se joue pas uniquement sur le caractère directement référentiel des noms propres.

Une petite précision pour finir. Dans la suite de nos pérégrinations, lorsque nous parlerons de « la théorie de Mill », nous désignerons par là la conception initiale, telle qu'elle a été acceptée et transmise par la tradition. Nous conserverons les termes de « conception dérivée » ou de manière plus restrictive de « connotation minimale » pour les parties qui ont été passées sous silence.

## II

### L'émergence du descriptivisme : la notion de 'sens'

---

La théorie de Mill sert de paradigme à un type de conception des mécanismes de référence que l'on nomme « théorie de la référence directe ». C'est un nom on ne peut plus adéquat à la théorie de Mill dans son ensemble puisque *tous* les noms selon lui dénotent directement – et bien plus adapté à celle-ci qu'à toutes les autres qui se développeront à partir d'elle. C'est donc *a fortiori* vrai pour les noms propres qui sont à ce titre considérés comme les éléments les plus représentatifs d'une telle conception. Or nous avons vu que la simplicité de la théorie millienne nous confrontait à d'épineux problèmes. Précisément, il semble faire défaut aux noms propres un mécanisme à proprement parler, ce qui a poussé Mill à augmenter, édulcorer sa conception première jusqu'à se contredire lui-même.

À partir de là, il n'est pas difficile d'envisager que de nouvelles conceptions verraient le jour, tentant de régler la machine référentielle. Ce sont les logiciens, c'est-à-dire les pionniers de la logique formelle contemporaine qui vont s'emparer du problème en premier. C'est à partir de Frege notamment que le nom propre, dans les problèmes qu'il soulève, va être l'objet de nouvelles analyses qui, de par leurs résultats, vont forger une nouvelle théorie de sa mécanique et de celle du langage en général. Même si de manière générale le descriptivisme se déploie afin de répondre à un problème, cela ne veut pas dire qu'il le fasse d'une unique façon. Nous allons voir que sous la dénomination « descriptivisme » se cachent des conceptions (fregéenne et russellienne) bien différentes. Nous allons commencer avec celle de Frege.

## 1. Sens et dénotation : problème initial

Dans son article de 1892 « Sens et dénotation », Gottlob Frege prend à bras le corps le problème des énoncés d'identité que l'on vient de voir. Comment, se demande-t-il, peut-on expliquer qu'un énoncé du type «  $a = b$  » puisse être pour nous informatif ? Quelle différence y a-t-il entre «  $a = b$  » et «  $a = a$  », entre un énoncé synthétique (potentiellement informatif) et un énoncé analytique (non potentiellement informatif) ? Si l'on considère que «  $a = b$  » exprime une relation entre les choses dénotées par «  $a$  » et «  $b$  » alors l'énoncé d'identité, s'il est vrai, exprime une relation entre une chose et elle-même. Ainsi «  $a = b$  » et «  $a = a$  » ne sont en rien différents. C'est le reproche que l'on a fait à la théorie de Mill. Pour Frege, si la relation entre les signes existe « c'est dans la seule mesure où ils dénomment ou désignent quelque chose »<sup>51</sup>. Mill au fond répond de la même manière en disant que les noms «  $a$  » et «  $b$  » sont les signes de la même chose. Pourtant, Frege n'est pas satisfait parce qu'il ne voit pas ici de connaissance à proprement parler, la compréhension d'un énoncé d'identité se résumant chez Mill à une différence formelle des signes. Comme nous pouvons prendre n'importe quel signe pour désigner une chose, un énoncé d'identité se résumerait à statuer sur cette liaison arbitraire. Le nom propre est un signe qui possède une forme et qui désigne aussi quelque chose, mais la donation de l'objet ne peut se résumer à une simple différence matérielle. Un énoncé d'identité ne nous renseigne pas seulement sur le langage, il nous procure une connaissance sur le monde parce que nous nous rapportons aux objets d'une certaine manière. L'enquête doit donc se tourner vers le rapport de l'aspect formel du signe à l'objet, c'est-à-dire le mode de donation de l'objet, où réside la véritable connaissance.

Reprenons l'exemple concret que nous présente Frege<sup>52</sup>. La planète Vénus s'est vu attribuer deux noms différents. On pensait en effet que l'astre le plus brillant qui apparaissait le matin et celui qui apparaissait le soir étaient deux astres différents. On a ainsi donné au premier le nom de « Phosphorus » ou d'« étoile du matin » et au second celui d'« Hesperus » ou d'« étoile du soir ». Maintenant, nous savons qu'ils désignent tous le même objet. Comment donc a-t-on pu croire qu'il s'agissait de deux objets distincts et par suite leur donner des noms différents ? Frege nous invite à penser que nous nous rapportons de deux manières différentes au même objet et que de plus ces deux rapports peuvent ne pas être suffisants à l'identifier en tant qu'objet unique. Cette façon de nous rapporter aux objets, quels qu'ils soient, est véhiculée par tous les signes. Ce « mode de donation » de la chose, il va l'appeler le « sens » :

---

51 FREGE G., « Sens et dénotation » (1892), dans IMBERT Claude (éd.), *Gottlob Frege, Écrits logiques et philosophiques*, trad. fr. de Claude Imbert, Seuil, Paris, 1971, p. 103.

52 Voir *Id.* . J'ajoute les noms propres « Hesperus » et « Phosphorus » afin de coller un peu plus à notre propos.

Il est naturel d'associer à un signe (nom, groupe de mots, caractères), outre ce qu'il désigne et qu'on pourrait appeler sa dénotation [*Bedeutung*], ce que je voudrais appeler le sens [*Sinn*] du signe, où est contenu le mode de donation de l'objet.<sup>53</sup>

Le sens frégéen comble ainsi le manque de la théorie de la référence directe de Mill. Nous passons par quelque chose pour accéder à l'objet dénoté. Comprendre la pertinence d'un énoncé d'identité c'est comprendre que l'on puisse user d'un nom sans avoir accès d'emblée à sa dénotation. La référence n'est donc plus directe.

Le sens est mis en exergue à partir du cas du nom propre (« a », « b ») et celui des descriptions définies (« l'étoile du matin », « l'étoile du soir »<sup>54</sup>). Il va regrouper ces types de signes, c'est-à-dire ceux qui désignent un objet singulier, dans ce qu'il va appeler étrangement la catégorie des « noms propres ». N'en tirons pas de conclusions trop hâtives cependant. Comme il le dit, cette appellation est introduite « à des fins de brièveté »<sup>55</sup>, peut-être maladroitement il est vrai. Il précisera ultérieurement<sup>56</sup> que nous pouvons très bien désigner par « termes singuliers » ce que lui entend par « noms propres ». Il signale de plus que ce qui est un nom propre ordinaire est un nom propre « véritable »<sup>57</sup>. Il conserve donc la distinction entre noms propres et descriptions définies, mais il semblerait qu'elle se résume à un aspect purement formel, puisque noms propres et descriptions définies fonctionnent de la même manière. La description serait tout au plus un nom propre complexe, hormis le fait que les descriptions semblent moins « souples ». Je peux associer à Aristote le sens de « le maître d'Alexandre le Grand » ou bien celui de « le plus célèbre disciple de Platon ». En revanche, je ne peux dire que le sens de « le maître d'Alexandre le Grand » pourrait être celui de « le plus célèbre disciple de Platon », qui, pourtant, sont (vraisemblablement) co-référentielles. Quoi qu'il en soit, « le lien entre le signe, son sens et sa dénotation, est tel qu'au signe correspond un sens déterminé et au sens une dénotation déterminée »<sup>58</sup> qui est un « objet » (qu'il entend au sens large).

---

53 *Id.*

54 Notons que nous pouvons aussi considérer ces descriptions comme des noms propre ainsi que nous l'avons vu avec « Dartmouth », d'autant plus que cela a un impact bien moindre, voire nul chez Frege.

55 *Ibid.*, p. 104

56 FREGE G., « Comments on Sense and Meaning » (1892-1895), in HERMES HANS, KAMBARTEL Friedrich, KAULBACH Friedrich (eds), *Gottlob Frege, Posthumous Writings* (1969), translated by Peter Long and Roger White, Basil Blackwell, Oxford, 1979, p. 118.

57 FREGE G., « Sens et dénotation », *op. cit.*, note de bas de page p. 104. Nous conserverons pour notre part la dénomination de « termes singuliers » afin d'éviter toute confusion.

58 *Ibid.*, p. 104. Frege dit par ailleurs (*ibid.* p. 107) que le signe « exprime son sens, dénote ou désigne sa dénotation ». L'expression est malheureuse à mon avis car nous pourrions la comprendre comme une redite de la conception de Mill à savoir que les signes possèdent une dénotation et une connotation, que l'on appellerait « sens », à la seule différence que les noms propres auraient également un sens. Or Mill n'a jamais dit que le nom « passe » par la connotation pour faire référence mais bien que tout nom dénote *directement*.

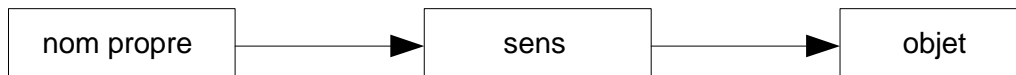


Schéma 3. Le nom propre chez Frege

## 2. Caractérisation du sens

### 2.1 Problème d'exégèse

Afin de caractériser plus avant la notion de sens, Frege prend l'exemple du nom « Aristote ». Nous pouvons associer à ce nom une kyrielle de sens. Par exemple, « [o]n pourrait prendre pour sens : l'élève de Platon et le maître d'Alexandre le grand »<sup>59</sup>, c'est-à-dire une description de l'objet. Cet exemple, dans sa formulation, pose d'énormes problèmes d'interprétation. Frege propose en effet explicitement une page plus loin un moyen de renvoyer au sens d'une expression en disant que « [s]i l'on veut parler du sens d'une expression "A", il suffit de recourir à la tournure "le sens de l'expression 'A' " »<sup>60</sup>. Par conséquent, que doit-on comprendre lorsqu'il nous parle de « l'élève de Platon et le maître d'Alexandre le Grand » (que nous allons appeler « *p* »). Apparemment il ne parle pas du sens de l'expression « *p* ». *p* semble être un sens et non pas exprimer un sens que l'on pourrait associer également à « Aristote ». Véritablement, l'intelligibilité de cet exemple est, pour ma part, impénétrable. Doit-on dire que le sens de la description définie et du nom propre sont le même sens (ce qui finirait par confirmer l'absence de différence entre les deux types de signes) ? Il semble difficile d'y voir autre chose. Alors pourquoi Frege n'a-t-il pas utilisé la formulation qu'il nous présente seulement quelques lignes plus loin ?

Même en acceptant cette solution, la caractérisation du sens trouve vite ses limites. L'exemple du triangle en est la parfaite illustration. Cet exemple est censé avoir une grande force didactique car il nous présente un objet avec lequel nous pouvons toujours être en accointance (on peut même dire que c'est au sens fort du terme). Un triangle, comme vous le savez, est une figure géométrique dans laquelle on peut tracer trois droites (disons *aa'*, *bb'* et *cc'*) joignant chacun des sommets au milieu de leur côté opposé respectif. Ces trois droites sont concourantes, c'est-à-dire qu'elles ont un même point d'intersection (disons *o*). Pour parler de *o* nous pouvons employer l'expression « le point d'intersection de *aa'* et *bb'* » ou « le point d'intersection de *aa'* et *cc'* » ou

<sup>59</sup> *Ibid.*, note de bas de page p. 104

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 105.



encore « le point d'intersection de bb' et cc' ». Voilà autant de *manières différentes* de parler de la même chose c'est-à-dire de *o*. Néanmoins, que dire du sens de telles expressions, quel est-il ? On peut seulement dire que le sens de telle expression est différent du ou identique au sens de telle autre expression. Nous nous retrouvons à ne pouvoir caractériser le sens qu'en tant qu'il est présenté particulièrement dans sa *comparaison* à un autre sens.

Frege, et cela lui sera à de multiples reprises reproché, ne donne jamais de définition du sens. Le sens est perçu comme une sorte d'abstraction dont on ne peut jamais véritablement saisir la nature. Ce que nous avons fait là n'est qu'un aperçu de l'obscurité qui recouvre le sens. Nous constaterons son ampleur dans les points suivants et notamment lorsqu'il sera question de traiter de la relation entre le sens et la dénotation.

## 2.2 Le sens comme propriété singularisante ?

Une autre ambiguïté vient du fait que l'on pourrait inférer de ce que nous venons de dire que nous accédons à la dénotation d'un nom parce que le sens nous fournit une propriété singularisante permettant de l'identifier. Pour bien comprendre que cette affirmation est problématique, il faut prendre en compte la distinction qu'opère Frege entre objet et concept, fondamentale chez lui.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des termes singuliers, le nom propre étant au centre de nos préoccupations, mais il va de soi que Frege développe une réflexion similaire à propos des termes généraux, qu'il appelle « mots-concepts » (*Begriffswort*). Tout comme un terme singulier, un mot-concept possède un sens et une dénotation<sup>61</sup>. Sa dénotation est de nature différente de celle d'un terme singulier. Comme son nom l'indique, un mot-concept ne va pas dénoter un objet mais un concept. Un concept possède une extension qui regroupe un ensemble d'objets dont il est la propriété<sup>62</sup> (qui peut être composée de plusieurs propriétés). Frege dit de cette dernière qu'elle forme le caractère<sup>63</sup> du concept. Prenons le mot « homme ». Lorsqu'il est employé, il exprime un sens qui dénote le concept 'homme'. Son extension est composée de tous les hommes, c'est-à-dire de tous les objets possédant la propriété d'être un homme qui est donc le caractère du concept 'homme'. Dans « Socrate est un homme », « Socrate » dénote un objet et « homme » dénote un concept.

---

61 Voir FREGE G., « Concept et objet » (1892), dans IMBERT Claude (éd.), *Gottlob Frege, Écrits logiques et philosophiques*, tr. fr. de Claude Imbert, Seuil, Paris, 1971, note 1 p. 128 ; et FREGE G., « Comments on Sense and Meaning », *op. cit.*, p. 118 : « Pour chaque mot-concept ou nom propre, leur correspond en tant que règle un sens et une dénotation ».

62 FREGE G., « Concept et objet » (1892), *op. cit.*, p. 137.

63 *Id.*

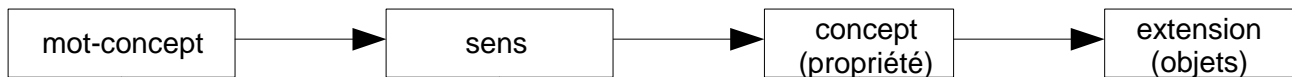


Schéma 4. Le mot-concept chez Frege

Le sens ne peut par conséquent pas être identifié à une propriété et *a fortiori* à une propriété singularisante. Toute propriété étant le caractère d'un concept et ce dernier étant exprimé par un sens, si le sens est une propriété, il devrait lui aussi être exprimé par un sens etc. Chaque mot serait associé à une chaîne infinie de sens ce qui est inacceptable : leur compréhension se déliterait dans la profusion de sens jusqu'à disparaître. Comme le dit bien Recanati, « [l']identification du sens d'un terme singulier avec une propriété est contraire à l'esprit de Frege, pour qui les propriétés (tout comme les objets) appartiennent au domaine de la référence, fondamentalement distinct du domaine du sens »<sup>64</sup>. La nature du sens reste une énigme.

### 2.3 Proposition et compositionnalité

Frege applique la structure logique qu'il confère aux expressions singulières aux propositions. Elles aussi ont une dénotation et un sens. Ce sens, il va l'appeler une « pensée » : « J'entends par pensée [*Gedanke*], non pas l'acte subjectif de penser mais son contenu objectif, lequel peut être la propriété commune de plusieurs objets »<sup>65</sup>, tout comme le sens d'un nom propre. Le terme de « pensée » n'est pas anodin. Même si Frege insiste sur le caractère objectif du sens, il est soucieux de rendre compte de l'apport cognitif du langage, c'est-à-dire de ce que nous en comprenons. Il prend les deux exemples suivants : « l'étoile du matin est un corps illuminé par le soleil » et « l'étoile du soir est un corps illuminé par le soleil ». Bien que « l'étoile du matin » et « l'étoile du soir » aient la même dénotation, les deux propositions expriment chacune une pensée différente. Comme la seule chose qui change entre les deux est le sens des expressions singulières, la pensée est sensible au sens des expressions qui constituent la proposition l'exprimant. On pourrait même dire qu'une pensée est *composée* des sens des termes qui la constituent.

64 RECANATI F., *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Gallimard, Paris, 2008, note 7 p. 236. Notons que, du coup, un nom propre dénotant un objet ne pourra jamais être prédicat, contrairement à ce que Mill pensait ou du moins ne contestait pas. Les énoncés d'identité ne sont pas des énoncés de prédication.

65 FREGE G., « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 108.

S'il s'agissait du seul sens de la proposition, de la seule pensée, il serait vain de s'inquiéter de la dénotation d'une partie de la proposition ; car si l'on veut déterminer le sens de la proposition, seul entre en compte le sens de cette partie, nullement sa dénotation.<sup>66</sup>

Voyons maintenant ce qu'il en est de la dénotation. À part le sens, rien ne change entre les deux propositions exposées ci-dessus. Que se passe-t-il si l'on substitue à l'une des expressions singulières une expression ayant une dénotation différente ? Si l'on imagine que l'objet ainsi dénoté n'est pas un corps illuminé par le soleil alors la proposition devient fausse. C'est donc la valeur de vérité qui est modifiée. Frege admettra ainsi que la dénotation d'une proposition est sa valeur de vérité (vrai ou faux).

La proposition « Ulysse fut déposé sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil » a évidemment un sens, mais il est douteux que le nom d'Ulysse qui y figure ait une dénotation ; à partir de quoi il est également douteux que la proposition entière en ait une. [...] Toute proposition affirmative, quand on considère la dénotation des mots qui la constituent, doit donc être prise comme un nom propre ; sa dénotation, si elle existe, est le vrai ou le faux.<sup>67</sup>

Si l'on ne peut affirmer, comme nous avons été tentés de le faire pour la pensée, que la dénotation d'une proposition est composée de la dénotation des parties, en revanche elle dépend d'elle car « on peut toujours chercher quelle est la dénotation d'une proposition si on peut déterminer la dénotation des parties de la proposition »<sup>68</sup>. Ce sont les objets qui entrent en compte lors de la détermination de la valeur de vérité d'une proposition (c'est l'association de l'objet et du concept). Si une proposition comprend un signe qui n'a pas de dénotation, elle-même en est dépourvue (elle est ni vraie ni fausse).

#### 2.4 L'indépendance du sens

Nous allons maintenant aborder un sujet épineux. Dans l'exemple de Vénus, on aurait pu voir le sens comme forgé à partir d'une expérience. Or le sens pour Frege est bien différent. Il est saisi, autrement dit il est pré-disponible – et indispensable – à tout usage d'un nom propre. Bien que nous le saisissons subjectivement c'est-à-dire individuellement, il n'est pas un produit de la

---

66 FREGE G., « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 109.

67 *Ibid.*, p. 108-110.

68 *Ibid.*, p. 109.

subjectivité. C'est comme lorsque nous regardons la Lune à travers un télescope nous dit Frege<sup>69</sup>. Les rayons lumineux provenant de la lune créent deux images : l'une est celle produite par l'objectif et l'autre est la représentation, l'impression que forme celle-ci à travers notre appareil perceptif. La dernière est donc subjective mais la première, elle, est objective dans le sens où elle est accessible à n'importe quel individu regardant à travers l'instrument. Le sens du nom n'est donc pas la représentation que l'on pourrait se faire de l'objet dénoté, même si l'on peut concevoir, comme le dit Tyler Burge, que « la valeur cognitive d'un nom (lors d'une certaine occurrence) peut très bien être idiosyncrasique »<sup>70</sup> ; ce qui fera admettre à Frege que nous pouvons ne pas parler le même langage<sup>71</sup>. Il n'empêche que les sens peuvent être partagés.

Là où l'analogie a ses limites c'est en ce qu'elle présuppose l'objet. Il n'y aurait pas de sens sans l'objet. À première vue, cela est cohérent avec la caractérisation par Frege du sens en tant que mode de donation. L'objet est donné de telle ou telle manière parce qu'*il y a* un objet à donner. Or il nous dit par ailleurs qu' « il n'est pas dit pour autant qu'une dénotation corresponde toujours au sens »<sup>72</sup>. Un signe peut donc avoir un sens sans pourtant dénoter quoi que ce soit.

[I]l est douteux que le nom d'Ulysse [...] ait une dénotation. [...] Si l'on écoute une épopée, outre les belles sonorités de la langue, seuls le sens des propositions et les représentations ou sentiments que ce sens éveille tiennent l'attention captive. [...] De là il importe peu de savoir si le nom d'« Ulysse », par exemple, a une dénotation, aussi longtemps que nous recevons le poème comme une œuvre d'art.<sup>73</sup>

Nous pouvons comprendre qu'il y ait un mode de donation vide, cela ne fait aucun doute pour Frege. On peut par contre se demander ce qu'il en est de ce sens. Que dire du sens de signes dépourvus de dénotation comme « Bruce Wayne » « Ulysse », ou « Gandalf » par exemple ? Est-ce le même, celui qui donnerait l' « objet » *rien* ? Nous comprenons bien évidemment différemment « Gandalf tomba avec le balrog » et « Ulysse posa le pied sur Ithaque », mais est-ce que cela dépend aussi du sens des noms utilisés ? La solution au problème épistémique des énoncés d'identité stipule qu'à un même objet nous pouvons donner des noms différents possédant des sens distincts. Le problème c'est que de ce fait nous considérons la dénotation des noms vides comme un objet alors que Frege dit bien que les noms employés dans la fiction n'ont aucune dénotation. Une

---

69 *Ibid.*, p. 106.

70 BURGE T., « Sinning Against Frege », in *The Philosophical Review*, Vol. 88, No. 3, 1979. p. 404.

71 FREGE G., « La pensée » (1918-1919), dans IMBERT Claude (éd.), *Gottlob Frege, Écrits logiques et philosophiques*, trad. fr. de Claude Imbert, Seuil, Paris, 1971, p. 179.

72 FREGE G., « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 104 ; voir également FREGE G., « Comments on Sense and Meaning », *op. cit.*, p. 118.

73 FREGE G., « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 108-109.

solution serait d'admettre, comme semble le faire Frege, que le sens est indépendant de l'objet. C'est bien le sens qui donnerait l'objet et non l'objet qui participerait à la construction du sens car « quelqu'un qui ne connaît pas la référence d'une expression ne montre pas de ce fait qu'il ne comprend pas, ou qu'il comprend seulement en partie, l'expression »<sup>74</sup>.

Pourtant, Gareth Evans considérera que cette thèse couvre une inconsistance fondamentale de la pensée de Frege, se reflétant notamment dans son usage de la fiction qui est problématique dans le corpus fregeen comme il le souligne. On peut en effet lire dans un article de 1897 la chose suivante :

Les noms qui échouent à remplir le rôle habituel d'un nom propre, qui est de nommer quelque chose, peuvent être appelés simili [*mock*] noms propres. Bien que le conte de William Tell soit une légende et non pas [un fait] de l'histoire et que le nom « William Tell » soit un simili nom propre, nous ne pouvons lui dénier un sens. [...] Au lieu de parler de « fiction », nous pourrions parler de « simili pensées ». Ainsi, si le sens d'une phrase assertive n'est pas vrai, il est soit faux, soit fictif, et il sera généralement le dernier s'il contient un simili nom propre. Si le *Don Carlos* de Schiller était considéré comme une partie de l'histoire, alors dans une large mesure le drame serait faux. Mais une fiction n'est pas censée être prise au sérieux en ce sens : ce n'est qu'un jeu.<sup>75</sup>

Ce passage manifeste sans aucun doute une fragilité de la pensée de Frege, et cela sur deux points : le premier concerne la notion de 'pensée' et le second se situe au niveau du traitement de la fiction. Commençons, si vous le voulez bien, par le second.

Le nom propre (comme la pensée) sans dénotation, si l'on suit ce qui est dit ici, se dédouble. Jusque là, nous avons dit qu'il pouvait soit ne rien représenter du tout, soit dénoter une entité bien réelle ce qui rendait compte dans le premier cas du fait qu'une proposition contenant un tel nom ne soit ni vraie ni fautive. Or là nous voyons que le nom propre peut devenir un « simili » nom propre (et la pensée un simulacre de pensée). Il n'est donc plus à proprement parler un nom propre. Nous n'avons plus soit un nom propre avec dénotation soit un nom propre sans dénotation. Un nom propre n'est pas fictionnel seulement parce qu'il n'a pas de dénotation. Il l'est parce que nous le considérons (volontairement ou non) comme tel. Considérées comme exprimant des faits réels, les propositions issues de l'œuvre de Schiller auraient bien, selon Frege, une valeur de vérité : le faux. Seuls donc les énoncés que l'on ne prendrait pas au sérieux seraient dépourvus de valeur de vérité car « si l'on n'accorde pas la dénotation, on ne peut pas non plus lui [le nom] attribuer ou lui dénier

---

74 DUMMETT M., *Frege: Philosophy of Language*, op. cit., p. 84.

75 FREGE G., « Logic » (1897), in HERMES HANS, KAMBARTEL Friedrich, KAULBACH Friedrich (eds), *Gottlob Frege, Posthumous Writings* (1969), translated by Peter Long and Roger White, Basil Blackwell, Oxford, 1979, p. 130.

un prédicat»<sup>76</sup>. Nous avons donc trois cas reposant sur deux critères : les noms dénotant des objets existants et les noms ne dénotant pas d'objet. Parmi ces derniers on peut soit supposer qu'ils ont une dénotation soit ne rien en faire, et les considérer comme pure poésie. Les propositions contenant ces termes seront respectivement vraies ou fausses, fausses, et ni vraies ni fausses.

Avant de passer à la critique d'Evans, j'aimerais relever une inconsistance que celui-ci n'a pas prise en compte et qu'il a résolue de manière implicite. Pour Frege, avons-nous dit, il y a trois cas : (a) les énoncés factuels qui sont soit vrais soit faux ; (b) les énoncés fictionnels considérés en tant que tels qui ne sont ni vrais ni faux ; et (c) les énoncés fictionnels considérés comme factuels qui sont faux. Frege va en outre admettre que nous ne prenons jamais réellement de tels énoncés au sérieux. La plupart du temps, nous ne considérons pas les énoncés fictionnels comme porteurs de valeurs de vérité, car ils ne sont que rarement regardés comme dépeignant la réalité. Il ajoute de ce fait que notre rapport aux fictions n'est qu'un jeu. Le jeu pour Frege c'est donc ne pas prendre au sérieux les énoncés fictionnels. Cette dernière affirmation, au lieu de consolider sa pensée, entre en contradiction avec le reste. Si la fiction considérée en tant que fiction n'est qu'un jeu, de quoi est-elle le jeu au juste ? De faire-semblant ? Or justement, faire semblant, n'est-ce pas prendre les récits fictionnels pour des récits historiques ? Si l'on veut rester cohérent, il faut admettre que reconnaître la fiction en tant que telle c'est justement ne *pas* se prêter au jeu de faire-semblant puisque ce n'est pas leur attribuer de valeur de vérité. Frege dit bien que si l'on considère le *Don Carlos* comme partie de l'histoire, alors il *est* (ou devient) *faux* (et non pas ni vrai ni faux). Il ne dit pas qu'on le considère *comme faux*, c'est-à-dire que l'on ne fait pas simplement semblant qu'il le soit. Comme le souligne J. R. Nelson, « le problème c'est que cela fait de la question de la vérité une question pragmatique tandis que Frege maintient que les valeurs de vérité dépendent de la référence des noms, ce qui est une affaire de sémantique »<sup>77</sup>. En effet, considérer qu'il y a une dénotation alors qu'il n'y en a pas cela ne revient pas à doter une proposition d'une valeur de vérité. C'est supposer qu'il y en a une, alors qu'il n'y en a pas. C'est exprimer une pensée sans porter un jugement, pour reprendre une distinction de Frege<sup>78</sup>. On ne peut donc pas dire en ce sens que *Don Carlos* est un récit faux comme l'entend Frege. Il est un récit fictionnel, qu'on le considère ou non comme tel – ce qui est cohérent avec une autre idée de Frege selon laquelle nous pouvons « tomber » dans la fiction sans nous en apercevoir. De plus, si l'on admet que le récit est faux, on ne peut faire dépendre sa fausseté que de la seule non-existence de la dénotation. Du coup, pour dire que le récit est faux, nous ne pouvons pas faire comme si la dénotation de « Don Carlos » existait puisqu'il faut admettre

---

76 FREGE G., « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 110.

77 Voir NELSON R. J., *Naming and Reference*, Routledge, London, 1992, p. 55-56.

78 Voir FREGE G., « La pensée » (1918-1919), dans *Écrits logiques et philosophiques*, traduction française de Claude Imbert, Seuil, Paris, 1971, p. 173.

qu'elle n'existe pas. La distinction entre le cas (b) et le cas (c) semble impropre. Elle repose sur un critère qui est de nature différente de celui qui permet de différencier (a) de (b) ou de (c). Entre (a) et les deux autres cas, la différence est sémantique ou ontologique : c'est l'existence de la dénotation qui varie. En revanche, on distingue (b) de (c) sur une divergence d'état cognitif. Si (b) et (c) sont différents c'est simplement parce qu'on les considère comme tels. Cela ne va en aucune manière changer leur nature et ne permettra pas d'attribuer à l'un une valeur de vérité, que l'on refusera à l'autre. Lequel des deux critères choisir ? Si l'on prend le critère cognitif, alors un récit factuel se réduit au récit fictionnel considéré comme factuel. Si l'on prend le critère sémantico-ontologique, c'est (b) qui va se trouver être réduit à (c). Un énoncé fictionnel sera définitivement dépourvu de valeur de vérité, ce qui me semble le plus acceptable. Il serait par conséquent sans doute préférable de s'en tenir à la distinction entre existence/non existence de la dénotation plutôt que celle du caractère fictionnel ou non du nom propre et des énoncés. Les entités fictionnelles sont par définition non-existantes (mais il y a des noms sans dénotation que l'on peut considérer comme non-fictionnels), et un énoncé en comportant une n'est ni vrai ni faux, même si l'on peut s'amuser à faire semblant qu'il ait une valeur de vérité.

Evans va donc prendre la proposition selon laquelle la fiction n'est qu'un jeu en ce sens-là et admettre que tout énoncé fictionnel (considéré ou non comme tel) n'est que faire-semblant. Nous ferions *comme si* Don Carlos existait et donc *comme si* « Don Carlos » avait une dénotation, c'est-à-dire *comme s'il* fonctionnait normalement<sup>79</sup>. La fiction pourrait se transformer en illusion, c'est-à-dire que nous pourrions croire en la réalité des faits qu'elle expose mais nous en resterions là. On ne peut ainsi pas utiliser de nom propre vide sans faire *comme si*. Le nom propre n'a un sens que parce que l'on suppose qu'il a une dénotation. Sans cette supposition, il n'y aurait pas de sens, et comme la dénotation n'est que supposée, le sens n'est pas véritablement un sens. Aussi pourrait-on en tirer comme conclusion qu'un nom, pour fonctionner correctement, a besoin de sa dénotation, et que le sens, sans elle, n'est qu'une illusion commode. Un nom propre vide n'a pas véritablement de sens puisque nous ne faisons que nous tromper, volontairement ou non sur l'existence de sa dénotation.

Admettons qu'Evans ait raison et que toute appréhension d'une fiction soit un tel jeu. On ferait donc comme si les différentes propositions du récit possédaient une valeur de vérité. Voilà tout ce que l'on peut dire. En quoi cela affecterait-il le sens et menacerait son caractère indépendant ? On pourrait dire avec Evans que de tels énoncés ainsi donc que les termes qui les composent ne peuvent fonctionner correctement que si l'on présuppose leur dénotation. L'utilité du nom dépendrait de la présence d'une dénotation. Du coup, la « force » du sens ne pourrait se manifester sans qu'on lui associe une référence. Or, nous parlons bien ici de sa fonction (quoi que

---

79 Voir EVANS G., *The Varieties of Reference*, op. cit., p. 30.

cela puisse être) et non pas de sa réalité. D'ailleurs, Frege parle bien d'une différence de « valeur »<sup>80</sup> de la pensée entre un récit scientifique et un récit fictionnel et non pas de « nature ». Sans dénotation, le sens serait simplement « inerte », mais il demeurerait bien présent.

L'apport de la fiction dans l'œuvre de Frege est incontestablement problématique. En tirer la dépendance du sens envers l'objet par contre par ce simple fait est, je trouve, un peu trop radical. En revanche, faire dépendre la présence d'une valeur de vérité de notre attitude envers le récit, nous l'avons vu, ne tient pas la route et l'interprétation d'Evans est sur ce point tout à fait justifiée. On peut à la rigueur faire comme s'il y avait une dénotation mais il n'y en aura pas pour autant. Cela ne veut cependant pas dire que nous faisons également comme s'il y avait un sens.

Même si nous prenons parti de cette manière, cela ne résout pas le problème de l'indépendance du sens face à l'objet car, en parallèle de son traitement de la fiction, du moins dans le passage cité ci-dessus, Frege introduit une nouvelle notion : celle de 'simulacre de pensée'. La qualité de simili nom propre et celle de simili pensée viennent du simple fait que le nom propre « échoue à nommer quelque chose ». Evans va pointer du doigt que comme un simili nom propre n'est pas véritablement un nom propre, l'affirmation selon laquelle il a quand même un sens, c'est-à-dire un sens de même nature que celui d'un véritable nom propre, n'est plus valide. Frege nous affirme en effet qu'une pensée dépourvue de valeur de vérité n'est pas une véritable pensée. On peut donc en conclure qu'un nom propre sans dénotation ne peut avoir de sens à proprement parler. Le sens dépendrait donc de l'existence de l'objet. La pensée n'étant pas une véritable pensée et étant le sens d'une proposition, le sens d'un nom propre, composant la pensée, ne peut être un véritable sens. Il y a à l'évidence une ambiguïté dans la pensée de Frege, mais peut-être peut-on espérer la résoudre. En s'exprimant comme il le fait, Frege modifie la conception qu'il développe dans « Sens et dénotation », ou, plutôt, radicalise un glissement qui y est déjà à l'œuvre<sup>81</sup>. Celui-ci nous dit en effet qu'une pensée (le sens d'une phrase assertive, d'une proposition) est vraie ou fausse. Or, si l'on suit le début de l'article de 1892, c'est la proposition qui possède une valeur de vérité (qui est sa dénotation) et non pas la pensée, qui est le sens de la phrase c'est-à-dire le mode de donation de sa dénotation. Si l'on s'en tient à cette première idée, il faudrait admettre que c'est la *proposition* qui peut ne pas être « véritable » (ne pas avoir de valeur de vérité), et non pas la pensée qu'on lui attache. Pour résumer, nous avons :

- (α) Un simili nom propre n'a pas de dénotation ;
- (β) Un simili nom propre a un sens ;

---

80 FREGE G., « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 109.

81 *Ibid.*, p. 110.



- ( $\gamma$ ) Une fiction exprime des simulacres de pensées ;
  - ( $\delta$ ) Une pensée est le sens d'une proposition ;
  - ( $\epsilon$ ) Le sens d'une proposition est composé des sens des signes la constituant ;
- donc ( $\zeta$ ) Le sens d'un simili nom propre est un simulacre de sens.

Ainsi Evans peut-il affirmer qu'il ne peut y avoir de sens à proprement parler sans objet. ( $\alpha$ ), ( $\beta$ ), ( $\delta$ ), ( $\epsilon$ ) sont des prémisses acceptées dans « Sens et dénotation ». En revanche, ( $\gamma$ ) est ajoutée par l'article de 1897 et elle seule permet la conclusion ( $\zeta$ ). ( $\gamma$ ) repose sur deux prémisses : une pensée peut être ni vraie ni fausse, et une pensée ni vraie ni fausse est une pensée de fiction. On trouve la première déjà dans « Sens et dénotation » : c'est le glissement que j'ai mentionné précédemment. Si l'on admet que ( $\gamma$ ) est fausse, en éliminant cette prémisse, nous éliminerions la seconde et nous aurions à la place de ( $\gamma$ ), ( $\gamma'$ ) : « une fiction met en jeu de fausses propositions (et non pas des simili pensées) ». Par conséquent, on ne peut plus en inférer ( $\zeta$ ) car, à ce moment là, nous rétablissons la correspondance entre sens (du nom) et pensée et entre dénotation du nom et dénotation de la proposition. En faisant cela, on voit que le sens n'est plus touché par le caractère véritable ou non de la proposition. La « transformation » du nom vient seulement de l'absence ou non de la dénotation et laisse intacte le sens. La critique d'Evans ne fonctionne ici que parce Frege semble avoir confondu proposition et pensée. Je ne pense pas par contre que cette confusion soit une simple erreur. À mon avis, elle a de profondes racines notamment dans la dimension cognitive de la pensée. Frege dirait sans doute que ce que nous croyons sont des pensées car les croyances appartiennent au domaine psychologique. Si l'on croit quelque chose, c'est bien cette chose qui a une valeur de vérité. Je ne suis pas sûr de cette interprétation ni même de ses conséquences, mais il est certain que le rapport entre proposition et pensée est trouble, contrairement à la relation entre le nom et son sens. Le nom est simplement une entité matérielle. Peut-on dire de la proposition la même chose ? Si oui, alors le choix de sa dénotation comme valeur de vérité peut sembler étrange voire inapproprié<sup>82</sup>. Comment une pure forme serait-elle vraie ou non ? Ne serait-ce pas ce qu'elle exprime qui est susceptible d'une valeur de vérité ? Du coup, ce serait bien la pensée qui serait vraie ou fausse.

Quoi qu'il en soit, la confusion de Frege va se modifier vers 1906 pour donner corps à une nouvelle interprétation de sa pensée. La neuvième phrase de ses « Dix-sept phrases-clé sur la logique » dit ceci :

---

82 Voir Evans G., *The Varieties of Reference*, op. cit., p. 24.

[(P)] Une phrase peut être vraie ou non vraie seulement si c'est une expression pour une pensée. La phrase « Leo Sachse est un homme » est l'expression d'une pensée seulement si « Leo Sachse » désigne quelque chose.<sup>83</sup>

Ici, même si l'on balaye l'objection concernant le rapport entre proposition et pensée, aucune tentative de correction ne peut nous venir en aide. Ce qui est dit dans « Sens et dénotation » c'est qu'une proposition est vraie ou fausse ou ni vraie ni fausse mais, quel que soit le cas, elle possède bien un sens. Que les termes la composant aient ou n'aient pas de dénotation ne rend pas la proposition dépourvue de sens. Frege soutenait uniquement qu'une proposition est vraie ou non seulement si tous les termes qui la constituent possèdent une dénotation, sans jamais parler d'un quelconque changement de nature ou d'évaporation du sens. Pourtant, c'est bien ce qu'il va faire en 1906. Ce qu'il met en œuvre dans (P) est très clair. Il ajoute la modification du comportement de la pensée lorsque des mots n'ont pas de dénotation en l'incluant dans les conditions de satisfaction du caractère vériconditionnel de la proposition. On a :

( $\eta$ ) Une proposition possède une valeur de vérité seulement si :

( $\eta'$ ) elle exprime une pensée ;

( $\theta$ ) Une proposition exprime une pensée seulement si :

( $\theta'$ ) les termes la composant ont une dénotation.

Dans la conception originale, on passe directement de ( $\eta$ ) à ( $\theta'$ ). Avec celle de 1906 en revanche ce n'est plus le cas. Une pensée n'est une pensée que tant que la proposition qui l'exprime possède une dénotation. On pourrait même considérer qu'un énoncé de fiction n'exprime aucune pensée, de quelque sorte que ce soit car Frege ajoute qu'une phrase est l'expression d'une pensée si les mots qui en font partie ne sont pas des « sons vides ». Ce n'est même pas que le sens serait un « faux » sens : il n'y aurait tout simplement *pas* de sens. Mais alors, que saisiserait-on lorsque nous lirions ou écouterions une fiction ? Je ne pense pas ce soit la musicalité seule qui nous « captiverait ».

La question est maintenant de savoir s'il faut accepter cette extension comme un prolongement de ce qui est développé dans « Sens et dénotation », une articulation d'idées non formulées mais bien présentes, ou bien s'il faut la considérer comme une pure modification, ce qui ferait que les deux thèses n'auraient rien à voir. On peut militer en faveur de la seconde option en ce

---

83 FREGE G., « 17 Key Sentences on Logic » (1906 ou avant), in HERMES HANS, KAMBARTEL Friedrich, KAULBACH Friedrich (eds), *Gottlob Frege, Posthumous Writings* (1969), translated by Peter Long and Roger White, Basil Blackwell, Oxford, 1979, phrase 9, p. 174.

qu'il est manifeste qu'il y a une contradiction entre le fait d'affirmer que « Ulysse » a un sens et celui de dire qu'il est un son vide. Il me semble que dans « Sens et dénotation » le statut du sens par rapport à l'objet est clair :

Les mots « le corps céleste le plus éloigné de la Terre » ont un sens mais ont-ils une dénotation ? C'est bien douteux. L'expression « la suite qui converge le moins rapidement » a un sens, mais on démontre qu'elle n'a pas de dénotation<sup>84</sup>

Pour appuyer ces propos, il faut mentionner que Frege va, encore plus tard<sup>85</sup>, proposer une version différente – ou peut-être plus complète – de la caractérisation des pensées. Il va dire, comme en 1897, qu'une pensée peut être vraie ou fausse et qu'elle est le sens d'une proposition. Néanmoins il va rajouter une chose importante : c'est que le sens d'une proposition n'est pas forcément une pensée. Du coup, nous pouvons dire qu'un énoncé basé sur des termes dépourvus de dénotation n'exprime pas une pensée mais qu'il possède bien un sens.

En restant fidèle à la conception de base de 1892, on peut envisager avec beaucoup de concessions que nous passons outre l'objection d'Evans. Néanmoins, si le sens est indépendant de l'existence de l'objet, il doit rendre compte par lui-même du lien qui l'unit à l'objet et nous être accessible directement. Si l'on admet que le sens est indépendant de l'existence de l'objet, il doit revêtir un caractère très fort. Si nous voulons parler d'Aristote, nous pouvons le faire par des sens différents mais néanmoins délimités dans leur variété. Il doit y avoir un minimum de correspondance entre le sens et l'objet, puisque c'est par le sens que nous accédons à la dénotation. Cela, en revanche, n'est pas une évidence. En quoi par exemple le chemin forestier correspond-il à la clairière à laquelle il conduit ? Qu'ont-ils en commun si ce n'est le fait qu'ils sont contigus dans l'espace ? Il n'y a rien dans le chemin qui nous indique qu'il conduit à la clairière. Nous pourrions effectivement voir le sens de cette manière, très vague, et, au fond, cela permettrait de rester cohérent avec la pensée de Frege et de conserver le flou qui entoure la notion de 'sens'.

On pourrait dire, de manière très sommaire que comme nous parcourons le chemin pour atteindre la clairière, nous devons parcourir le sens afin de savoir à quoi nous faisons référence. Comme le chemin peut nous amener à une impasse, le sens peut nous conduire à une vacuité référentielle, celle-ci ne pouvant être dans la plupart des cas constatée que dans les faits, c'est-à-dire que nous devons vérifier concrètement que le nom renvoie bien à quelque chose. Cela ne peut se faire que si nous savons à quoi correspond cette chose. Aussi le sens doit-il non seulement nous être accessible pour que nous puissions faire référence à l'objet mais il doit également correspondre

---

84 Voir FREGE G., « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 104.

85 Voir FREGE G., « La pensée », *op. cit.*, p. 173.

d'une certaine manière à l'objet. C'est là le prix à payer pour conserver l'indépendance du sens. En associant le sens du nom propre au sens d'une description définie, on ne peut s'empêcher de voir que le sens chez Frege véhicule des caractéristiques spécifiques de l'objet. Nous pourrions dire, avec Michael Beaney, que le sens, chez Frege, ne *donne* ni ne *présente* la dénotation : il la *détermine* dans les caractères qu'elle doit posséder.

Si l'on veut faire de la place au fait qu'il y a des sens sans référent, alors nous ne devons pas parler de « modes de présentation » mais de « modes de détermination ». Dans cette conception plus libérale, les sens sont des *routes* vers les référents, et il pourrait s'avérer qu'il n'y ait rien – ou du moins pas ce qui était escompté – à la fin du voyage. Voyageant le long du chemin posé par « le plus grand Être », par exemple, peut conduire à la réalisation qu'il n'y a rien de tel ; mais (peut-on argumenter) le terme n'est pas *dépourvu de sens*. Les modes de détermination peuvent être considérés comme le type basique du sens – les modes de présentation étant des modes de détermination plus quelque chose d'autre – l'objet étant présent de manière approprié.<sup>86</sup>

Le sens présente, dans le cadre des noms propres, des caractéristiques singularisantes : elles peuvent ou non être satisfaites par – réalisées dans – un objet ; ce qui implique que le sens ne peut être qualifié autrement que comme une description de l'objet présenté – qui, de ce fait, peut ne pas exister. C'est un paradoxe évident avec ce que nous avons vu précédemment<sup>87</sup>, et je vois mal comment nous pourrions le résoudre sans renoncer à une partie de la conception de Frege. De plus, Beaney considère que cette solution pose un problème de régression. Afin de connaître le sens d'un nom propre, il faudrait connaître le sens de la description qu'on lui associe ou, du moins, qui partage son sens. Or, pour connaître le sens de la description il faut connaître le sens de chacun de ses termes. Si l'on réitère le procédé, on ne s'en sort pas. Il faut donc admettre que nous nous arrêtons aux termes possédant un mode de présentation et non plus un mode de détermination. De ceux-là, qui requièrent une accointance avec l'objet, nous connaissons leur sens puisque c'est leur dénotation qui nous le donne – ou nous l'a donné. Alors certes, c'est une caractérisation en opposition avec celle de Frege, mais, pour autant, je ne vois pas pourquoi nous devrions renoncer au sens comme mode de détermination. Les deux modes ne peuvent-ils pas cohabiter ? Ils ne semblent pas incompatibles. Il paraît difficile d'apprendre un langage sans avoir de prime abord recours aux objets et à ce qu'ils nous présentent. Le sens des noms propres pourrait être construit de deux manières. L'une par accointance et l'autre par description (*i.e.* par accointance dérivée). La première serait une abstraction qui donnerait, à partir de notre propre expérience de l'objet, les

---

86 BEANEY M., *Frege Making Sense*, Gerald Duckworth & Co., London, 1996, p. 168.

87 Cf. *supra*, 1.2.2 sur l'impossibilité d'assimiler le sens à quelque propriété singularisante.

conditions d'applications du nom<sup>88</sup> ; la seconde serait une combinaison de ces premières abstractions. La genèse du sens dans chacun des cas est différente, mais le fonctionnement du sens, une fois celui-ci établi, est le même. D'un certain point de vue, cela est très proche de ce que va proposer Russell. N'ayant pas de dénotation, le sens des noms propres vides ne peut être que de la seconde sorte. Il est peut-être vrai que ce n'est pas la version officielle de Frege, mais, selon Beaney, « Frege utilise volontiers les deux conceptions, mais il ne les distingue pas »<sup>89</sup>. Doit-on admettre qu'il y a deux sens de nature différente ou qu'il y a deux modes de formation du sens ? Je ne sais pas vraiment, mais, même en acceptant qu'ils sont de nature différente, cela ne veut pas dire qu'il y en a un qui est moins « véritable » que l'autre. Donc, si l'on veut faire simple, nous avons deux possibilités. Soit l'on accepte la critique d'Evans et que l'objet doit *toujours* être donné pour comprendre le sens – ce qui entraîne tous les problèmes que nous avons vu avec Mill sur les entités avec lesquelles nous ne pouvons être en accointance (et, finalement, la notion de 'sens' n'est pas plus utile que celle d' 'idée') ; soit l'on maintient que le sens – ou une sorte de sens – *peut* (et non pas *doit*) être construit indépendamment de l'objet mais que, de ce fait, il est à proprement parler descriptiviste – et il faut sans doute renoncer à ou revoir en profondeur un pan de l'œuvre de Frege comme la distinction objet/concept. Pour des raisons heuristiques et aussi d'affinité, je vais m'en tenir à la seconde option.

### 3. Les problèmes issus de la référence directe sont-ils résolus ?

Le choix étant fait sur la version de la notion de 'sens' que l'on a adoptée, voyons maintenant comment elle répond aux défis posés à la théorie millienne. Chez Mill, le nom propre faisait problème comme membre d'une proposition en ce qu'il était difficile de voir en quoi il participait à cette proposition. Puisqu'avec Frege le nom propre est doté d'un mode de référence, le sens, on comprend qu'il va être plus facile de l'inclure dans le mécanisme du langage en général, la pensée étant composée ou produite à partir des sens des parties qui constituent la proposition. Ainsi, même lorsqu'un nom propre est dépourvu de dénotation ou qu'elle nous est inaccessible, il peut participer au sens de la proposition puisque son propre sens ne dépend pas de l'existence de sa dénotation. Le nom propre n'a donc plus à s'inquiéter de sa place au sein du langage. Est réglé par la même occasion le problème de la détermination du référent car il n'importe plus que l'objet nous soit donné par accointance, puisque nous possédons avec le sens un autre mode de donation,

---

88 On retrouve la thèse vérificationniste.

89 BEANEY M., *Frege Making Sense, op. cit.*, p. 168.

n'impliquant pas la présence de l'objet. L'objet peut très bien ne pas exister sans pour autant rendre le signe creux.

Les cas d'homonymie s'expliquent également très bien. Je peux accéder à des objets différents à l'aide du même signe si j'attribue à ce signe des sens différents (qui ne renvoient donc pas au même objet). Comme le sens, même s'il est objectif, est saisi subjectivement, deux personnes peuvent tout à fait penser parler de la même personne alors qu'il n'en est rien et se rendre compte au fil de la conversation, qu'il y a eu quiproquo<sup>90</sup>. Frege estimera à juste titre qu'il serait souhaitable, dans le cadre d'un langage scientifique rigoureux, de ne pas avoir d'homonyme, justement pour éviter les confusions.

Concernant les énoncés d'existence, la difficulté liée à la détermination s'évanouit. Nul besoin de connaître par avance Moïse pour affirmer que « Moïse existe » et comprendre cet énoncé, ce qui invaliderait par ailleurs sa pertinence. En revanche, en ce qui concerne les noms d'entités fictives, cela se complique un peu plus. Nous avons vu que Frege accorde à la proposition une dénotation et un sens. Nous avons expliqué que le sens de la proposition (affirmative) est la pensée formée à partir du sens des composants de la proposition. La dénotation quant à elle est un objet qui est une valeur de vérité<sup>91</sup> (vrai ou faux). Ainsi, « Socrate était un homme » et « Aristote était un lapin » possèdent tous deux respectivement la valeur de vérité « vrai » et « faux ».

La dénotation de la proposition dépend de la dénotation des parties qui la composent. Cela veut dire que lorsqu'un nom est dépourvu de dénotation, la proposition dont il fait partie en est également privée, bien qu'elle ait un sens. L'énoncé « Bruce Wayne est un homme riche » par exemple n'est ni vrai ni faux. Prenons les quatre énoncés suivants :

- (3) Romain Alloncle existe ;
- (4) Romain Alloncle n'existe pas ;
- (5) Bruce Wayne existe ;
- (6) Bruce Wayne n'existe pas.

Nous serions tentés de dire de ces énoncés que (3) et (6) sont vrais et que (4) et (5) sont faux. Or, d'après Frege, si (3) et (4) ont une valeur de vérité *i.e.* « Romain Alloncle » possède bien une dénotation, pour les autres cependant cela est moins évident. Bruce Wayne est un personnage de fiction, son nom n'a donc pas de dénotation. De ce fait, (5) et (6) ne sont ni vrais ni faux. Or pour

---

90 Frege ira jusqu'à dire que nous pouvons utiliser ce que nous pourrions appeler des homonymes coréférentiels c'est-à-dire des signes identiques de par leur forme ainsi que leur dénotation mais distincts au niveau de leur sens (voir l'exemple du Dr Lauben, dans FREGE G., « La pensée », *op. cit.*, p. 178-179). Il poussera la réflexion encore plus loin en affirmant que deux personnes peuvent parler de la même chose à l'aide du même signe sans le savoir.

91 Voir FREGE G., « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 110 et 111.

dire que (6) n'est ni vrai ni faux, il faut admettre que Bruce Wayne est un personnage de fiction autrement dit, il faut reconnaître que Bruce Wayne n'existe pas c'est-à-dire que (6) est vrai. Une autre conséquence de ne pas attribuer de valeur de vérité aux énoncés de fiction est que nous ne pouvons plus rendre compte de la différence entre par exemple (7) et (8) :

(7) Bilbon trouva l'anneau dans les Monts Brumeux ;

(8) Bilbon ne trouva pas l'anneau dans les Monts Brumeux.

Evans soutient que « si quelqu'un comprend et accepte une phrase contenant un nom vide, alors selon Frege il forge ainsi une croyance ; non pas une croyance à propos du langage mais une croyance à propos du monde »<sup>92</sup> et que par conséquent elle est soit vraie soit fausse. Or je pense que Frege dirait que, justement, les énoncés (7) et (8) ne concernent pas le monde. Du coup nous ne croirions ni l'un ni l'autre. Pourtant il semble bien que nous croyons quand même ici quelque chose, simplement par le fait que nous sommes prêts à rejeter l'une des deux propositions. Il y a un « objet » de croyance. Beaney voit dans l'exemple ci-dessus une ambiguïté dans la notion de dénotation. Selon lui, le terme « dénotation » couvrirait deux choses : le « référent » et la « valeur véritable » (*veritable value*), qu'il nomme aussi « référence »<sup>93</sup>. « Bilbon », même s'il n'a pas de référent, possède une dénotation qui est « ce qui fait une différence dans la valeur de vérité de n'importe quelle phrase dans laquelle elle apparaît »<sup>94</sup>. On pourrait être tenté de dire que la valeur véritable est en fin de compte ce que Frege entend par « sens ». Or, si « Bilbon » a une référence unique, on peut lui appliquer plusieurs sens comme celui de « l'oncle de Frodon » ou « le possesseur de l'anneau unique ». Le gros problème c'est que l'on ne voit pas bien comment comprendre, saisir, ce qu'est la référence sans le sens. Si l'on admet que la référence n'est pas le sens, quelle est la nature de ce qui participe à la valeur de vérité de l'énoncé ? Ce n'est pas l'objet puisqu'il n'y en a pas. Ce n'est pas non plus un ensemble de propriétés puisqu'elles peuvent participer au sens selon l'acception que nous lui avons donnée. Elle semble insaisissable.

La réponse de Frege à l'exemple serait probablement la suivante : pour accepter que ces énoncés soient ou bien vrais ou bien faux, il faut se donner l'illusion qu'ils disent quelque chose sur le monde c'est-à-dire en faire des récits historiques et, comme on l'a vu, on ne ferait ici que comme s'ils avaient une valeur de vérité. Penser que (7) est vrai c'est être dans l'illusion, car la proposition

---

92 Evans G., *The Varieties of Reference*, *op. cit.*, p. 24.

93 BEANEY M., *Frege Making Sense*, *op. cit.*, p. 166. Notons que ce dédoublement permettrait peut-être de régler la question de l'indépendance du sens car le nom aurait toujours une dénotation, même s'il n'a pas de référent. C'est une solution que propose Evans (voir EVANS G., *The Varieties of Reference*, *op. cit.*, p. 30).

94 BEANEY M., *Frege Making Sense*, *op. cit.*, p. 166.

n'est en réalité ni vraie ni fausse. Cela ne résout pas en revanche le problème des énoncés d'existence à proprement parler.

Le dernier problème enfin concerne l'opacité référentielle. Comment expliquer que nous ne pouvons pas interchanger *salva veritate* deux noms co-référentiels au sein de toutes les propositions ? Reprenons nos deux exemples introduits précédemment :

(1) Cicéron était riche ;

(2) Marcus Tullius n'était pas riche ;

et (1') Jean croit que Cicéron était riche ;

(2') Jean croit que Marcus Tullius n'était pas riche.

D'après ce que nous avons vu, dans (1') par exemple, « Jean » dénote Jean à l'aide d'un sens particulier, tout comme « Cicéron » dénote Cicéron. Dans (1) et (2), puisque les deux noms dénotent le même individu, nous pouvons les intervertir sans changer la valeur de vérité respective de chaque proposition. Seul leur sens, c'est-à-dire la pensée qui y est attachée, est modifié. Par contre il n'est pas possible d'opérer de la même manière dans les énoncés (1') et (2'), comme on l'a vu. Ils impliquent bien les mêmes objets. Or la dénotation d'une proposition *i.e.* sa valeur de vérité ne dépend-elle pas seulement de la dénotation des termes qui la composent ? Pour Frege, « la seule conclusion légitime est que la dénotation d'une proposition *n'est pas toujours* sa valeur de vérité »<sup>95</sup> :

Si l'on parle au style indirect, on parle du sens des paroles d'un autre. Il est donc clair que, dans ce style, les mots n'ont pas leur dénotation habituelle, ils dénotent ce qui est habituellement leur sens. Pour parler bref, nous dirons qu'au style indirect, les mots sont employés indirectement ou encore que leur dénotation est indirecte. Nous distinguerons dès lors la dénotation habituelle d'un mot de sa dénotation indirecte, et son sens habituel de son sens indirect. La dénotation indirecte d'un mot est ainsi son sens habituel. On ne doit pas oublier de telles exceptions si l'on veut comprendre correctement le lien du signe, du sens, et de la dénotation, dans les cas particuliers.<sup>96</sup>

Les cas particuliers sont donc les cas où les mots sont employés au style indirect ; et c'est ce qui se passe lorsque nous statuons sur une attitude propositionnelle qui constitue un contexte oblique. Dans (1'), « Cicéron était riche » est une proposition relative, aussi « Cicéron » ne dénote-t-il pas Cicéron mais le sens que Jean y attache. Ainsi, la dénotation de la proposition relative sera une

---

95 FREGE G., « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 113.

96 *Ibid.*, p. 105.



pensée et la dénotation de la proposition entière, c'est-à-dire sa valeur de vérité, dépendra du sens de celle-là. Du coup comme les sens de « Marcus Tullius » et « Cicéron » sont différents (pour Jean), nous comprenons que (1') et (2') puissent avoir des valeurs de vérité différentes.

Cette solution pose néanmoins d'énormes difficultés. Récapitulons. Dans (1') par exemple, « Jean » a un sens et une dénotation qui est Jean. « Cicéron » a aussi une dénotation mais qui est son sens. Or puisqu'il a une dénotation, il doit avoir un sens. La question est : quel est-il ? Il était déjà difficile de caractériser le sens dans des cas simples, mais savoir quel est le mode de donation d'un sens semble relever de la gageure, surtout que nous pouvons réitérer les subordinées à l'infini. La solution de la dénotation indirecte peut même se retourner contre elle par exemple lorsqu'un pronom, dans une subordonnée, est relié à un nom présent dans la proposition principale comme dans « Jean croit qu'il va perdre la partie ». Selon Frege, « Jean » et « il » ne dénotent pas la même chose.

De surcroît, la production d'une pensée, selon Frege, est la réunion d'un sujet et d'un prédicat<sup>97</sup>. La proposition (1'), puisqu'elle possède une valeur de vérité, a pour sens une pensée. Or, est-ce que « croire que Cicéron était riche » dénote un concept ? Ce n'est pas évident. Il faudrait que le sens habituel de (1) se combine avec l'un des éléments de « croire » à savoir soit sa dénotation soit son sens. Le sens peut-il se combiner avec un autre sens ou un concept pour former un concept ?

#### 4. Nouveau problème : redondance de la description

À première vue, la notion de sens permet de régler la majorité des problèmes même si son ambiguïté crée, si l'on pousse la réflexion un peu plus loin, des obstacles difficilement surmontables. Ce qui est curieux, c'est que même si l'on résout une première équivoque en fixant la notion de sens en disant qu'elle renvoie à une description, on constate que si le sens permet de rendre compte de l'apport épistémique des énoncés d'identité, il reporte la difficulté sur de simples énoncés prédicatifs. Reprenons l'exemple d'« Aristote » :

On peut concevoir de différentes façons le sens d'un nom propre véritable, tel « Aristote ». On pourrait prendre pour sens : l'élève de Platon et le maître d'Alexandre le Grand. Ce faisant, on lierait la proposition « Aristote naquit à Stagire » à un sens autre que si l'on avait choisi pour sens : le maître d'Alexandre le Grand né à Stagire.<sup>98</sup>

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>98</sup> *Ibid.*, note de bas de page, p. 104.

Effectivement, les sens étant différents, la proposition exprimera deux pensées distinctes. Nous avons deux sens pour « Aristote ». Nous appellerons le premier « sens<sub>1</sub> » et le second « sens<sub>2</sub> ». Nous pouvons remplacer, dans la proposition « Aristote naquit à Stagire », « Aristote » par une expression dont le sens est identique. Pour le sens<sub>1</sub> prenons tout simplement l'expression « l'élève de Platon et le maître d'Alexandre le Grand ». En substituant nous avons la proposition suivante :

(9) L'élève de Platon et le maître d'Alexandre le Grand naquit à Stagire.

Jusque là, aucun problème, nous comprenons très bien l'énoncé ainsi que son pouvoir informatif. Maintenant si nous effectuons la même opération pour le sens<sub>2</sub> nous nous retrouvons avec la proposition suivante :

(10) Le maître d'Alexandre le Grand né à Stagire naquit à Stagire.

Qu'avons-nous sous les yeux si ce n'est une tautologie ? Il est certes vrai que, si quelqu'un sait qu'Aristote est né à Stagire alors (10) ne lui apporte rien en matière de connaissance. Cependant, il ne semble pas, même pour lui, que « Aristote naquit à Stagire » résonne de la même façon qu'un énoncé analytique. Savons-nous de manière *a priori* qu'Aristote naquit à Stagire ? Il ne semble pas. Nous l'apprenons dans les livres ou de la bouche de nos professeurs. Pourquoi et comment se fait-il que de deux propositions dont les sens sont identiques, l'une soit perçue comme analytique et l'autre non ? De deux choses l'une : soit (10) n'est pas analytique, soit « Aristote naquit à Stagire » l'est. Le fait que (10) soit analytique viendrait de ce que nous ne faisons que répéter l'attribution d'une propriété appartenant à l'objet (puisque nous faisons référence à l'objet qui a cette propriété par cette même propriété). Alors est-ce simplement le langage, de par la simplicité du nom propre, qui masquerait en quelque sorte le fait que « Aristote naquit à Stagire » soit en réalité analytique ? À l'évidence non puisque une traduction possible de cette proposition est donnée par (9), et (9) n'est en rien tautologique. Nous reviendrons sur ce problème, qui a plusieurs dimensions, plus tard, et à plusieurs reprises.

## 5. Conclusion

Un sentiment étrange se dégage de la conception de Frege. D'un côté il y a la sensation qu'elle permet de résoudre beaucoup de difficultés et d'expliquer énormément de facettes du

langage. D'un autre côté, on a la désagréable impression que tout son pouvoir explicatif ne s'explique que parce que la notion de sens est par trop vague et que l'obscurité qui l'entoure resurgit de manière problématique à un moment ou à un autre. J'irais même jusqu'à dire qu'il semblerait que le sens ne soit en fait rien de plus qu'une indication formelle (au sens heideggerien) dont l'utilité serait de montrer qu'il y a simplement quelque chose qui doit jouer le rôle d'un mécanisme de référence.

« Valeur cognitive » dans la phrase « "a=a" a une valeur cognitive différente de "a=b" » me semble exprimer que les deux égalités ne signifient pas la même chose, dans notre discours préthéorique ordinaire. Je ne vois pas en quoi cela éclaire ou est éclairé par le fait de dire que les expressions ont différents sens.<sup>99</sup>

Outre le fait que cette notion pose un problème en soi puisqu'elle est impossible à saisir véritablement, non seulement elle ne résout pas tout mais elle pose aussi de nouvelles difficultés.

Si cette étude de la théorie fregéenne du langage a donné l'impression que nous nous appesantissions plus que nécessaire sur la notion de 'sens' en délaissant le nom propre, c'est précisément parce que les difficultés ne surgissaient pas tant dans les résultats de l'application de cette notion (aux noms propres en particulier) mais dans sa propre compréhension. Ce qui est indubitable par contre et qui est très important c'est que le sens, pour Frege, est un élément fourni par le langage : « le sens d'un nom propre est donné à quiconque connaît suffisamment la langue ou l'ensemble des désignations dont il fait partie »<sup>100</sup>, même si connaître une langue ne veut pas dire saisir tous les sens, ou du moins tous les associer à des signes<sup>101</sup>.

---

99 NELSON J. R., *Naming and Reference*, *op. cit.*, p. 61.

100FREGE G., « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 104.

101Voir BURGE T., « Sinning Against Frege », *op. cit.*, p. 408-409. Burge refuse d'assimiler le sens à la signification linguistique. Savoir comment un signe s'emploie ne veut pas dire que nous saisissons tous le même sens lorsque nous employons un signe particulier, ce qui est central chez Frege.

### III

## Une révision logico-empiriste du descriptivisme

---

Après avoir vu à quel point la notion de 'sens' est ambiguë, nous pouvons nous douter qu'elle ne fera pas que des émules. Bertrand Russell rejoindra au moins en partie la critique que nous avons pu développer ci-dessus. Pour lui, la notion de 'sens' est à la fois stérile et superflue.

Appelons le sens [*meaning*] de « l'auteur de *Waverley* » M. Donc M est ce que « l'auteur de *Waverley* » signifie [*means*]. Nous sommes conduit à supposer que « Scott est l'auteur de *Waverley* » signifie « Scott est la dénotation de M ». Mais nous expliquons ici notre proposition par une autre de la même forme, et par conséquent nous n'avons fait aucun progrès vers une véritable explication.<sup>102</sup>

Russell développe contre Frege une conception du langage qui se passera du sens tout en conservant un caractère descriptiviste – cette fois-ci à proprement parler. La pensée de Russell néanmoins est connue pour avoir grandement changée au cours de sa vie. Aussi cela apportera inmanquablement certains conflits dans le traitement herméneutique d'une partie de son œuvre notamment parce que l'élaboration de la théorie russellienne mêle comme nous allons le voir une théorie de la connaissance et une analyse logique des constituants de la phrase. Ces quelques difficultés résultant de l'évolution de la pensée de Russell au fil des années, et parce que nous n'explorerons pas tout, elles seront ainsi plus facilement circonscrites. Nous ne nous noierons pas dans les abysses d'une conception par trop obscure comme nous avons pu en avoir l'occasion avec Frege. Comme les descriptions définies seront au cœur de l'article de 1905, qui sera central dans notre analyse, nous les retrouverons tout au long de notre étude. C'est pourquoi nous allons commencer par leur présentation.

---

<sup>102</sup>RUSSELL B., « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description » (1910-1911), in RUSSELL B., *Mysticism and Logic and other essays* (1917), Barnes & Noble, New Jersey, 1951, p. 164.

## 1. Analyse de la description définie

Les descriptions définies, comme n'importe quelles expressions dénotantes (*denoting phrases*), n'ont pas, pour Russell, de signification par elles-mêmes. Ce sont des expressions incomplètes du type « l'homme le plus fort du monde » qui ne signifient véritablement selon lui<sup>103</sup> que lorsqu'elles se trouvent dans une proposition, c'est-à-dire en tant qu'elles participent à la signification (*meaning*) du tout. Prenons l'énoncé suivant :

(11) L'auteur de *Waverley* était un homme.

Cet énoncé s'analyse, d'après Russell, de la sorte :

(11') Il existe un unique objet  $x$  tel que  $x$  est l'auteur de *Waverley* et  $x$  est un homme.

Ou encore selon la formalisation courante :

(11'')  $\exists x \{ Wx \wedge Hx \wedge \forall y [(Wy \wedge Hy) \rightarrow (y = x)] \}$

Nous constatons ainsi pourquoi Russell refuse de faire des phrases dénotantes en général et des descriptions définies en particulier des expressions signifiantes. La quantification existentielle ne survient que lorsque la description se trouve en contexte propositionnel. La variable, qui est le véritable sujet, devient ainsi liée et redistribuée non seulement dans ce qui formait la description mais aussi conjointement avec le prédicat et la condition d'unicité ( $\forall y [(Wy \wedge Hy) \rightarrow (y = x)]$ ). La description définie n'est plus présente comme telle au sein de la phrase. Elle est ainsi émietlée, éclatée, disloquée (*broken up*) dans la proposition.

## 2. Deux profils du nom propre

### 2.1 Forme logique et proposition singulière

L'article de 1905, comme nous l'avons dit, propose une conception du langage dépourvue de la notion de sens si chère à Frege, d'une part parce qu'elle hérissait le poil de n'importe quel

---

103 Voir RUSSELL B., « On Denoting », in *Mind*, New Series, vol. 14, n°56, 1905, p. 480.

empiriste<sup>104</sup> mais aussi parce qu'elle conduit à des conséquences inacceptables pour le logicien en ce qu'elle brise la loi du tiers exclu<sup>105</sup>. Pour comprendre comment Russell arrive à se débarrasser de cette gêne, prenons avec lui les deux énoncés suivants :

(11) L'auteur de *Waverley* était un homme ;

(12) Scott était un homme.

Russell nous dit<sup>106</sup> que « Scott » dans (12) est le sujet de la proposition qui est de ce fait de la forme « x est un homme », alors que « l'auteur de *Waverley* » n'est pas le sujet de (11) puisqu'il n'est pas de la même forme ainsi que nous l'avons vu avec (11'). « Scott » n'est donc pas l'équivalent logique d'une description définie auquel cas (12) aurait la même forme logique que (11).

Ce fait est flagrant lorsque Russell veut montrer qu'il n'y a aucun besoin de recourir à la notion fregienne de sens pour montrer que deux expressions co-référentielles ne peuvent se substituer l'une à l'autre dans un énoncé d'identité.

(13) Scott est l'auteur de *Waverley*.

(13) s'analyse selon les propres termes de Russell de la façon suivante :

(13') Une et une seule entité a écrit *Waverley* et Scott est identique à celle-ci ;

et (13'')  $\exists!x [Wx \wedge (x = s)]$ <sup>107</sup>

Comme la proposition « l'auteur de *Waverley* » n'a pas de signification en elle-même et qu'elle ne fait que participer à la signification des propositions dans lesquelles elle n'est même plus en tant que telle, il n'y a plus rien dont nous pouvons faire la substitution avec « Scott », qui, lui, est transposé tel quel dans la transcription formelle.

Nous voyons tout de suite les limites d'une telle explication : elle ne fonctionne que lorsque les deux expressions ont des natures logiques différentes. Prenez l'énoncé :

---

104 Le sens, pour Frege, est une entité objective pré-disponible, et accessible *a priori*, c'est-à-dire sans recours à l'expérience.

105 Une proposition pour Frege, rappelons-le, peut être ni vraie ni fausse.

106 *Ibid.*, p. 488.

107 J'ai exprimé la condition d'unicité «  $\forall y [(Wy \wedge Hy) \rightarrow (y = x)]$  » par le quantificateur «  $\exists!$  » afin de simplifier. Nous pourrions voir (13) non pas comme un énoncé d'identité mais plutôt comme un énoncé prédicatif, ce qui le simplifierait en «  $Ws$  ».

(14) Marcus Tullius est Cicéron ;

et (14') Marcus tullius = Cicéron ;

ou (14'')  $\exists!x\exists!y[(x = \text{Marcus Tullius}) \wedge (y = \text{Cicéron}) \wedge (x = y)]$ .

Que se passe-t-il dans ce cas ? Que l'on prenne (14') ou (14'') rien ne nous empêche de remplacer Marcus Tullius par Cicéron ce qui ne semble pas acceptable puisque nous produirions de la sorte des énoncés tautologiques.

Russell admet que substituer une expression à une autre n'interfère pas avec la vérité des propositions seulement si cette expression possède ce qu'il appelle une « occurrence primaire »<sup>108</sup>. Pour faire simple, une expression a une occurrence primaire lorsqu'elle participe à la proposition entière et n'est pas enclavée dans une proposition subordonnée (voir (11) par exemple). L'expression d'une attitude propositionnelle par contre peut contenir une occurrence secondaire d'une description. La distinction des occurrences repose sur la différence de portée des quantificateurs de la proposition. Par exemple :

(15) Jean croit que l'auteur de *Waverley* est Scott.

(15) s'analyse de deux manières :

(15a) Jean croit que  $\exists!x [Wx \wedge (x = \text{Scott})]$  ;

et (15b)  $\exists!x [Wx \text{ et Jean croit que } x = \text{Scott}]$ .

Dans la première lecture, (15a), « l'auteur de *Waverley* » a une occurrence secondaire et dans la seconde, (15b), une occurrence primaire. Nous retrouvons l'opacité mise en avant par les lectures *de dicto* et *de re* que nous avons vu avec Mill et qui sont en principe distinctes de la différence de portée du quantificateur. Ici, c'est le quantificateur existentiel qui ne joue pas le même rôle. Dans (15a) il porte seulement sur la subordonnée, alors que dans (15b) il porte sur la proposition entière. Prenez n'importe quelle expression co-référentielle à « l'auteur de *Waverley* » et vous verrez que vous ne pouvez pas l'échanger dans (15a) sans potentiellement changer la valeur de vérité de la proposition contrairement à ce qu'il se passerait dans (15b) suivant la même opération. En est-il de même pour « Scott » ? Comme celui-ci est considéré comme une constante logique, son rôle est purement référentiel. Russell ayant évincé le sens, il ne reste que la dénotation et, de prime abord, on pourrait être tenté de ne voir là aucun problème. La difficulté c'est que pour Russell, le rôle des

---

108 *Ibid.*, p. 489.

descriptions n'est justement pas de faire référence. Qu'elles aient ou non une dénotation importe peu. D'ailleurs, il est même compliqué de parler de dénotation une fois qu'elles ont été analysées. La différence de contribution à la proposition entre le nom propre et la description se trouve explicitée par le fait que, pour Russell, la description véhicule des *propriétés* alors que le nom propre apporte *l'individu même* qu'il dénote. Dans une lettre à Frege de 1904, Russell affirme explicitement que « malgré tous ces champs de neige le Mont Blanc lui-même est une partie de ce qui est asserté dans la proposition "Le Mont Blanc est haut de plus de 4000 mètres" »<sup>109</sup>. C'est cette idée très millienne au fond qui a donné ce que nous appelons maintenant les « propositions singulières (russelliennes) ». Une proposition singulière est de la forme  $\langle a ; P \rangle$  avec  $a$  un objet (et non pas le nom de l'objet) et  $P$  une propriété.

On comprend ici comment une description peut avoir une occurrence secondaire. En revanche, le nom propre semble résister à la distinction. Quand bien même on accorderait une occurrence secondaire aux noms propres, cela n'expliquerait en rien la substituabilité dans (14) dont le contexte propositionnel est bien différent ; car les noms le composant ont de toute évidence une occurrence primaire (à moins de considérer que l'on ne peut rendre compte de la pertinence épistémique de (14) que lorsque cet énoncé est placé dans un énoncé de croyance par exemple). Alors certes la valeur de vérité sera conservée : si (14) est vrai alors je peux remplacer « Marcus Tullius » par « Cicéron » et produire un énoncé nécessairement vrai qui est donc *a fortiori* vrai. Si maintenant (14) est faux je ne peux en aucune manière remplacer « Marcus Tullius » par « Cicéron » et produire un énoncé vrai, quoi que nous choissions comme remplaçant. Tant qu'il dénote la même chose que le terme qu'il remplace, la valeur de vérité ne changera pas. Le problème, encore une fois c'est que je ne semble pas dire pas la même chose lorsque je prononce (14) et lorsque j'affirme que « Cicéron est Cicéron ».

De plus, il est bien beau de dire qu'un terme ne peut être remplacé parce que son occurrence dans la proposition est secondaire, mais est-ce que cela est véritablement une explication ? N'est-ce pas établir une nouvelle fois le constat, avec d'autres mots, qu'on ne peut pas toujours échanger des expressions co-référentielles *salva veritate* ? Peut-être pourrions nous avancer, afin de soutenir Russell que c'est la forme même de la proposition qui nous le « dit » ou nous le montre. Cela peut sembler très convaincant lorsqu'appliqué aux énoncés du genre de (13) mais moins évident dans (15) et encore moins dans (14).

En considérant le nom propre comme constante logique, purement référentiel et non substituable à une description, on constate que les conséquences pour la compréhension d'énoncés sont exactement les mêmes que pour Mill : tant que nous ne sommes pas en accointance avec

---

109 Cité dans ABBOTT B., *Reference*, Oxford University Press, Oxford, 2010, p. 34.



l'objet, il nous est impossible de comprendre de tels énoncés ; et cela, pourtant, Russell en était conscient dès 1905<sup>110</sup>. Peut-être a-t-il employé des noms propres ordinaires pour ne pas dérouter le lecteur.

## 2.2 Le nom propre comme description

Russell, comme nous l'avons mentionné, était empiriste. La connaissance pour lui doit provenir de l'expérience et sa théorie du langage se forgea à l'intérieur de ce paradigme, les mots ayant rapport aux objets du monde extérieur. Il y a selon lui deux manières de connaître, c'est-à-dire d'appréhender cognitivement les choses. La première est de faire l'expérience directe de la chose à connaître. Autrement dit nous devons être en accointance avec la chose en question. Cette accointance, il l'entend au sens fort. Il y a des choses dont nous pouvons connaître leur essence même, et d'autres où cela est impossible.

Nous pourrions dire que nous sommes en accointance [*acquaintance*] avec n'importe quoi dont nous sommes directement conscients [*aware*], sans l'intermédiaire d'un quelconque processus d'inférence ou d'aucune connaissance de vérités. Ainsi en présence de ma table je suis en accointance avec les données sensorielles [*sense-data*] qui constituent l'apparence de la table – sa couleur, sa forme, sa robustesse, son aspect lisse etc. [...] [Ces dernières] sont des choses avec lesquelles je suis en accointance, des choses que je connais immédiatement. Ma connaissance de la table en tant qu'objet physique, au contraire, n'est pas une connaissance directe. [...] Il n'y a aucun état de notre esprit par lequel nous sommes directement conscients de la table. [...] Nous connaissons une description, et nous savons qu'il y a un objet auquel s'applique cette description, bien que l'objet ne nous soit pas directement connu. Dans un tel cas, nous disons que notre connaissance de l'objet est une connaissance par description.<sup>111</sup>

Même si nous nous trouvons juste à côté de l'objet, celui-ci ne nous est accessible qu'à travers notre appareil perceptif et les données sensorielles qu'il capte. Aussi ne connaissons-nous la chose qu'en tant qu'elle est telle et telle. Nous pouvons être en accointance avec les données sensorielles, nos sentiments ou encore d'après Russell les universaux. L'usage des choses ainsi connues par accointance dans le discours ne requiert pas forcément leur présence. Russell dit que nous pouvons

110 Voir RUSSELL B., « On Denoting », *op. cit.*, p. 479-480 et p. 492-493, tiré d'une lettre à Frege du 12 décembre 1904 que l'on peut retrouver dans GABRIEL G., HERMES H., KAMBARTEL F., THIEL C., VERAART A. (eds) *Gottlob Frege, Philosophical and Mathematical Correspondence*, translated by Kaal Hans, Basil Blackwell, Oxford, 1980. Le passage en question est p. 169.

111 RUSSELL B., *The Problems of Philosophy* (1912), Oxford University Press, Oxford, 2001, p. 25-26.

garder contact avec celles-ci en nous en souvenant, car ce que Russell nous affirme pouvoir être connu par accointance est ce qui a *au moins* une contrepartie cognitive. Les sentiments ou les sensations n'ont pas simplement une contrepartie mentale, elles sont par nature cognitives. En ce qui concerne les universaux, la question est plus délicate. Quoi qu'il en soit, une fois que l'expérience nous a procuré de tels états cognitifs, nous pouvons les mobiliser à loisir.

Lorsque nous décrivons une chose, nous présentons ses propriétés. Ces propriétés sont pour nous des choses avec lesquelles nous sommes en accointance, parce que l'expérience nous les a déjà données. La connaissance par description est donc réductible à une connaissance par accointance, ce qui est crucial pour l'empirisme en général mais aussi pour l'appropriation du langage car « chaque proposition que nous pouvons comprendre doit être entièrement composée de constituants avec lesquels nous sommes en accointance »<sup>112</sup>. La compréhension d'une proposition ne peut avoir lieu que si nous sommes ou avons été en accointance avec les composantes de celle-ci. Or puisque nous ne pouvons pas connaître directement les objets du monde réel comme Jean ou la table<sup>113</sup>, il nous est impossible d'en parler sans recourir à une description, ce qui est d'autant plus vrai pour les objets nous étant inaccessibles par l'expérience (comme Aristote mais aussi n'importe quelle entité fictive). De plus, le souci majeur de Russell est de rendre compte des expressions sans dénotation. Comment une telle expression peut-elle être signifiante si elle ne dénote rien ?

Ainsi, si nous acceptons l'affirmation de 1912 selon laquelle les noms propres sont « en réalité habituellement des descriptions »<sup>114</sup>, ces premiers devraient normalement hériter de l'analyse faites de ces dernières. Le nom propre, dans sa forme, ne serait qu'un masque porté par une description définie. Ce qui est étonnant, c'est que la distinction des deux types de connaissances, comme nous l'avons dit, est déjà opérée dans l'article de 1905. Or, le seul endroit dans cet article où Russell considère le nom propre comme une description est lorsqu'il parle des noms d'entités fictionnelles<sup>115</sup>.

Il va donc par la suite radicaliser cette position et porter à son terme les conséquences de son empirisme. En fin de compte, Russell considérera que les seuls noms propres véritables, logiques, c'est-à-dire les seuls qui donnent l'objet en lui-même sont du type de « ceci »<sup>116</sup>, où l'accointance avec l'objet est obligatoire pour pouvoir utiliser le mot. Ceux-ci seulement apporte le référent comme membre de la proposition.

---

112 *Ibid.*, p. 32.

113 Voir nous-mêmes (voir *ibid.*, p. 27-28).

114 *Ibid.*, p. 29.

115 Voir RUSSELL B., « On Denoting », *op. cit.*, p. 491.

116 Voir RUSSELL B., « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description », *op. cit.*, p. 162.

### 3. Conséquences du descriptivisme russellien

Remplacer un nom propre par une description signifie qu'il n'y aura pas de proposition contenant un nom propre sans affirmation d'existence. Qu'advient-il lorsque nous affirmons verbalement l'existence d'un individu ? Reprenons (3) avec pour équivalent à « Romain Alloncle » la description « l'auteur de ce mémoire ». Nous avons :

(3a) L'auteur de ce mémoire existe ;

et nous devrions avoir :

(3a')  $\exists!x (Ax \wedge Ex)$

Avec « A » pour « auteur de ce mémoire » et « E » pour le prédicat « exister ». Or nous voyons tout de suite le problème : l'existence est à la fois traité comme prédicat et comme quantificateur. Nous savons tous que l'existence n'est plus considérée comme un prédicat. D'ailleurs Russell se sert de cette particularité pour invalider une des preuves de l'existence de Dieu<sup>117</sup>. Du coup (3a') devient :

(3a'')  $\exists!x (Ax)$

Afin de rendre compte de la contribution de « existe » dans (3a), il faudrait admettre, par exemple, que « existe » sert simplement à rendre une description propositionnelle, « exister » étant en quelque sorte transparent dans sa compréhension et ayant simplement une fonction particulière mais pas de signification proprement dite. Je ne sais pas si cette solution est satisfaisante mais c'est la seule qui me vienne à l'esprit. En tout cas, si nous l'admettons, les énoncés d'existence seront, comme n'importe quel énoncé affirmatif, soit vrais, soit faux, sauvant ainsi la loi du tiers exclu et ne partageant plus par conséquent l'objection faite à Frege.

Tournons-nous maintenant vers le problème de la redondance. Remarquons pour commencer que comme la distinction formelle entre noms propres et descriptions définies s'écroule, la substitution qu'empêchait cette distinction dans certains cas n'est plus d'actualité. Nous avons vu trois cas de base : (12), (13) et (14) qui mettent respectivement le nom propre en relation avec un prédicat, une description définie et un autre nom propre. La question est : par quelle description

---

<sup>117</sup> Voir Voir RUSSELL B., « On Denoting », *op. cit.*, p. 491. Si « Dieu » équivaut à une description, alors pour parler de lui, nous postulons déjà son existence. La preuve de l'existence se trouve dans les faits et non pas dans le raisonnement.

peut-on remplacer le nom propre dans ces cas-là ? De deux choses l'une, soit nous admettons qu'une description définie peut être remplacée par une autre description définie soit nous admettons le contraire, la dislocation de la description rendant impossible sa substitution tout court. Dans les deux cas, nous devons, afin d'analyser l'énoncé, remplacer « Scott » par une description.

Dans le premier cas, (12) ne semble pas de prime abord poser de difficulté. La propriété d'être un homme n'étant pas singularisante, elle ne sera jamais équivalente à une description définie. Or, puisque la description se disloque dans la proposition en conjonction de propriétés, il y a des risques de redondance. Par exemple si l'on prend à la place de « Scott » : « l'homme qui a écrit *Waverley* ». (13) subit à plus forte raison la critique précédente puisque la seule chose qui empêchait de remplacer « Scott » par « l'auteur de *Waverley* » était sa structure logique. Maintenant, comme le nom propre est une description, pourquoi ne serait-il pas *cette* description ? Si la seule chose que nous savons de Scott est qu'il est l'auteur de *Waverley* alors nous sommes obligé d'admettre le remplacement, rendant (13) totalement redondant. L'utilisation du nom propre selon Russell stipule que nous lui associons une description, et cela se fait avant sa contribution à une proposition. Lorsque je dis (13) (« Scott est l'auteur de *Waverley* »), je dis qu'il y a un unique individu, qu'il est tel et tel et qu'il est l'auteur de *Waverley*. Imaginons que quelqu'un me demande qui est Scott et que je réponde (13). Imaginons de surcroît que la seule chose que je connaisse de Scott est qu'il est l'auteur de *Waverley*. L'énoncé que je produirais serait de la sorte :

$$(13a') \exists!x (Wx \wedge Wx)$$

La redondance dans le cas de l'analyse russellienne ne se caractérise pas par la trivialité telle que verbalement elle semble apparaître, mais par une simple superfluité. On remarque ainsi que dans (13a') nous pouvons éliminer l'un des deux membres de la conjonction. Si nous faisons cela nous obtenons :

$$(13a'') \exists!x (Wx)$$

Or (13a'') ne fait-il pas qu'affirmer l'existence de l'auteur de *Waverley* ? Est-ce vraiment ce que nous voulons dire lorsque l'on répond à la question « qui est Scott ? » ? Loin de là. Le constat est identique pour (14). Même si nous connaissons le fait que Cicéron est Marcus Tullius et que de ce fait nous associons la même description aux deux noms, la proposition n'exprimera pas pour autant une connaissance *a priori* mais sera seulement dépourvue d'informativité, puisque l'existence n'est pas une chose qui s'intuitionne mais qui se constate. On pourrait se dire que c'est un bien puisque

les énoncés seraient sauvés de la trivialité. Le problème, c'est que le fait d'affirmer à chaque proposition l'existence des individus auxquels elle renvoie retourne la difficulté : plus aucune proposition ne sera triviale. Que fait-on de « Cicéron est Cicéron » dans ce cas ?

Voyons ce qu'il en est du second cas (celui où la substitution est prohibée d'entrée). Certes il peut sauver de la redondance la transformation d'un énoncé comme « L'auteur de *Quentin Durward* est l'auteur de *Waverley* » précisément en empêchant sa transformation. Notons que par ce biais, la solution apportée par la distinction entre occurrence primaire et occurrence secondaire est totalement trivialisée : deux descriptions ne pouvant jamais être prises l'une pour l'autre, elle ne peuvent *a fortiori* l'être dans des énoncés opaques. La solution peut paraître bien lourde de conséquences car on ne pourrait *jamais* remplacer une description par une autre de même dénotation dans quelque contexte que ce soit. Il faudrait donc admettre que « L'auteur de *Quentin Durward* s'appelle "Walter Scott" » et « l'auteur de *Waverley* s'appelle Walter Scott » ne disent pas la même chose. Je pense néanmoins que c'est une conséquence tout à fait cohérente avec la pensée de Russell car dire que nous ne comprenons pas la même chose dans ces deux énoncés c'est exprimer le fait que nous ne mettons en œuvre les mêmes propriétés, les mêmes attributs bref les mêmes choses avec lesquelles nous sommes en accointance, dans la proposition. Leur impact cognitif est donc différent, et cela est bien normal puisque nous pouvons concevoir que l'énoncé est faux.

#### 4. Pertinence de l'implication existentielle

Le problème de la redondance nous conduit à nous demander jusqu'à quel point la quantification existentielle doit être impliquée dans la structure des assertions. Ce qui permet également de remettre en question la thèse de Russell selon laquelle les descriptions n'ont pas de signification en elles-mêmes. Ces questions ont été abordées par Peter Strawson qui considère que le traitement des descriptions définies par Russell est dans l'ensemble incorrect. Pour lui, Russell confond au moins deux choses : l'expression en elle-même et son usage. Si l'on prend la description « l'actuel roi de France », on voit qu'elle n'a pas de dénotation. Par contre, employée dans d'autres contextes (au temps de Louis XIV disons), elle en a bien une et l'on peut déjà affirmer que dans ce cas, son analyse logique semble obsolète (même si elle ne devient pas pour autant incorrecte) puisqu'il y a un objet qui peut être sujet (grammatical et logique) de la phrase dans laquelle l'expression est employée. Pour Strawson, nous ne pouvons pas dire la même chose à propos des expressions et de leur usage car « "[m]entionner", ou "référer à", quelque chose, n'est pas quelque

chose qu'une expression fait ; c'est quelque chose que quelqu'un peut faire en utilisant une expression »<sup>118</sup>. Pour lui donc, une expression, quelle qu'elle soit, possède une signification qui ne réside pas dans ni ne dépend de sa référence.

Donner la signification d'une expression [...] c'est donner des *directions générales* de son emploi pour référer ou mentionner des objets particuliers ou des personnes particulières. [...] Parler à propos de la signification [*meaning*] d'une expression ou d'une phrase ce n'est pas parler de son usage en une occasion particulière, mais des règles, des habitudes, des conventions gouvernant son usage correct, dans toutes les occasions, pour référer ou asserter.<sup>119</sup>

Strawson propose ainsi contre Russell une version vérificationniste du sens. Les expressions ont une signification en elles-mêmes. Elle consiste dans les conditions d'application de l'expression. Si jamais l'expression employée n'a pas de dénotation, cela veut tout simplement dire qu'elle n'est pas correctement employée. La question de savoir quelle est la valeur de vérité de la phrase dans laquelle elle est employée n'a donc aucune pertinence. On rejoint ainsi un traitement fregeen des phrases dépourvues de valeur de vérité. L'erreur de Russell aura été de rendre compte d'un cas spécial (celui de l'absence de dénotation) et de le généraliser à tous les cas, en confondant la signification d'une expression et sa référence (puisqu'il récuse la notion de 'sens'), qui ne peut survenir que lors d'un usage particulier de l'expression ; et pour utiliser une expression encore faut-il savoir comment le faire. Signifier et faire référence ne peuvent ainsi être identifiés l'un à l'autre. De ce fait, il n'est plus nécessaire de statuer sur ou d'affirmer systématiquement l'existence de la référence pour que l'on puisse comprendre la phrase, et l'expression sera, à chaque fois, le sujet grammatical *et* logique de la phrase. Il y aura simplement des cas où les conditions d'application de l'expression ne seront pas satisfaites et son emploi défectueux. Si la France n'a pas de roi et que je dis « Le roi de France est chauve », on ne me dira pas que c'est faux mais l'on me répondra plus volontiers qu'il n'y a pas de roi en France. L'assertion est simplement un échec. Bien sûr, en énonçant cette phrase, je crois qu'il y a un roi qui gouverne la France. « Le roi de France » implique d'une certaine manière son existence, mais seulement en tant que faisant partie de mes croyances. Cela ne veut pas dire que cette implication se transpose au niveau de la structure logique de la phrase. Le croire est une chose, le dire en est une autre.

[L]une des fonctions conventionnelles de l'article défini est d'agir comme le *signal* qu'une référence unique est faite – un signal, pas une assertion déguisée. Lorsque nous commençons une

---

118 STRAWSON P. F., « On Referring », in *Mind*, New series, Vol. 59, No. 235, 1950, p. 326.

119 *Ibid.*, p. 327.

phrase avec « le tel-et-tel » l'emploi de « le » montre, mais n'affirme pas, que nous sommes en train de, ou que nous avons l'intention de, référer à un individu particulier de l'espèce « tel-et-tel ». Déterminer *quel* individu particulier est une question de contexte, du temps, du lieu et d'autres composantes de la situation d'énonciation.<sup>120</sup>

Strawson dissocie le fonctionnement logique de la phrase du contenu épistémique du locuteur. Lorsque j'utilise une description définie, c'est pour faire référence, que j'y arrive ou non, et non pas pour statuer sur l'existence d'un objet qui serait tel et tel. La condition d'unicité est sujette à la même critique. Une expression est utilisée pour faire référence, mais, en l'utilisant, on ne dit pas que l'on fait référence. L'article défini sert tout au plus à *montrer* que l'on fait référence. Finalement, lorsque l'on dit que le roi de France est chauve, on affirme quelque chose du type « l'individu x tel que x est roi de France est chauve ». Et encore, je pense que Strawson trouverait cela incorrect puisque pour lui les conventions qui servent à faire référence dans une expression ne font pas partie de l'assertion. En attribuant des propriétés à un objet, on n'affirme pas les conditions de satisfaction que l'expression dont on se sert pour lui faire référence véhicule. De la même manière, Strawson montre que lorsque nous faisons référence à une entité unique, nous ne disons pas, par la même occasion qu'elle est unique. Effectivement, les conditions d'application de l'expression seront satisfaites si l'objet existe de manière unique, mais cela ne veut pas dire que l'on véhicule dans la proposition l'affirmation selon laquelle il est unique. Utiliser une description définie pour faire référence ce n'est ni affirmer que l'objet auquel on veut faire référence existe, ni affirmer qu'il est unique puisque faire référence est un acte différent de l'assertion. Si l'on ne peut donner de traduction logique d'énoncés du langage ordinaire, c'est, d'après Strawson, parce qu'il « n'a pas de logique exacte »<sup>121</sup>.

Si Strawson rejette en général le traitement logique des expressions individuelles par Russell, il va également contester l'identification des noms propres à des descriptions définies. Pour lui, toutes les expressions individuelles possèdent une convention qui stipulent leurs conditions de satisfaction. Les noms propres n'échappent pas à cette règle. En revanche, la nature des conventions peut varier d'un type d'expression à un autre. Par exemple, un pronom comme « je » possède un minimum de contenu descriptif qui va fortement mettre à contribution le contexte contrairement à une expression comme « le dix-huitième roi de France » qui possède un contenu descriptif beaucoup plus important. Dans l'un et l'autre cas néanmoins, les conventions appliquées sont des conventions générales d'utilisation, fixées par la langue elle-même. En ce qui concerne les noms propres, la convention est, comme le disait Mill, *ad hoc*. Comme un nom peut être partagé par plusieurs individus, cette convention variera d'un usage à un autre du nom. Le problème est

---

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 331-332.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 344.

néanmoins le même que chez Mill : quelle est cette convention ? Comment la comprend-on ? Tout ce que peut dire Strawson c'est que lorsque nous employons un nom propre tout ce que cela implique (au sens précédent) c'est que nous faisons référence à l'individu « auquel nous faisons conventionnellement référence par ce nom »<sup>122</sup>. Il est tout à fait évident que cela ne nous apporte aucune information sur la nature de la convention dont un nom propre est doté.

## 5. Conclusion

En acceptant que le nom propre ne soit qu'un masque couvrant une description définie, on rend compte de son comportement tout en évitant de nous encombrer de la notion de 'sens', très problématique comme on l'a vu. La conception de Russell est à la fois plus claire mais aussi et par conséquent, plus puissante. Tous les problèmes résolus par l'analyse fregéenne trouvent naturellement une solution puisque le nom propre n'est pas seulement *apparenté* – par son sens – à une description, il *est* une description. De plus toute difficulté liée à la notion même de sens comme la démultiplication de plus en plus obscure des sens dans les réitérations de relatives s'évanouit : l'occurrence des termes a simplement une position assignée (primaire, secondaire etc.). La redondance, en revanche, du fait de la présence du quantificateur existentiel, subit un traitement légèrement différent chez Russell, mais il n'empêche qu'elle est toujours problématique. Elle ne produit certes pas d'énoncé tautologique puisque quelque énoncé (singulier) que l'on prenne, il va motiver une quantification existentielle. Comme l'existence ne peut être constatée que dans les faits, un tel énoncé ne peut donc nous apporter de connaissance *a priori*. Or, lorsque je dis que Scott est l'auteur de *Waverley*, je ne veux pas simplement dire que l'auteur de *Waverley* existe (quel qu'il soit). Le traitement logique par Russell des descriptions pose le problème qu'il élimine et transforme en grande partie ce que l'on semble dire verbalement. Il rend également le caractère *a priori* de certains énoncés totalement illusoire. Le constat empirique de l'impossibilité de rendre compte du nom propre sans l'identifier à une description apporte de fâcheuses conséquences d'un point de vue cognitif, malgré l'ancrage des descriptions dans le processus de connaissance.

---

122 *Ibid.*, p. 340.



---

Ce qui caractérise le descriptivisme de Frege comme celui de Russell, c'est que le mode de référence doit avoir une dimension cognitive. D'ailleurs, c'est cet aspect cognitif du nom qui tiraille sans cesse Mill. L'autre Mill n'est là que parce qu'il ne peut se défaire complètement de cette exigence. La résurgence de l'idée dans la pensée millienne en est la preuve flagrante : comme il n'y a pas de mode de référence chez Mill, la référence devient elle-même cognitive. Mill tente d'y échapper en invoquant une interprétation métalinguistique de notre compréhension de l'usage des noms propres. Cela, je pense, est une solution efficace, même si, comme nous l'avons vu, elle oblige Mill, conceptuellement, à accepter que le nom propre possède une connotation.

La sémantique descriptiviste a sans aucun doute eu un développement très important. Les deux courants majeurs qui la représentent constituent des monuments de la philosophie du langage. Le descriptivisme répond à un manque d'une sémantique directement référentielle. Frege concède un sens au nom propre qui peut s'apparenter à la connotation millienne du fait qu'il véhicule des propriétés de l'objet. Russell, si l'on y réfléchit bien, va porter à son terme la réflexion de Mill : comprendre un nom, c'est saisir ce qu'il nous présente. Comme un nom propre peut désigner un individu hors d'atteinte, il va nous le présenter selon ses caractéristiques qui, elles, nous sont accessibles. Nous discouons à l'aide des choses dont nous sommes en accointance. Tout le langage donc, et malgré les apparences, se réduit à l'utilisation de ces choses, qui constituent notre compréhension de celui-ci et du monde.

Que ce soit chez Frege ou chez Russell, le langage en général et l'utilisation du nom propre en particulier sont liés à notre état de connaissance. La compréhension de chaque nom propre peut varier suivant les individus. On ne peut ainsi faire référence à un individu sans savoir quelque chose le concernant et permettant de l'identifier ; ou plutôt on fait référence à un individu par le fait qu'il possède telle ou telle propriété. Je sais donc *a priori* qu'il a telle propriété. On ne peut affirmer cette chose de cet individu sans rendre l'énoncé, pour nous, redondant. Si l'on peut proposer une solution dans un cadre fregéen comme nous allons le voir, chez Russell en revanche, la redondance semble problématique au plus haut point car elle ne donne pas seulement une « couleur » aux énoncés, elle les transforme.

Seconde partie  
Modalité et cognition

## La théorie des faisceaux

---

Le descriptivisme a fait l'objet d'un remaniement avec ce qui a été appelé « la théorie des faisceaux » (*the cluster view*). La théorie des faisceaux est une théorie qui associe à un nom une famille de descriptions. Elle reste descriptiviste mais considère que le descriptivisme classique de Frege (ou du moins une certaine version) en particulier rend les descriptions trop intrusives dans le mécanisme référentiel du nom propre. Certains pensent que cette théorie est un moyen potentiel de remédier au problème de la redondance<sup>123</sup>. Voyons si c'est la cas.

### 1. Un assouplissement du descriptivisme classique

Pour John Searle, comme chez Ludwig Wittgenstein, le descriptivisme dans sa version initiale pêche par son manque de souplesse – tout comme le millianisme, mais sur un autre plan. L'attribution au nom propre d'une description fixe dont le référent n'est que potentiel est pour lui tout aussi problématique que de lui attacher un référent sans aucun sens.

Contrairement aux descriptions définies, [les noms propres] en général ne *spécifient* aucune caractéristique que ce soit de l'objet auquel ils réfèrent. « Scott » réfère au même objet auquel « l'auteur de Waverley » réfère, mais « Scott » ne spécifie aucune de ses caractéristiques, tandis que « l'auteur de Waverley » réfère seulement en vertu du fait qu'il spécifie une caractéristique.<sup>124</sup>

Searle est ainsi d'accord en quelque sorte avec une position comme celle de Mill : le nom propre ne véhicule aucune information à propos de l'objet que nous pourrions *spécifier* de celui-ci. Par contre, il est pour lui tout à fait impossible de concevoir que le nom propre puisse référer sans avoir à

---

123 Voir ABBOTT B., *Reference*, Oxford University Press, Oxford, 2010, p. 102.

124 SEARLE J. R., « Proper Names », in *Mind*, New Series, Vol. 67, No. 266, 1958, p. 170.

disposition certains attributs du référent<sup>125</sup>. Un nom propre n'est pas l'équivalent d'une description parce qu'il ne fonctionne pas de la même manière mais cela ne veut pas dire qu'il n'est accompagné d'aucune description. Pour Searle, si nous utilisons les noms propres, c'est parce qu'ils jouent un rôle particulier qu'ils sont les seuls à proposer.

[L]a singularité et l'immense commodité pragmatique des noms propres dans notre langage repose précisément sur le fait qu'ils nous permettent de référer publiquement à des objets sans être forcés de débattre et d'arriver à un accord sur quelles caractéristiques descriptives constituent exactement l'identité de l'objet.<sup>126</sup>

Les noms propres sont néanmoins liés aux descriptions. Un millien va trop loin quand il prétend se défaire de tout mode de référence mais le descriptiviste aussi dans son introduction d'une description totalement circonscrite et reconnue comme partie du mécanisme du nom propre. La théorie des faisceaux est un modèle qui se situe entre les deux. Le nom propre possède en quelque sorte un sens descriptiviste mais qui n'est pas *une* description (simple ou composée). Il est comme un « porte-manteau » auquel on pourrait accrocher un nombre indéfini de descriptions. C'est un descriptivisme que Searle qualifie de « lâche » (*loose*) – en opposition à la rigidité d'un descriptivisme fregeen ou russellien dont la description associée au nom est à la fois singularisante et identifiante (donc *a priori* vraie de l'objet) – parce qu'il laisse floues et en-dehors de la compréhension les descriptions liées au nom. Prenons l'exemple que nous donne Wittgenstein :

Nous pouvons dire, suivant Russell : le nom « Moïse » peut être défini au moyen de diverses descriptions. [...] Mais lorsque je produis une assertion à propos de Moïse,— suis-je toujours disposé à substituer quelque *une* de ces définitions à « Moïse » ? [...] Considérez un autre cas. Lorsque je dis « N est mort », alors quelque chose comme ce qui suit peut tenir lieu de sens au nom « N » : je crois qu'un être humain a vécu, lequel (1) j'ai vu dans tel et tel lieu, (2) ressemblait à ceci (images), (3) a fait telle et telle chose, et (4) portait le nom « N » dans sa vie sociale. [...] Ainsi, ma définition de « N » pourrait être « l'homme duquel tout cela est vrai ».— Mais si quelque point s'avère maintenant faux ?— Devrais-je être prêt à déclarer la proposition « N est mort » fausse — même si ce qui s'est révélé faux est seulement quelque chose qui m'apparaît comme auxiliaire ? Mais où sont les limites de ce caractère auxiliaire ?— Si j'avais donné une définition du nom dans

---

125 *Ibid.*, p. 171. Le commentaire métalinguistique que propose Mill est, comme chez Frege, tout autant insuffisant selon Searle : « l'affirmation "Aristote n'a jamais existé" dit plus que [le fait] qu' "Aristote" n'a jamais été utilisé pour référer à un objet », *ibid.*, p173.

126 *Ibid.*, p. 172.

un tel cas, je devrais maintenant être prêt à la transformer. [...] [J]'utilise le nom « N » sans un sens fixé.<sup>127</sup>

Si jamais nous n'associons qu'une seule description, comme l'affirme originairement Russell, la proposition n'est fausse que si N, c'est-à-dire celui qui est tel ou tel (quel qu'il soit) n'est pas mort. Maintenant, si nous avons le choix de la description à associer à « N », c'est-à-dire que nous croyons plusieurs choses au sujet de l'individu, laquelle devons-nous prendre ? Si jamais certaines ne correspondent pas au même individu alors nous pourrions ne pas parler du même individu à chaque utilisation de « N » sans que nous le sachions, ce qui est problématique. On peut donc dire que l'on associe au nom non pas une mais *chacune* des descriptions. Comme le suggère Wittgenstein, l'association ne peut néanmoins être une conjonction de propriétés, car, s'il est évident que le nom ne pourra désigner qu'un seul individu, nous retomberions dans le cas de la description singulière. Cela se comprend très bien si l'on prend le formalisme russellien. La structure logique de « N est mort », si l'on associe chacune des descriptions au nom, et qu'on les tient pour identifiantes de ce dernier est la suivante :  $\exists !x (P_1x \wedge P_2x \wedge P_3x \wedge P_4x \wedge Mx)$ . L'énoncé est faux si l'objet désigné ne possède pas chacune de ces propriétés, ou s'il n'y a aucun objet les satisfaisant. Pourtant, ne peut-on admettre que l'on puisse se tromper au sujet de quelqu'un ? Si je vous dis qu'Aristote était le maître de Platon, vous me direz que c'est le contraire. J'associais à « Aristote » la propriété d'être le maître de Platon. Si l'on s'en tient à la thèse russellienne nous devrions admettre que par « Aristote » je faisais référence à Socrate (si je n'associe que cette description), soit que « Aristote » ne dénote personne (si l'on admet que j'associe, en plus de celle qui dit que l'individu était le maître de Platon, au moins une description identifiant Aristote). Wittgenstein avance donc la thèse selon laquelle nous attachons bien un sens au nom mais ce sens n'est pas fixé, autrement dit ce n'est pas une description (simple ou complexe comme dans l'exemple ci-dessus) en particulier qui fait le sens mais un faisceau de descriptions parmi lesquelles certaines peuvent ne pas convenir à l'objet. Il n'est pas obligatoire de savoir quelles descriptions le décrivent véritablement pour pouvoir faire référence à l'objet à l'aide de son nom. Ce que nous attachons au nom propre est non pas une description choisie parmi d'autres ni même une *conjonction* de descriptions mais une *disjonction* de descriptions, ce qui fait que leur pertinence peut rester floue. Ainsi, l'analyse logique de l'énoncé devient :  $\exists !x [P_1x \vee P_2x \vee P_3x \vee P_4x \wedge Mx]$ . Plusieurs propriétés (P) ici peuvent ne pas convenir à l'objet sans pour autant changer la valeur de vérité de la proposition. Que se passe-t-il si nous affirmons d'un objet une propriété présente dans le faisceau, disons  $P_4$  ? On a :  $\exists !x [(P_1x \vee P_2x \vee P_3x \vee P_4x) \wedge P_4x]$ . La vérité de l'énoncé ne dépend tout simplement que de  $P_4$ . La critique de

127 WITTGENSTEIN L., *Philosophical Investigations* (1945-1949), translated by G. E. M. Anscombe, Basil Blackwell, Oxford, 1958, § 79, p. 36-37.

Wittgenstein est pertinente et la solution qu'il propose y répond bien car elle réinscrit le sens, de manière plus adéquate, dans l'état de connaissance du locuteur : il possède un certain nombre de croyances à propos d'un objet dont le contenu est attaché en tant que description au nom de l'objet. Une partie de ces croyances doit être – *est* – vraie si nous voulons faire référence à l'objet puisque ce sont elles qui vont l'identifier, mais il n'est pas nécessaire qu'elles soient toutes vraies. Nous ne pourrions jamais nous tromper si c'était le cas, du moins dans l'affirmation de nos propres croyances. Si j'associe à « N » certaines de mes croyances  $c_1$ ,  $c_2$  et  $c_3$  par exemple, qui vont par ce fait constituer son sens, alors N devra satisfaire ces mêmes croyances. En disant que N est  $c_1$ ,  $c_2$  et  $c_3$ , je ne peux pas me tromper puisque par « N » je fais référence à celui qui est tel. Le pouvoir communicationnel du langage se trouverait fortement diminué. Par « N » je désignerais celui qui est tel et tel, et vous par exemple, désigneriez celui qui correspond à vos propres croyances  $c'_1$ ,  $c'_2$  et  $c'_3$ . Je ne pourrai pas vous dire que vous vous trompez et vous ne pourrez pas non plus me le reprocher. Tout ce que l'on pourra dire c'est que nous ne faisons pas référence à la même personne.

[S]upposons que nous soyons d'accord pour abandonner « Aristote » et que nous utilisions, disons, « le professeur d'Alexandre », alors c'est une vérité nécessaire que l'homme auquel nous faisons référence est le professeur d'Alexandre – mais c'est un fait contingent qu'Aristote se soit jamais occupé de pédagogie.<sup>128</sup>

Qu'Aristote ait été le maître d'Alexandre est probablement vrai mais cela reste un fait contingent. Si l'on accepte le descriptivisme classique, on ne pourra jamais dire qu'Aristote ne fut jamais le maître d'Alexandre puisque « Aristote » renvoie au maître d'Alexandre, quel qu'il soit. Une description définie ne peut pas ne pas être vraie de l'objet auquel elle renvoie précisément parce qu'elle identifie celui-ci en vertu des propriétés qu'elle présente. Le nom propre, lui, comme il flotte au milieu d'un nuage de descriptions dont la convenance n'est pas certifiée, peut très bien se décharger de certaines d'entre elles ou en accepter d'autres. Si jamais l'on découvre qu'Alexandre n'a jamais suivi les enseignements d'Aristote, alors il suffira que l'on écarte du faisceau « le maître d'Alexandre ». « Aristote » ne changera pas de référent, ce qui sauve en quelque sorte la stabilité des noms propres. Ainsi, aucun fait exprimé par une proposition faisant intervenir un nom propre ne pourra être connu de manière *a priori*, hormis bien entendu si la proposition est un énoncé d'identité trivial comme « Aristote est Aristote »<sup>129</sup>.

---

128 SEARLE J. R., « Proper Names », *op. cit.*, p. 172

129 À la condition que les deux occurrences de « Aristote » soient utilisées pour faire référence au même individu.

## 2. Contraintes, limites et curiosités

La théorie des faisceaux est soumise à quelques contraintes. La première est qu'un nom propre, pour être un nom propre, apparemment, doit être associé à plusieurs descriptions. Que se passe-t-il en effet si nous n'attribuons à l'objet qu'une seule propriété ? Cette proposition est forcément vraie de l'objet puisque nous l'identifions par celle-ci. Si donc nous affirmons de l'objet cette même propriété, l'énoncé exprime une vérité *a priori* et la question de la redondance est toujours d'actualité – le descriptivisme classique deviendrait un cas limite de la théorie des faisceaux. On peut par conséquent affirmer que le nom propre dans ce cas là n'est pas un nom propre puisque son fonctionnement est celui d'une description. Ainsi « Aristote » serait un nom propre pour certains et non pour d'autres. Si je dis à quelqu'un qu'Aristote n'était pas le maître d'Alexandre alors que la seule chose qu'il associe au nom « Aristote » est la description « le maître d'Alexandre », on doit admettre que pour l'allocutaire, la proposition « Aristote n'était pas le maître d'Alexandre » est contradictoire et pas simplement fausse. Pour qu'un signe soit un nom propre à part entière il doit donc répondre à une pluralité de descriptions, ce qui, on le voit, choque un peu notre compréhension intuitive du nom propre.

La seconde contrainte provient du fait que pour que le nom propre puisse faire référence de manière à peu près constante au même individu, c'est-à-dire pour que les gens puissent parler du même objet, le faisceau doit être partagé en majeure partie par une même communauté linguistique, puisque rappelons-le, la théorie du faisceau permet d'éviter de statuer sur ce qui identifie l'individu.

[J]e suggère que c'est un fait nécessaire qu'Aristote a la somme logique, la disjonction inclusive, de propriétés qu'on lui attribue *communément* : un individu n'ayant pas au moins certaines de ces propriétés ne pourrait pas être Aristote.<sup>130</sup>

Des descriptions du faisceau, certaines, même si elles ne sont pas spécifiées comme telles, doivent être des caractéristiques nécessaires et suffisantes à l'identification de l'objet. Elles constituent le noyau commun du sens (partagé) par les membres d'une communauté linguistique. Or, cela ne nous fournit-il pas un moyen de connaître de manière sûre qui est Aristote ou, du moins, quelle entité est désignée par « Aristote » ? Par recoupement, nous pourrions délimiter ce qui est partagé par la communauté entière comme sens de tel ou tel nom. Si nous faisons cela, le sens du nom propre serait connu et il se résumerait à un ensemble fixe de descriptions. La fonction du nom ne serait plus que celle d'une description. Pour prendre un exemple simple, imaginons que deux personnes

---

130 *Id.* (c'est moi qui souligne).

soient en train de discuter à propos d'un individu, disons Jean. Afin d'éviter toute confusion, elles précisent quelles propriétés elles attribuent à l'individu qu'elles dénomment « Jean ». Ainsi, « Jean » passe du statut de nom propre à celui de description, puisque son sens a été éclairci. Peut-on réellement admettre que la nature du nom propre soit à ce point volatile, son caractère propre résidant seulement dans notre ignorance ? La stabilité de référence du nom propre se fait ainsi au détriment de sa stabilité catégorielle si l'on peut dire. Or, après tout, Searle ne dit pas que nous *devons* être dans l'incapacité de déterminer ce qui constitue le sens du nom propre pour qu'il soit un nom propre mais simplement que nous n'y sommes pas obligé par des exigences communicationnelles. Cela n'invalide d'ailleurs pas le fait que nous pouvons nous tromper sur un individu. Même si l'on réfère à celui qui est tel et tel on peut lui associer des descriptions ne lui convenant pas. Tant qu'elles n'entrent manifestement pas en contradiction avec la ou les descriptions l'identifiant alors nous pouvons ne pas savoir qu'elles ne réfèrent pas au même individu.

Cela entraîne un autre point gênant que soulève Searle lui-même. Comme nous pouvons placer dans le faisceau n'importe quelle description, il va se demander ce qui se passe lorsqu'un individu satisfait la moitié des descriptions et un autre individu l'autre moitié. Auquel des deux renverrait le nom propre ? Searle répond que nous ne pouvons le savoir puisque précisément ce n'est pas dans la fonction du nom propre de nous le dire. Or, cela ne pose-t-il pas un sérieux problème ? Quand j'utilise le nom « Aristote » je veux faire référence à un individu particulier et non pas à deux individus ou à aucun. Peut-on accepter qu'un nom propre soit aussi peu fiable dans sa finalité communicationnelle ?

Pour terminer, j'aimerais me pencher sur un aspect de la pensée de Searle qu'il expose à la fin de son article et qui apporte des solutions ou rend plus compréhensible, plus acceptable ce qui a été dit précédemment, même si cela peut sonner étrangement. Il propose en effet la théorie des faisceaux au début parce qu'il pense qu'il est inacceptable ou du moins que cela conduit à des conséquences pour le moins indésirables de vouloir attribuer à chaque nom une description complète de l'objet car cela rendrait tous les énoncés faux contradictoires et tout les énoncés vrais analytiques<sup>131</sup>. Or, donner une description complète de l'objet est un cas extrême de descriptivisme, puisqu'il faut supposer que nous avons d'une part tous accès au même savoir et que d'autre part, que nous savons déjà tout de l'objet. Ce n'est donc pas tant le caractère contradictoire ou analytique qui

---

131 Voir *ibid.*, p. 169.



pose problème<sup>132</sup>, c'est le fait qu'il y ait la présupposition d'un savoir total, ce qui est manifestement incorrect, et, en cela, Searle à raison.

Searle s'insurge contre une position descriptiviste qui n'est présente ni chez Russell ni chez Frege. De fait, il va proposer contre cette théorie, et afin de justifier ce que nous appréhendons de prime abord des noms propres dans leur usage quotidien, la théorie que l'on a décrite. L'analyse wittgensteinienne du problème semble beaucoup plus pertinente puisqu'elle part du constat que le descriptivisme classique considère comme fausses (et non pas contradictoires) toutes les propositions dans lesquelles le sujet est un nom auquel nous attribuons des croyances fausses à propos de l'objet qu'il dénote. Searle va donc trop loin dans les prétentions qu'il attribue au descriptivisme classique. Pourtant il envisage bien le problème par la suite dans sa dimension plus modeste. Ou alors a-t-il stipulé cette forme de descriptivisme dans un but précis. On peut ainsi se demander ce qui a motivé une telle approche de la part de Searle.

Nous avons vu que la théorie des faisceaux pouvait éviter la redondance dans la seule mesure où plusieurs descriptions faisaient partie du sens du nom. Que deviennent les énoncés d'identité dans ce cas, vu que nous allons confronter non plus une multitude de propriétés à une seule propriété mais à une pluralité ? Pour comprendre que (14) « Cicéron est Marcus Tullius » n'est pas un énoncé trivial, il faut admettre que l'on n'associe pas les mêmes propriétés à « Cicéron » et à « Marcus Tullius ». Un individu doit donc avoir autant de propriétés l'identifiant que de noms sémantiquement distincts. Quoi qu'il en soit, une fois que l'on a connaissance de l'identité de l'individu, on va associer les mêmes descriptions aux deux noms et l'on dira, encore une fois, que celui qui est tel et tel est tel et tel, autrement dit qu'il possède les propriétés qu'il possède.

Searle va proposer une thèse auxiliaire afin de remédier à ce problème. Il y a chez lui la pensée selon laquelle un énoncé n'est analytique que de manière contingente. Il y a deux raisons à cela. La première est que le caractère analytique des énoncés dépend des règles linguistiques<sup>133</sup>. La seconde est que l'analyticité dépend de la croyance (qui constitue en fait le sens des noms propres) des interlocuteurs<sup>134</sup>. Ainsi un énoncé d'identité sera analytique si j'attribue aux deux membres d'une

132 À ce propos, il y a d'autres conséquences fâcheuses selon Searle. La première est que le sens changerait à chaque fois qu'il y aurait un changement dans l'objet. Comment l'objet informerait-il le sens ? Ne peut-on néanmoins pas dire simplement que le sens associé au nom n'identifierait plus cet objet ? Le lien du signe à l'objet ne tient que par le sens. Au fond cette critique présuppose que le nom est associé définitivement à l'objet. Je ne pense pas effectivement que le descriptivisme, de quelque forme que ce soit puisse en rendre compte ; ce qui inclut celui de Searle. La seconde est que le nom possède différents sens pour différentes personnes. Si l'on dit que chaque nom possède comme sens une description complète de l'objet, cela ne peut pas être vrai. De plus, rappelons que Frege acceptait ce fait même s'il admettait que pour le bien de la communication, nous devons disposer d'un « trésor commun » de sens (Frege, « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 106).

133 Voir *ibid.*, p. 167.

134 Si l'on considère que le sens fait partie des règles linguistiques alors on peut penser que la seconde est réductible à la première, ce que semble confirmer la proposition suivante : « "Qu'est-ce qu'Aristote" et "Quels sont les critères d'application du nom 'Aristote' ?" posent la même question » (*ibid.*, p.171). N'y a-t-il néanmoins pas une différence entre « qu'est-ce qu'Aristote ? » et « qui est Aristote ? » ? Peut-être n'est-ce qu'une différence de degré.

identité les mêmes descriptions mais synthétique si ce n'est pas le cas<sup>135</sup>. On comprend mieux du coup pourquoi il a voulu partir de cette forme extrême de descriptivisme qui associe à un nom une description complète de l'individu. Comme il voulait relativiser l'analyticité en fonction des interlocuteurs, il fallait mettre en place une analyticité, disons absolue, critiquable. Il faut que le sens puisse ne pas être le même pour tous. Il aurait très bien pu s'en tenir au descriptivisme classique puisque c'est déjà le cas. Pour lui, un énoncé comme (14) est analytique pour celui qui sait que Cicéron est Marcus Tullius, puisqu'il associe aux deux les mêmes descriptions et synthétique pour celui qui ne le sait pas (encore). Il ne résout ainsi pas le problème de la redondance dans ce cas, il le dissout en acceptant tout simplement que l'analyticité soit dépendante de l'état de connaissance de celui qui saisit l'énoncé. L'analyticité ici ne manifeste plus une particularité des énoncés ou des vérités de ceux-ci en eux-mêmes ; elle est relative à notre *possession* de certaines vérités. Au fond, cela se comprend très facilement. Si deux individus n'attachent pas le même sens (les mêmes croyances) à un nom alors ils comprendront les énoncés le comportant de différentes manières. Que quelqu'un puisse énoncer une proposition qui pour lui est analytique sans pour autant avoir l'impression de parler dans le vide s'explique par le fait qu'il comprend ou du moins qu'il croit que pour son interlocuteur, cela ne l'est pas. Est fourni ici par la même occasion une réponse aux critiques adressées au descriptivisme classique et que nous avons reformulées quelques lignes plus haut en exposant la première contrainte. Si celui qui prononce « Aristote était le maître d'Alexandre le Grand » tout en assignant à « Aristote » le sens de « le maître d'Alexandre le Grand » peut le faire sans pour autant avoir l'impression de ne rien dire d'informatif c'est qu'il conçoit que son allocataire n'attache pas le même sens à « Aristote » autrement dit qu'il ne possède pas les mêmes connaissances à son sujet. C'est pourquoi même si pour quelqu'un, l'énoncé est *a priori*, il peut néanmoins être vu comme potentiellement informatif pour quelqu'un d'autre<sup>136</sup>. L'analyticité repose sur la forme des énoncés. Or, comme nous associons à ces formes un sens qui est le véritable moteur sémantique du mot, c'est lui qui va porter le poids du caractère analytique ou non des propositions ; et comme cette association est arbitraire, alors l'analyticité des énoncés sera fonction du choix (ou de sa transmission) de chacun. Il reste bien évidemment le fait que lorsque nous employons un nom propre, les interlocuteurs lui associent des sens divergents c'est-à-dire que le nom ne fait pas référence au même individu pour chacun. Je ne pense pas que cela par contre soit une critique. Nous pouvons très bien parler d'individus différents sans nous en rendre compte. Cela se réalise de manière tout à fait concrète : personne n'ira nier l'existence des homonymes. La communication échoue à ce moment-là, mais c'est un trait inhérent au langage humain. On peut

---

135 Voir *ibid.*, p. 173.

136 C'est une solution, qui, selon Burge peut être déduite directement chez Frege (voir BURGE T., « Sinning Against Frege », *op. cit.*, p. 423).

même dire que le descriptivisme non seulement ne contredit pas cet aspect mais l'explique. De plus, comme le sens (ou une partie du sens) est commun (à différentes échelles suivant les cas) alors ce genre d'échec peut être évité. Le nom propre, répétons-le, comme n'importe quel mot d'une langue, a un fonctionnement conventionnel, c'est-à-dire arbitraire mais relativement partagé.

### 3. Conclusion

La théorie des faisceaux répond à une exigence très simple : celle de rendre compte du caractère faillible de la connaissance dans le langage, c'est-à-dire de pouvoir faire référence à un objet et pouvoir produire des propositions vraies à son sujet tout en ayant des croyances fausses le concernant, ce que n'expliquait pas le descriptivisme classique. En cela, la théorie des faisceaux s'en sort plutôt bien, à quelques détails près : elle exige que nous ayons plus d'une croyances à propos d'un objet et que l'une d'elles au moins serve d'ancrage référentiel.

Il y a quelque chose d'original dans la théorie des faisceaux telle que nous la présente Searle. Il admet qu'une portion des descriptions associées à un nom doit être partagée par tous ceux qui emploient ce nom. Il réinscrit par là le nom dans sa dimension sociale et son caractère conventionnel. Il réactualise le souhait ou la conviction de Frege que les membres d'une communauté linguistique devaient partager un ensemble de sens. Cela est indispensable pour la communication. Avec la théorie des faisceaux, le brouillard entourant le sens disons « utile » ne peut être compris que si son utilisation ne dépend pas que du locuteur. Un nom propre est employé par une pluralité d'individus et c'est finalement à cet emploi que l'on se conforme lorsque nous utilisons à notre tour ce nom. C'est pourquoi, dans une certaine mesure, on peut ne pas véritablement savoir ce qui identifie l'individu auquel on fait référence sans pour autant parler dans le vide. Il est vrai par contre que cette dynamique du nom propre a ses limites. Si au nom nous associons des descriptions correspondant à des individus différents, le nom perd toute sa puissance communicationnelle. L'aspect social du langage est très important et, je pense, Searle aurait du plus insister sur ce fait qui peut éclairer ces quelques dérives, comme Kripke va le faire.

## II

### Le nom propre comme désignateur rigide

---

La théorie des faisceaux voulait expliciter la relative distance entre l'usage du nom propre et la part cognitive que nous lui associons. Noyer son véritable sens dans un océan de descriptions, voilà son idée. Avec Saul Kripke, nous allons le voir, si l'intuition qui se cache derrière la théorie des faisceaux est juste, la méthode que les philosophes ont utilisée afin d'en rendre compte est erronée. La fonction de référence du nom propre n'a rien à voir avec une ou plusieurs descriptions. Le descriptivisme en général, dans son principe même d'associer au nom une description qui nous conduit à la référence est faux.

#### 1. Nouveaux outils

Kripke va se servir de deux nouveaux outils pour appuyer ses réflexions. Le premier est celui de monde possible. Le second est la distinction entre le nécessaire et l'*a priori* (et entre le contingent et l'*a posteriori*). Leur mise à contribution va permettre de mettre au jour les présupposés et les erreurs des différentes formes de descriptivisme.

##### 1.1 Les mondes possibles

La notion de 'monde possible' a été introduite par Gottfried Leibniz dans ses *Essais de théodicée*<sup>137</sup>. Pour lui, notre monde, celui qui existe, est contingent. Autrement dit, il aurait pu ne pas être. C'est Dieu qui a créé ce monde mais il aurait pu ne pas le faire, *i.e.* soit ne créer aucun monde soit en créer un autre. Le monde aurait pu être différent c'est-à-dire que ses parties auraient pu être arrangées « dans un autre ordre », s'ils s'était avéré meilleur. Notre monde est un exemplaire

---

<sup>137</sup> Voir LEIBNIZ G. W., *Essais de Théodicée* (1710), dans JANET Paul (éd.), *Œuvres philosophiques de Leibniz*, Félix Alcan, Paris, 1900, première partie, §7.

d'une infinité de combinaisons. Cette idée, dont on a enlevé toute connotation théologique, a été reprise vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle notamment par des logiciens comme Rudolf Carnap et après lui, Kripke. Chez ces penseurs, la notion de 'monde possible' est un outil d'analyse et de traitement de la modalité. Chez Carnap par exemple, un monde possible correspond à une « description d'état »<sup>138</sup>, c'est-à-dire un ensemble d'énoncés caractérisant un « système de langage sémantique »<sup>139</sup>. Autrement dit, on se donne les règles de désignation et les vérités propres à un système que l'on stipule. Par exemple, on peut imaginer un système dans lequel nous avons comme règles les suivantes : « "h" désigne l'herbe », « "b" désigne la couleur bleu » et comme énoncé de la description d'état : « h est b ». Dans ce système, la proposition « l'herbe est bleue » est vraie.

Un monde possible est *donné par les conditions descriptives que nous lui associons*. Que voulons-nous dire quand nous disons « Dans un autre monde possible, je n'aurais pas donné cette conférence aujourd'hui » ? Nous imaginons seulement une situation où soit je n'ai pas décidé de donner cette conférence, soit j'ai décidé de la donner un autre jour. Bien sûr, nous n'imaginons pas tout ce qui est vrai ou faux, mais seulement les choses qui ont rapport au fait que je donne la conférence ; en théorie, cependant, il faut décider de toute chose pour donner une description complète du monde. Nous ne pouvons pas vraiment imaginer cela, si ce n'est en partie ; et c'est cela un « monde possible ».<sup>140</sup>

Un monde possible est donc un monde qui diffère du nôtre sur un nombre potentiellement indéfini de points. Un monde n'est possible, bien entendu, que si sa description ne comporte aucun énoncé contradictoire c'est-à-dire que l'on ne stipule pas de faits incompatibles entre eux. Certains ont pensé<sup>141</sup> que les mondes possibles ne sont pas simplement *logiquement* possibles mais qu'ils existent de la manière la plus concrète qui soit. Ils seraient néanmoins isolés causalement du nôtre. Quoi qu'il en soit, le statut ontologique des mondes possibles est ici peu pertinent. Il suffit de voir le monde possible comme un outil théorique dont le caractère réel ou non, pour le traitement des questions qui nous intéressent ici, ne nous est d'aucune utilité. La simple stipulation du monde est suffisante. Alors, bien sûr, cela pose le problème de savoir si un monde est véritablement possible ou si le caractère par trop lacunaire de la stipulation nous en donne l'illusion. Dans un tel cas, le monde ne serait que concevable c'est-à-dire qu'il nous paraîtrait possible alors qu'en fait il ne le

---

138 Voir CARNAP R., *Signification et nécessité*, trad. fr. de François Rivenc et Philippe de Rouilhan, Gallimard, Paris, 1997, p. 60. Terme qu'il emprunte à Wittgenstein (voir WITTGENSTEIN L., *Tractatus logico-philosophicus* (1922), traduction française de Gilles-Gaston Granger, Gallimard, Paris, 1993)

139 *Ibid.*, p. 50.

140 KRIPKE S., *La logique des noms propres* (1972, 1980), trad. fr. par Pierre Jacob et François Recanati, Minuit, Paris, 1982, 32.

141 Voir LEWIS D., *On the Plurality of Worlds*, Basil Blackwell, Oxford, 1986.

serait pas. Je ne pense pas que cette question puisse se résoudre dans la majeure partie des cas. Comme nous n'avons pas accès au monde en question, n'étant que stipulé, il faudrait en donner une description complète afin d'y répondre. Comme le souligne Kripke, cela semble impossible puisque l'identité du monde repose sur notre imagination. Savoir s'il existe un monde dans lequel Kripke n'a pas donné sa conférence ce serait partir de ce fait et imaginer tout ce que cela entraînerait. S'il est théoriquement concevable de pouvoir le faire, c'est très certainement irréalisable pratiquement, d'autant qu'il ne semble pas non plus que l'on soit en mesure de donner une description complète de notre propre monde, pourtant plus « proche » de nous.

## 1.2 La distinction nécessaire/*a priori*

Passons maintenant à une distinction capitale pour la compréhension des idées de Kripke. Pour lui, les philosophes ont la fâcheuse tendance de confondre deux couples de notions qu'il estime pourtant être fondamentalement distincts. Il s'agit de la différence entre le nécessaire et l'*a priori* et le contingent et l'*a posteriori*. Bien que les notions puissent être compatibles, ce qui est nécessaire (contingent) n'est pas forcément *a priori* (*a posteriori*).

On parle d'*a priorité* (et d'*a posteriorité*) lorsque l'on évoque la connaissance (humaine). Un fait est connu de manière *a priori* lorsque l'on peut le saisir en dehors de toute expérience c'est-à-dire sans observation de la réalité extérieure. Kripke insiste<sup>142</sup> bien sur un point, c'est que même si l'on peut connaître quelque chose de manière *a priori*, cela ne veut pas dire que l'on doive le faire. On peut très bien ne pas se donner la connaissance de manière purement mentale et la constater dans les faits autrement d'une façon purement *a posteriori* (et, par exemple, en venir à la conclusion que c'était évident). Certains fait peuvent donc être connus soit de manière *a priori* soit d'une manière *a posteriori*. J'ai caractérisé précédemment par « *a priori* » ce que j'estimais être non-potentiellement informatif. Peut-on dire la même chose ici ? Est-ce que le fait d'être saisi indépendamment de l'expérience est un signe de platitude épistémique et inversement ? Je pense que l'on peut dire que ce qui est non potentiellement informatif est *a priori* puisque cela concerne les énoncés plus que la réalité. Je suis par contre moins sûr du contraire car Kripke dit que nous pouvons *en venir* à savoir quelque chose de manière *a priori*, c'est-à-dire qu'il faut conquérir cette connaissance. Dans ce cas là on peut envisager qu'elle soit informative. Peut-on dire par exemple que le résultat d'un calcul nous apporte une connaissance tout en étant *a priori* ? Je ne sais pas, surtout que la notion d' 'expérience' ici n'a que peu de sens, puisque les entités mathématiques sont

---

142 Kripke S., *La logique des noms propres*, op. cit., p. 23.

abstraites par essence. Nous allons donc considérer que « *a priori* » et « potentiellement informatif » expriment deux notions distinctes (la première certainement plus large que la seconde).

Passons maintenant à la nécessité (et à la contingence). Kripke ne nie pas qu'il y a plusieurs emplois du terme « nécessaire » et, dans certains, il est vrai qu'il équivaut à « *a priori* ». Si l'on prend la bi-implication matérielle par exemple, on se rend compte que ce qui est nécessaire est *a priori*. Si l'on stipule qu'il est nécessaire et suffisant qu'il se produise tel événement *p* pour que l'événement *q* survienne, alors si l'on constate à un moment quelconque l'événement *q*, nous savons d'emblée que *p* s'est produit. Nul besoin d'en avoir été le témoin. Or Kripke n'entend pas du tout la nécessité de cette manière. Quand il parle de « nécessité », il réfère à une nécessité qu'il qualifie de « métaphysique »<sup>143</sup> et qui à trait aux faits en eux-mêmes c'est-à-dire à leur existence propre. Si l'on prend *p* par exemple, on aurait pu se demander s'il aurait pu ne pas advenir. C'est donc se demander s'il y a un monde possible dans lequel *p* est absent. Si c'est le cas, alors *p* est un fait contingent. En revanche, si *p* est présent dans tous les mondes possibles, alors c'est un fait nécessaire (et la proposition qui l'énonce est une proposition nécessaire).

Kripke nous met en garde contre un glissement d'application de ces termes. On parle, nous dit-il, de « propriétés nécessaires »<sup>144</sup>. Ce ne sont pas pourtant les propriétés qui doivent ou non être nécessaires, c'est leur appartenance à un objet, le fait qu'elles lui soient attachées. On peut dire du nombre des planètes du système solaire qu'il aurait pu être pair<sup>145</sup>. Or cela ne veut absolument pas dire que 9 aurait pu être pair. On ne statue pas ici sur la parité du nombre 9 mais sur le nombre des planètes. Si ce dernier est un fait contingent, le premier, lui, est nécessaire : 9 est impair dans tous les mondes possibles. On peut il me semble résoudre cette critique en comprenant que ce n'est qu'une façon de parler elliptique. En disant que le nombre des planètes possède la propriété nécessaire d'être impair, je ne dis pas que c'est 9 qui aurait pu être pair, je dis que c'est la quantité des planètes qui aurait pu être désignée par un nombre pair. D'ailleurs, Kripke dit bien que cette critique repose sur la manière de désigner les objets. Or, même en acceptant cela, Kripke nous encourage à refuser l'appellation « propriété nécessaire » en disant que « [s]euls une *proposition* ou un *état de choses* peuvent être nécessaires ou contingents »<sup>146</sup>. Or si une propriété est différent d'un fait ou d'une proposition, une proposition n'est pas non plus un fait. Un fait est réel ou non. Une proposition est vraie ou fausse. Comment pourraient-ils supporter tous les deux la nécessité ? Donc, si l'on dit par exemple que seuls les faits sont susceptibles d'être nécessaires ou contingents, on ne peut pas non plus parler de « proposition nécessaire ». Ou alors de manière métonymique. « Fait

---

143 *Ibid.*, p. 24.

144 *Ibid.*, p. 28.

145 Ce qui n'est plus le cas depuis août 2006 : avec les nouveaux critères adoptés par l'Union astronomique internationale, le système solaire compte douze planètes, dont quatre naines (parmi lesquelles figure Pluton).

146 *Id.*

nécessaire » est correct. « Proposition nécessaire » est incorrecte littéralement, mais on peut envisager que l'on dise à l'aide de ce raccourci que la proposition exprime ou décrit un fait nécessaire ou alors que telle proposition est nécessairement vraie (ce qui est un fait). Par analogie, « propriété nécessaire » peut vouloir dire « propriété nécessairement possédée par (tel objet) » (ce qui est également un fait). Tout cela pour dire que la nécessité et la contingence ont affaire aux faits et à leur statut métaphysique (qui est la caractérisation de leur statut ontologique : si un fait est réel, l'est-il de manière nécessaire ou non?).

« Nécessaire » et « *a priori* » (ainsi que leur contrepartie) ne sont pas synonymes. Reste maintenant à savoir s'il existe vraiment des faits nécessaires mais connaissables seulement de manière *a posteriori* et des phénomènes dont la connaissance est *a priori* et pourtant non nécessaires. C'est difficile à concevoir puisque l'on peut se dire, comme le fait remarquer Kripke, que si l'on parle d'un fait nécessaire, il suffit de parcourir mentalement la totalité des mondes possibles pour le savoir et, à ce compte-là, nous le savons de manière *a priori*. Si l'on sait qu'un fait est nécessaire, alors nous savons *a fortiori* qu'il est vrai dans notre monde et cela de manière *a priori*. Kripke a raison de voir une faiblesse dans ce raisonnement. En fait tout repose sur la présupposition que le fait en question est connu de manière *a priori*. Qu'il soit nécessaire implique qu'il est vrai dans tous les mondes possibles, y compris le nôtre. Or, si l'on peut vérifier dans chaque monde possible autre que le nôtre qu'il est présent, il faut, pourtant, que la connaissance de ce même fait soit connu de nous dans notre monde. C'est bien de cette connaissance que nous partons, et il n'est absolument pas dit qu'elle soit *a priori*. La connaissance de la nécessité du fait ne peut être conquise que si la connaissance du fait dans notre monde nous est donné. Reste à savoir, bien entendu s'il y a des cas de ce genre, c'est-à-dire nécessaires, mais qui ne peuvent être connus *a priori*. De manière inverse, on pourrait argumenter sur le fait qu'une proposition *a priori* ne peut pas ne pas être nécessaire. Si l'on n'a pas eu recours à l'expérience, cela veut dire que quel que soit l'état du monde cela n'importe d'aucune manière et que chaque monde possède donc le même lot de connaissances *a priori*. Or justement, je ne pense pas que l'on puisse se passer de l'état du monde, car qu'une connaissance soit *a priori* ne veut pas dire qu'elle n'est pas reliée à une spécificité du monde. Ou alors nous devons admettre qu'une connaissance *a priori* ne concerne jamais le monde *i.e.* la réalité matérielle, ce qui peut aussi se concevoir, mais rendrait obsolète la distinction en ce qui concerne la question qui nous préoccupe.

Quoi qu'il en soit, Kripke veut insister sur la distinction de ces deux couples de notions que sont la nécessité et la contingence et l'*a priorité* et l'*a posteriorité*. Même si ces notions s'impliquaient respectivement l'une l'autre, elles auraient néanmoins trait à des choses différentes :



les premières concernent le statut métaphysique, existentiel, d'un état de choses et les secondes ressortent de la connaissance de ceux-ci.

## 2. Deux formes de descriptivisme

Voyons maintenant comment Kripke formule sa critique du descriptivisme avec les outils que nous venons de présenter. Un pan majeur de l'argumentation de Kripke va reposer sur ce qui est postulé lorsque nous employons un nom propre dans une situation contrefactuelle. Une autre partie de ses objections concernera le caractère épistémique du sens. Selon lui, il y a deux façons de voir le descriptivisme et qui sont réfutées par ces deux aspects. Soit comme une théorie du sens, soit comme une théorie de la référence. Notons que si Kripke met Russell et Frege dans le même panier, l'idée qu'il se fait du descriptivisme concerne en réalité la conception de Frege<sup>147</sup>. Le descriptivisme pour lui associe au nom dans le premier cas une description définie en tant qu'ils sont synonymes (et non pas en tant que l'un se réduit à l'autre). Dans l'autre cas, le sens est seulement utile pour fixer la référence. Il considère que ces deux formes de descriptivisme sont contenues dans l'ambivalence de la notion de 'sens' chez Frege.

### 2.1 La rigidité contre la théorie du sens

Dans le premier cas de descriptivisme<sup>148</sup>, le nom est *synonyme* d'une description, il « signifie la même chose que cette description »<sup>149</sup>. Précisons que contrairement aux usages précédents (c'est-à-dire notamment ceux de Frege et de Mill), ici, ce que l'on dit en énonçant une phrase est ce que l'on appelle traditionnellement une « proposition » (alors que dans les cas précédent, les deux pouvaient se substituer). La proposition est constituée des conditions de vérité de la phrase, autrement dit des conditions d'application de chacun des termes. Elle se situe donc entre la phrase (matérielle) et le fait réel. Le sens est utilisé pour faire référence mais il le fait en contribuant sémantiquement aux propositions, c'est-à-dire qu'il participe aux conditions de vérité de l'énoncé. Ce deuxième point est affirmé par Frege lorsqu'il soutient que le « Mont Blanc, avec tous ces champs de neige n'est pas lui-même une partie de la pensée que le Mont Blanc est haut de plus de

147 La différence, je le rappelle, est qu'un énoncé prédicatif (« a est P ») devient chez Russell une assertion ontologique (« il existe un objet tel et tel »). Même si l'on parle bien d'un objet dans les deux cas, il y a une différence.

148 Qu'il soit classique ou qu'il réponde à la théorie des faisceaux. Je me limiterai à une seule description dans les exemples, pour simplifier, sauf si la théorie des faisceaux appelle une analyse plus fine.

149 *Ibid.*, p. 44.

4000 mètres »<sup>150</sup>. Donc, si l'on admet que « Aristote » est synonyme de l'expression « le précepteur d'Alexandre » (que nous appellerons « *D* ») et que c'est son sens qui intervient dans la proposition c'est-à-dire que c'est lui qui détermine les conditions de vérité de celle-ci, alors il semble que nous soyons obligés d'accepter que l'objet désigné satisfasse en toute circonstance la description. Le sens d'un nom propre, dans ce cas, doit véhiculer une propriété appartenant nécessairement à l'individu. Prenons donc l'énoncé modal :

(16) Aristote aurait pu ne pas être le précepteur d'Alexandre.

Cet énoncé nous paraît tout à fait vrai. Or, puisque « Aristote » et *D* sont synonymes, et que, selon la théorie du sens exposée par Kripke, la propriété véhiculée par le sens commun à chacune des expressions doit satisfaire nécessairement l'objet (*i.e.* participer aux conditions de vérité de l'énoncé), alors (16) devrait être faux. « Aristote » ne pourrait pas désigner un individu qui n'ait pas la propriété d'être le précepteur d'Alexandre. Or, nous pouvons comprendre de manière intuitive que ce n'est pas une caractéristique nécessaire d'Aristote que d'avoir été le maître d'Alexandre, c'est-à-dire que des mondes sont possibles dans lesquels Aristote ne serait pas le maître d'Alexandre. Il semble donc y avoir une différence sémantique majeure entre les descriptions définies et les noms propres. Cette différence, Kripke va la rendre manifeste dans ce qu'il nomme le caractère « rigide » du nom propre.

Employons quelques termes de façon quasi technique : nous appellerons quelque chose un « désignateur rigide » si dans tous les mondes possibles il désigne le même objet, et un « désignateur non-rigide » ou « accidentel » si ce n'est pas le cas. Évidemment, nous n'exigeons pas que les objets existent dans tous les mondes possibles. Si ses parents ne s'étaient pas mariés, Nixon aurait pu ne pas exister. [...] [L]es noms sont des désignateurs rigides.<sup>151</sup>

Un nom propre est rigide parce qu'il désigne le même individu dans tous les mondes possibles. « Aristote » est rigide puisque dans tous les mondes possibles, lorsque nous parlons d'Aristote nous parlons à chaque fois du même individu. *D* en revanche n'est pas rigide puisque dans tel monde, le maître d'Alexandre est Aristote, dans tel autre c'est tel autre individu, dans tel autre encore Alexandre n'a pas de maître. Si donc nous prenons *D* comme synonyme de « Aristote », alors ce

---

150 FREGE G., Lettre à Russell du 13 novembre 1904, dans GABRIEL G., HERMES H., KAMBARTEL F., THIEL C., VERAART A. (eds) *Gottlob Frege, Philosophical and Mathematical Correspondence*, translated by Kaal Hans, Basil Blackwell, Oxford, 1980. Le passage en question est p. 163.

151 *Ibid.*, p. 36.

dernier perd son caractère rigide. Lorsque l'on parle d'Aristote dans tel monde nous parlons d'*Aristote* et non pas de celui qui est tel et tel dans ce monde.

Supposons que nous décidions d'assigner comme référent à « Hitler » l'homme qui a réussi à faire tuer le plus de juifs que quiconque dans l'histoire. C'est la façon dont nous déterminons la référence du nom ; mais, en supposant une situation contrefactuelle où quelqu'un d'autre aurait acquis cette mauvaise réputation, nous ne dirions pas que, dans cette situation, cet autre homme serait Hitler.<sup>152</sup>

L'argument de Kripke semble convaincant. « Aristote » par exemple ne paraît accepter qu'un seul référent alors que *D* peut référer tantôt à cet individu et tantôt à tel autre, selon la situation que l'on envisage. Pour autant, je pense que la distinction mérite d'être éclaircie. Tout d'abord, rappelons-nous que l'argument de Kripke repose sur deux choses : la description et le nom sont synonymes d'une part, et la propriété véhiculée par le sens est nécessairement satisfaite par l'individu auquel l'expression fait référence d'autre part. Si deux expressions sont synonymes, on se dit que l'on devrait pouvoir les échanger en toute circonstance sans pourtant influencer sur la valeur de vérité de la proposition. En prenant l'énoncé (16), deux cas se présentent à nous :

(16a) Aristote aurait pu ne pas être Aristote ;

et (16b) Le précepteur d'Alexandre aurait pu ne pas être le précepteur d'Alexandre.

La proposition exprimée par (16a) semble, intuitivement, parfaitement fautive. La théorie du sens, ici, s'avère donc ne pas convenir. En ce qui concerne (16b), en revanche, son traitement demande un peu plus de réflexion car il y a deux façons de comprendre cet énoncé qui sont :

(16b') Le précepteur d'Alexandre aurait pu ne pas être celui qui était le précepteur d'Alexandre ;

et (16b'') Le précepteur d'Alexandre aurait pu ne pas avoir la propriété d'être le précepteur d'Alexandre.

(16b') est certainement faux, mais pas (16b''). La différence vient de ce que dans chacune des situations, *D* (dans le membre de droite) ne joue pas le même rôle. Comme nous le fait remarquer à juste titre Strawson, une description peut être employée soit pour faire référence soit pour attribuer une propriété<sup>153</sup>. Si l'on dit que dans (16b) les deux occurrences de *D* sont employées pour faire

---

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>153</sup> Voir STRAWSON P. F., « On referring », *op. cit.*, p. 320 : « Si je dis "Napoléon était le meilleur soldat français", je devrais utiliser le mot "Napoléon" pour mentionner un individu, mais je ne devrais pas utiliser la phrase "le meilleur

référence, on obtient (16b') qui est en fin de compte un énoncé d'identité qui est tout aussi faux que (16a), alors que si l'on veut simplement faire de la seconde occurrence de *D* l'attribution d'une propriété, on produit l'énoncé (16b'') qui ne paraît pas moins correct que (16). La substitution est donc limitée à certains cas précis mais elle est possible dans ce cas de figure. Bien sûr, on me dira que, précisément, cela ne vaut pas dans tous les cas. Cela est vrai mais ne repose pas sur le fait que le nom propre et la description ne sont pas synonymes. C'est simplement que le sens de la description, lorsqu'elle est associée à un nom propre, ne peut servir *que* pour faire référence. L'emploi d'une description, autrement dit de son sens, peut être multiple, ce que ne permet pas le nom propre. La différence entre une description et un nom propre serait la contrainte que l'on impose aux rôles des expressions et non pas ce qu'elle fournisse d'elles-mêmes<sup>154</sup>.

On retrouve exactement le même genre d'argumentation si l'on s'intéresse à la portée du quantificateur modal, c'est-à-dire selon que les désignateurs ont une occurrence primaire ou secondaire. Pour un énoncé modal comme (16), Aristote possède une occurrence primaire. Si l'on prend une occurrence secondaire de « Aristote » on obtient :

(17) « Aristote ne fut pas le précepteur d'Alexandre » aurait pu être vrai.

(16) comme (17) sont corrects. En revanche, si l'on remplace « Aristote » par *D* dans les deux cas on obtient (16b) dans le premier (que l'on comprendra comme (16b'')) et, dans le second :

(18) « Le précepteur d'Alexandre ne fut pas le précepteur d'Alexandre » aurait pu être vrai.

Ce dernier énoncé, contrairement à (17) ne peut être tenu pour vrai. C'est comme si l'on disait que l'homme le plus fort du monde, quel qu'il soit, n'est pas l'homme le plus fort du monde. Dans tel monde, celui qui répond à telle caractérisation... y répond ! On peut en conclure une fois de plus que sémantiquement, un nom propre et une description définie ne sont pas équivalents, sauf si, comme dans le cas précédent, on impose aux descriptions définies d'avoir toujours une occurrence primaire lorsqu'elles sont associées à un nom propre. Or, cela ne peut se passer ainsi. Dans le cas précédent du rôle référentiel ou attributif de la description, la substitution ne pouvait s'opérer que parce que l'on peut accepter que le nom n'est pas employé de manière attributive. La contrainte est donc légitime. Ici, un nom peut avoir une occurrence primaire comme une occurrence secondaire.

---

soldat français" pour mentionner un individu mais pour dire quelque chose d'un individu que j'ai déjà mentionné. [...] Mais bien sûr je *pourrais* utiliser l'expression "le meilleur soldat français" pour mentionner un individu ; par exemple en disant : "Le meilleur soldat français est mort exilé" ».

154 On pourrait, si l'on voulait être un peu taquin, dire que c'est en cela que le nom propre est rigide.

Du coup, on devrait en théorie pouvoir le substituer à la description qui donne son sens dans les deux cas. Nous voyons que cela ne fonctionne pas. Il faudrait pour cela que nous puissions dire d'un nom propre qu'il ne peut avoir d'occurrence secondaire. Or, dans (17) il semble bien avoir une occurrence secondaire, même si son comportement sémantique reste le même que celui qu'il a dans (16). Ou alors il faut dire que (17) donne l'illusion que le nom est dans la portée de l'opérateur modal. Kripke semble donc avoir raison.

Pour le moment, admettons que les énoncés (16) et (17) disent la même chose. Étant vrais et (18) étant faux, on ne peut identifier ce dernier à ces premiers. Admettre (17) c'est dire, que, dans un monde quelconque  $wI$ , l'énoncé « Aristote ne fut pas le précepteur d'Alexandre » ( $e$ ) est vrai. Nous avons dit que la modalité concernait uniquement les faits. Ici, nous parlons donc d'un certain fait : celui que l'énoncé  $e$  ci-dessus est vrai et non pas du fait qu'Aristote ne fut pas le précepteur d'Alexandre même si l'on peut l'en déduire puisque l'énoncé exprime ce fait. La distinction est peut-être subtile mais je pense qu'elle a son importance. Ce que veut dire (17) c'est que  $e$ , prononcé dans  $wI$  est vrai. Est-ce que cela implique que, dans  $wI$ , nous utilisons les mots de la même manière ? Aucunement. À ce compte-là, (17) ne serait pas équivalent à (16). Bien entendu, Kripke refuse ce genre d'analyse<sup>155</sup>. Son argumentation n'a de valeur que si l'on présuppose que nous utilisons les mots de la même façon dans telle ou telle situation contrefactuelle. C'est une revendication légitime mais qui ne va pas de soi. Nous allons néanmoins l'accepter pour l'instant. Il faut donc que dans  $wI$ , les personnes utilisent « Aristote » de la même manière que nous, ce qui peut vouloir dire deux choses. Soit qu'elles lui assignent la même description et, à ce moment-là, (18) est une traduction légitime de (16) mais qui invalide le descriptivisme (l'un est faux tandis que l'autre est vrai) ; soit qu'il faut *a minima* que « Aristote » fasse référence à celui que nous, dans notre monde (nous allons l'appeler «  $w0$  »), désignons par ce nom. Or dans  $w0$ , si nous sommes descriptivistes, nous désignons par « Aristote » celui qui était le précepteur d'Alexandre. Cela n'implique pas que dans  $wI$ , on utilise la même description, justement parce qu'elle n'est pas satisfaite par l'individu. (18) devient, du coup, une traduction illégitime de (16) et n'invalide en rien la position descriptiviste. Il est difficile de savoir si l'on a le droit de substituer un terme à un autre lorsqu'il sont en mention. Après tout, lorsque l'on place une expression entre guillemets, on met l'accent sur les mots eux-mêmes.

Nous allons voir que même si l'on veut absolument que des expressions synonymes puissent être échangées dans des occurrences secondaires en contexte modal, il y a un moyen de sauvegarder le descriptivisme. Nous avons dit que « Aristote » devait être utilisé de la même manière dans  $wI$  que dans  $w0$ , c'est-à-dire qu'il devait dans les deux cas renvoyer au même individu. Or, dans  $wI$ , qui

---

155 Voir KRIPKE S., *La logique des noms propres*, op. cit., p. 65.

nous dit qu'Aristote s'appelle « Aristote » ? Kripke nous dirait vraisemblablement que pour comprendre (17) il faut se rapporter à notre propre usage de « Aristote ». Il est évident que le fait qu'Aristote s'appelle « Aristote » n'est pas un fait nécessaire. D'ailleurs, les cas ne sont pas rares de personnes changeant de nom (pensez à une femme mariée qui adopte le nom de son époux). Pour Kripke, là n'est pas la question. Or si l'on accepte que dans  $wI$  Aristote ne s'appelle pas « Aristote », est-ce que (17) veut encore dire quelque chose ? Je ne pense pas, tant que le nom est en mention. En tout cas son analyse ne serait plus pertinente pour la question qui est la nôtre. En revanche, nous pouvons reformuler (17) pour que « Aristote » conserve son occurrence secondaire mais n'apparaisse plus en mention. De :

(17a) Dans un monde quelconque  $wI$ , "Aristote ne fut pas le précepteur d'Alexandre" est vrai ;

on passerait à :

(17b) Dans un monde quelconque  $wI$ , Aristote ne fut pas le précepteur d'Alexandre.

On comprend la légitimité de cette transformation si l'on pense que l'on aurait pu formulé (17) de la manière suivante : « il aurait pu se faire qu'Aristote ne soit pas le précepteur d'Alexandre ». La mention de l'énoncé disparaît, mais « Aristote » a toujours une occurrence secondaire. Si l'on remplace « Aristote » dans (17b) par  $D$ , on obtient :

(17c) Dans un monde quelconque  $wI$ , le précepteur d'Alexandre ne fut pas le précepteur d'Alexandre.

On constate qu'apparemment (17c) ne peut être tenu pour vrai, contrairement à (17b). Or, puisque nous sommes obligés, afin de savoir comment s'emploie « Aristote », c'est-à-dire quelle est sa référence, de nous reporter à notre monde  $w0$ , il semble logique d'en faire de même avec  $D$ . Si l'usage de « Aristote » doit être relativisé à notre monde, celui de la description qu'on lui associe doit également l'être. Ainsi, nous pouvons comprendre (17b) de cette manière : dans un monde quelconque  $wI$ , celui qui est le précepteur d'Alexandre dans  $w0$  n'est pas (ou n'a pas la propriété d'être) le précepteur d'Alexandre, que l'on pourrait formaliser de la sorte :

(17c') [(Le précepteur d'Alexandre)<sub>(w0)</sub> ne fut pas le précepteur d'Alexandre]<sub>(w1)</sub>.

Bien entendu, (17c) possède une autre lecture dans laquelle il n'y aurait qu'une seule indexation qui porterait sur l'ensemble de l'énoncé et ne serait pas invalidé par un autre :

(17c'') [Le précepteur d'Alexandre ne fut pas le précepteur d'Alexandre]<sub>(w1)</sub>.

Ici, effectivement, l'énoncé est faux, mais il est faux quel que soit le monde. Je pense que Kripke a commis l'erreur de comparer (16) seulement à (17c''). Ce qu'oublie (17c'') par rapport à (17c') c'est la dynamique d'un énoncé modal. (17c'') parle d'une situation contrefactuelle dans laquelle on se place d'emblée alors qu'un énoncé modal à proprement parler fait la jonction entre un monde d'origine et un monde possible. Pour parler d'Aristote dans  $w1$ , il faut nous reporter à notre monde. Le sens du nom devra donc en faire de même. Nous ne sommes jamais d'emblée dans une situation contrefactuelle. Cette dynamique, Kripke en a pourtant conscience.

Nous pouvons faire référence à un objet et demander ce qui aurait pu *lui* arriver. Nous ne commençons donc pas avec les mondes possibles [...] pour, ensuite, nous enquêter des critères d'identification à travers les mondes ; au contraire, nous commençons avec les objets, que nous avons et que nous pouvons identifier dans le monde réel. Nous pouvons ensuite demander si certaines choses auraient pu être vraies de ces objets.<sup>156</sup>

Alors, il est certain que si la théorie du sens stipule que (17c'') est la bonne analyse de (16) elle se trompe, mais il est difficile de soutenir cela sérieusement. La différence qu'il y a entre (17c') et (17c'') c'est le fait dans un cas d'employer un énoncé modal et donc de respecter sa dynamique, et dans l'autre cas de simplement parler d'une situation contrefactuelle dans laquelle on se placerait en entier (locuteur *et* faits considérés). Lorsque l'on énonce (16), on pointe un individu déterminé qu'on imagine, par la suite, autrement qu'il n'est. Si on fait référence à lui par une description, cela n'implique pas que la propriété décrite lui appartient nécessairement. On s'en sert simplement pour épingler l'individu. Une fois cela fait, on peut dans la suite du processus d'énonciation, dire ce que l'on veut de *cet* individu, notamment qu'il aurait pu ne pas être tel qu'il est effectivement<sup>157</sup>.

---

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>157</sup> Dummett propose une analogie très intéressante avec le fonctionnement d'un démonstratif : on peut très bien dire « Ceci existe », en pointant du doigt un objet particulier, et « Ceci aurait pu ne pas exister » sans se contredire, car « ceci » réfère à ce que nous montrons à l'instant de l'énonciation dans la situation (le monde) qui est la nôtre. Si l'on énonce « ceci n'existe pas » dans un monde  $w1$ , l'énoncé est inintelligible. Cela ne veut pas dire que « ceci » est rigide, mais que chaque usage s'ancre à une situation d'origine donnée (on préférera donc comme énoncé factuel remplaçant l'énoncé modal : « Dans  $w1$ , ceci<sub>(w0, t0 x0)</sub> n'existe pas ». Les occurrences précédentes de « ceci » sont utilisées de la même manière (*i.e.* pour référer à la même chose). (Voir DUMMETT M., *Frege: Philosophy of Language, op. cit.*, p. 113).

[U]n mètre est censé être la longueur de  $S$ ,  $S$  étant une règle ou une barre déposée à Paris. [...] [E]st-ce que l'énoncé « la barre  $S$  mesure un mètre » exprime une vérité nécessaire ? De toute évidence, sa longueur peut varier avec le temps. Nous pourrions rendre la définition plus précise en stipulant qu'un mètre est la longueur de  $S$  à un instant déterminé  $t_0$ . Est-ce une vérité nécessaire que  $S$  mesure un mètre à  $t_0$  ? [...] [I]l n'y a, mon avis, aucune raison de tirer cette conclusion, même pour quelqu'un qui emploie la définition susdite de « un mètre ». En effet, il se sert de cette définition non pour *donner le sens* de ce qu'il appelle le « mètre » mais pour *fixer la référence*.<sup>158</sup>

Voilà ce qu'est pour Kripke la différence entre les deux types de descriptivisme. L'exemple est néanmoins étrange et ne correspond pas vraiment aux cas des noms propres. « Un mètre » n'est pas employé ici comme un nom propre. Il figure dans la partie prédicative de l'énoncé, mais, pour Kripke, « un mètre » est un désignateur rigide au même titre que la majorité de nos noms propres car on peut dire que la barre  $S$  à  $t_0$  aurait pu ne pas mesurer un mètre, même si l'on prend pour sens de « un mètre » « la longueur de  $S$  à  $t_0$  ». On dit que la longueur de  $S$  à  $t_0$  aurait pu ne pas mesurer la longueur de  $S$  à  $t_0$  autrement dit que [la barre  $S$  à  $t_0$  ne mesure pas (la longueur de  $S$  à  $t_0$ )<sub>(w0)</sub>]<sub>(w1)</sub>. Maintenant, si l'on veut que cet exemple colle un peu plus à celui des noms propres, il faut que nous prenions « un mètre » en tant que sujet car si l'on peut concevoir que d'autres mots peuvent être rigides, cela ne prouve en rien la rigidité du nom propre. Peut-on dire qu'un mètre aurait pu ne pas être la longueur de  $S$  à  $t_0$  ? Non, si nous considérons cet énoncé comme un énoncé d'identité c'est-à-dire que nous ne sommes pas en train d'attribuer une propriété à l'entité abstraite qu'est le mètre : nous disons : « un mètre = longueur de  $S$  à  $t_0$  ». Nous faisons donc référence à une entité dans les deux membres de l'énoncé. En prenant l'énoncé modal « un mètre aurait pu ne pas être la longueur de  $S$  à  $t_0$  », comme nous faisons référence à l'aide des deux désignateurs, nous nous rapportons dans les deux cas à notre propre monde. L'énoncé devient : « [(un mètre)<sub>(w0)</sub> n'est pas (la longueur de  $S$  à  $t_0$ )<sub>(w0)</sub>]<sub>(w1)</sub> », ce qui est faux. L'indexation sur le monde  $w1$  d'ailleurs n'apporte rien. Kripke est entièrement d'accord : le mètre ne peut pas être autre chose que la longueur de  $S$  à  $t_0$  dans notre monde, c'est pourquoi il est rigide. Si la barre avait été de longueur différente, on aurait appelé « un mètre » une longueur différente qui n'aurait pas été un mètre. Remplacer « un mètre » par « la longueur de  $S$  à  $t_0$  » ne change pas la valeur de vérité de l'énoncé, puisque les deux expressions renvoient à la même chose (étant indexées sur notre monde). Pour reprendre avec « Aristote », nous avons vu avec les énoncés (16a) et (16b') qu'il en allait de même. Pourtant on peut, avec ce que

---

158 KRIPKE S., *La logique des noms propres*, op. cit., p. 42.



j'avance, proposer une indexation particulière pour rendre l'énoncé vrai si l'on remplace « Aristote » par  $D$  :

(18) (Le précepteur d'Alexandre)<sub>(w0)</sub> n'est pas (le précepteur d'Alexandre)<sub>(w1)</sub>.

Pour accepter cela néanmoins, il faut admettre que celui qui a la propriété d'être le précepteur d'Alexandre n'est pas la même personne dans les deux mondes, autrement dit, il faut accepter la vérité de (16). Il faut donc passer au préalable par un régime attributif de  $D$ , afin de pouvoir produire ensuite un énoncé d'identité entre des entités appartenant à des mondes différents. Si l'on considère de prime abord que  $D$  dans (16) fait référence, on ne sort pas de notre propre monde. (18) ne peut être une traduction d'un énoncé d'identité modal que si nous indexons chaque description à un monde particulier. Le cas du mètre est analogue en tout point. Il faut que l'on puisse comprendre « la longueur de  $S$  à  $t_0$  » comme une propriété. « Un mètre » possède comme sens celui de « la longueur de  $S$  à  $t_0$  ». Ainsi, on peut comprendre l'énoncé modal de la manière suivante : « Dans un monde  $wI$ , un mètre n'a pas la propriété d'être la longueur de  $S$  à  $t_0$  ». L'énoncé est vrai même s'il est plus difficile à saisir que (17b): c'est bien cette entité qu'est le mètre qui peut posséder une propriété, qui est d'être la longueur de  $S$  à  $t_0$ . Ainsi, on peut le traduire de la manière suivante, en substituant la description au nom : « [(La longueur de  $S$  à  $t_0$ )<sub>(w0)</sub> n'est pas (n'a pas la propriété d'être) la longueur de  $S$  à  $t_0$ ]<sub>(w1)</sub>. Il y a deux raisons qui font de l'exemple de Kripke un exemple compliqué. La première est que l'auteur ne le prend pas dans le bon sens. La seconde est qu'il met en jeu des entités abstraites – alors que la question est déjà assez compliquée avec des éléments concrets. Dites-vous bien que « un mètre » est un nom propre et que « la longueur de  $S$  à  $t_0$  » est une description définie qui a, de ce fait un emploi référentiel ou attributif. On ne peut pas se tromper si l'on substitue « un mètre » à « Aristote » et « la longueur de  $S$  à  $t_0$  » à « le précepteur d'Alexandre ». Je conçois que c'est plus difficile à saisir qu'avec Aristote. Il faut comprendre l'énoncé inverse  $f$  : « La longueur de  $S$  à  $t_0$  aurait pu ne pas être un mètre »<sup>159</sup> comme « Un mètre aurait pu ne pas avoir la propriété d'être la longueur de  $S$  à  $t_0$  ». « La longueur de  $S$  à  $t_0$  » fonctionne sous un régime attributif. L'interprétation de  $f$  ne va pas de soi, j'en conviens. Si on la refuse, alors l'objection de Kripke aura une valeur certaine car on ne pourra plus faire d'ajustement sur les emplois. En effet, si « La longueur de  $S$  à  $t_0$  » ne peut être comprise sous un mode attributif dans  $f$ , on peut en tirer la conclusion qu'un nom propre et une description définie ne fonctionnent pas du tout de la même façon, car la description n'aura pas deux fonctionnements distincts mais un fonctionnement hybride. En revanche, je ne pense pas que ce soit la modalité qui puisse nous informer sur cette question.

---

159 Pour plus de clarté on peut prendre « Le précepteur d'Alexandre aurait pu ne pas être Aristote ».

Ce que l'on peut dire en tout cas c'est que la théorie descriptiviste peut s'en sortir face aux arguments modaux. Du moins, la question reste ouverte. Kripke veut simplement montrer que la théorie du sens n'est pas viable, contrairement à une autre forme de descriptivisme qui ne l'est qu'un peu plus et qui ne se sert de la description que pour « fixer » la référence. Or, ce que j'ai voulu faire voir entre autre c'est qu'il n'y avait pas véritablement de différence entre la théorie du sens et la théorie de la référence *in fine*. Si l'on analyse les présupposés de la théorie du sens, on voit qu'en opérant les bonnes distinctions elle se réduit d'elle-même à la théorie de la référence : l'utilisation d'une description de manière référentielle n'implique pas que la propriété appartient nécessairement à l'individu dénoté. À chaque occurrence d'un nom, la description fixe la référence, va épingler un objet. Le sens d'un nom propre est utilisée systématiquement pour *faire* référence (c'est pourquoi un nom propre ne peut être substitué à la description qui lui correspond lorsque celle-ci remplit un rôle attributif) mais en se rapportant toujours à notre monde (c'est pourquoi on ne peut substituer la description au nom que si on l'applique au monde d'origine). Un nom propre est l'équivalent sémantique d'une description lorsque celle-ci est employée référentiellement et est tournée vers le monde d'origine. Je ne dis pas qu'une description ne peut être employée autrement que comme un nom propre. (17c") est un énoncé tout à fait correcte de même que le fait qu'il ne peut jamais être vrai. En revanche, j'estime que l'emploi d'une description lorsqu'elle est associée à un nom propre est prédéfini. On peut soutenir qu'un nom propre est synonyme d'une description. Il faut simplement accepter que son sens soit employé de manière fixe. En acceptant ce simple fait, on peut honnêtement relever les défis que pose la modalité au descriptivisme. Précisons tout de même que l'ouvrage de Kripke est la mise sur papier d'une série de trois conférences. Ce qu'il présente est très informel. L'analyse que je donne est de ce fait peut-être disproportionnée. Il n'est pas dit non plus que Kripke n'ait pas un argument définitif contre ce que j'expose. Pour ma part, je pense qu'on peut préciser la théorie descriptiviste pour résoudre les difficultés présentées. En tout cas, j'estime qu'admettre la synonymie entre un nom propre et une description n'implique aucunement une thèse comme la théorie du sens dans sa version forte, c'est-à-dire en tant que l'objet doit satisfaire nécessairement la description associée au nom, si l'on accepte qu'être synonyme n'implique en fin de compte pas de pouvoir être employé de la même manière. L'erreur est de considérer le seul sens comme déterminant les emplois possibles du désignateur. Pourquoi une expression ne pourrait-elle pas avoir des restrictions d'emploi qui ne viendraient pas de son sens ? La catégorie des noms propres pourrait très bien être constituée sur ce fait : un usage délimité de leur sens (ce que la modalité montrerait à merveille). Le nom propre n'aurait tout simplement pas la liberté d'action d'une description bien qu'il correspondrait à un emploi particulier d'une description.

En indexant la description sur un monde d'origine, on la rend véritablement singularisante c'est-à-dire non seulement est-elle insensible à la variation de contexte<sup>160</sup> mais également à la variation de situation (de monde). Les descriptions utilisées ne seraient tout simplement pas entièrement singularisantes. Si l'on veut respecter les exigences du descriptivisme, nous sommes obligés de les rendre singularisantes sous tous les aspects, même ceux que le descriptivisme n'a pas pris en compte. En fait, si l'on y réfléchit bien, un argument fonctionnant sur le même principe que la modalité aurait pu être invoqué. Si l'on prend l'expression « l'homme le plus fort du monde », il n'est pas nécessaire d'aller la placer en contexte modal pour montrer qu'elle ne fait pas référence tout le temps à la même personne. Énoncée de nos jours, l'expression désigne Chuck Norris par exemple mais énoncée dans deux cents ans, elle désignera quelqu'un d'autre. Cela ne veut pas dire que « Chuck Norris » utilisé à cette époque désignera cette personne (en admettant qu'elle ne s'appelle pas « Chuck Norris » évidemment). La description n'est tout simplement pas singularisante temporellement. Pour que nous puissions associer à Chuck Norris cette description il faut la spécifier temporellement. Or, Kripke ne passe-t-il pas lui-même de « la barre *S* » à « la barre *S* à *t*<sub>0</sub> » afin que l'expression soit « plus précise » ? Est-ce que cela veut dire qu'elle est plus correcte, c'est-à-dire qu'elle est une description définie à *proprement parler* ? Si oui, pourquoi ne devrait-on pas faire la même chose avec les mondes possibles ?

Le descriptiviste peut donc espérer que la synonymie soit maintenue entre un nom propre et une description sans pour autant entraîner des conséquences gênantes, car il n'y a pas de différence fondamentale entre une description et un nom propre utilisés en contexte modal si l'on revoit la notion de 'description singularisante'. On pourra peut-être me reprocher d'être injuste envers Kripke dans le sens où l'on peut effectivement trouver une formulation descriptiviste disant explicitement que la propriété véhiculée par le nom doit nécessairement être satisfaite par l'individu dénoté. Kripke va dans mon sens en admettant lui-même que « cette position est très peu plausible » mais que, pourtant, « des gens l'ont pourtant soutenue, ou peut-être, s'ils ne voulaient pas la soutenir, ont-ils donné à "nécessaire" un autre sens »<sup>161</sup>. Comme Burge et Dummett, je ne pense pas que Frege ait soutenu une telle position. Il ne s'est tout simplement pas posé la question. Par contre, n'est-ce pas Searle qui, paradoxalement, commet cette erreur ? Il dit en effet que « Aristote » doit posséder nécessairement la disjonction de propriétés qui constitue son sens « commun » et que sans au moins certaines de ces propriétés, un individu ne pourrait pas être Aristote. Or, c'est également lui qui introduit la modalité comme argument contre le descriptivisme classique. Comme nous l'avons vu, il soutient, en accord avec Kripke, qu'Aristote n'est pas nécessairement le maître d'Alexandre.

---

160 Voir la différence entre « la longueur de la barre *S* » et « la longueur de la barre *S* à *t*<sub>0</sub> ».

161 *Ibid.*, p. 48.

Puisque cette propriété aurait pu ne pas appartenir à Aristote alors elle n'aurait pas fait partie du sens de « Aristote » dans ce cas. Pour autant, nous aurions continué à faire référence à Aristote. En bon descriptiviste, il en conclut que « Aristote » doit contenir une ou plusieurs propriétés singularisantes appartenant nécessairement à l'individu dénoté. Si l'on s'en tient à cela, alors nous pouvons dire que Searle propose une théorie du sens en guise de descriptivisme. Or, il y a un autre moyen de rendre compte de ce qu'il nous affirme. Si l'on dit qu'Aristote aurait pu ne pas être le maître d'Alexandre, nous disons que nous pouvons imaginer un monde dans lequel Aristote n'a jamais enseigné à Alexandre. Nous parlons bien d'Aristote que nous plaçons dans une situation différente de celle qui a très certainement été la sienne. Dans cette situation, Aristote n'a pas été le maître d'Alexandre mais cela ne fait pas de lui quelqu'un de différent. Nous continuons à parler d'Aristote bien que nous lui enlevions ou ajoutions des propriétés qu'il a réellement eues. Nous faisons référence au même individu. Aristote aurait pu ne pas être le maître d'Alexandre, ni disciple de Platon, ni naître à Stagire ; il aurait pu être agriculteur et ne rien écrire. Il n'en resterait pas moins Aristote. Pourtant, pour qu'Aristote soit Aristote il faut bien qu'il possède certaines caractéristiques qui l'identifient. Kripke admet en effet que chaque individu possède ce qu'il nomme des propriétés « essentielles »<sup>162</sup>. Comme leur nom l'indique, elles font partie de l'essence de l'individu. Si l'on dit que P est une propriété essentielle d'Aristote, alors dans tous les mondes possibles, Aristote possédera P, c'est-à-dire qu'Aristote ne pourrait pas être Aristote sans cette propriété. Les propriétés essentielles posent les conditions nécessaires pour être tel ou tel individu. En revanche, Kripke laisse le doute quant au fait qu'il y ait des conditions suffisantes<sup>163</sup>. Si l'on admet qu'il y en a, alors on peut soutenir sans trop se faire violence que « Aristote » comprend, entre autre, une propriété singularisante essentielle. Après tout, la rigidité n'est pas un trait réservé aux noms propres. Kripke admet volontiers qu'il y a des descriptions définies qui sont rigides<sup>164</sup>. Cela nous permet de trouver une solution au problème modal soulevé par la théorie du sens, même si elle la trivialisait. Je trouve par contre qu'elle est trop lourde de contraintes. De toute façon, nous avons vu que le descriptivisme n'a pas besoin d'aller jusque là pour se défaire de l'objection kripkéenne. En

---

162 *Ibid.*, p. 40.

163 *Ibid.*, p. 34. J'aimerais faire remarquer que le statut ontologique d'un individu chez Kripke soulève quelques difficultés. Pour ce dernier, en effet, un individu, bien qu'il *possède* des propriétés essentielles, n'est pas un substrat informel recevant certaines qualités. Il n'est pas non plus l'ensemble, le faisceau, de propriétés qui le constituent, ni même le faisceau de ses propriétés essentielles. Cela pose problème d'un point de vue ontologique car où se situe alors l'individu ? Je pense que Kripke veut mettre en avant le fait que l'individu est un particulier concret en opposition au caractère abstrait des propriétés. Peut-être pourrait-on dire qu'il est l'exemplaire réel d'un faisceau de qualités. Dans le cas qui nous intéresse, répondre à cette question est heureusement d'ordre secondaire puisque, pour Kripke, il n'est pas requis de statuer sur les conditions suffisantes d'identification d'un individu pour pouvoir lui faire référence.

164 *Ibid.*, p. 48.

revanche, nous allons voir que si l'aspect métaphysique de la question n'est pas un problème, ses conséquences épistémiques, elles, sont loin d'être satisfaisantes.

## 2.2 Les limites de la connaissance contre la théorie de la référence

Pour ma part, la modalité n'est pas un obstacle si terrible au descriptivisme et la rigidité n'est pas de ce fait ce qui caractérise vraiment un nom propre (à moins de changer ce que l'on entend par « rigidité »<sup>165</sup>). Comme le dit Burge, « [e]n tant qu'argument contre la conception que les noms propres ont un sens, l'argument du désignateur rigide n'a pratiquement rien à dire »<sup>166</sup> ; « [s]euls des critiques d'ordre épistémique semblent pertinentes par rapport au *Sinn* fregeén »<sup>167</sup>. Qu'à cela ne tienne, Kripke va apporter un ensemble d'arguments de poids concernant non plus l'usage d'un nom en situation contrefactuelle ainsi que le statut métaphysique des faits énoncés, mais le caractère épistémique du sens, puisque celui-ci « a été introduit pour rendre compte du contenu cognitif »<sup>168</sup> des expressions. Il y a au moins ce présupposé chez le descriptiviste qui dit que nous savons quelque chose *a priori* du nom. Si par « Aristote » nous entendons désigner le précepteur d'Alexandre, et que, de ce fait, le sens de *D* entre dans le sens de « Aristote », alors, qu'Aristote soit le précepteur d'Alexandre est une vérité que nous connaissons de manière *a priori*. Au fond, cela traduit simplement la façon dont le langage est constitué. Nous disons que nous appellerons « Aristote » celui qui a été le précepteur d'Alexandre. Nous donnons les conditions d'application du nom qui semblent indispensables si l'on veut pouvoir se servir convenablement de ce nom. Bien entendu, étant donné que l'*a priori* est indépendante (ou du moins peut être conçue comme indépendante) de la nécessité, les arguments utilisés précédemment ne seront d'aucune utilité. Nous devons donc oublier les mondes possibles et nous concentrer sur le monde réel.

On pourrait accepter le constat descriptiviste, à savoir que les noms propres sont établis de cette façon. Le problème advient lorsqu'il s'agit d'avoir un emploi stable du nom. Kripke part d'une intuition très simple qui est celle de Wittgenstein : nous pouvons nous tromper.

Imaginez la situation on ne peut pas fictive que voici. [...] Supposons qu'en réalité Gödel ne soit pas l'auteur de ce théorème [l'incomplétude de l'arithmétique]. En fait, c'est l'œuvre d'un homme

---

165 On pourrait dire qu'un nom propre est rigide parce que son sens est utilisé d'une façon qui est fixe (autrement dit la description est complètement singularisante).

166 BURGE T., « Sinning Against Frege », *op. cit.*, p. 411-412.

167 *Ibid.*, p. 432.

168 *Ibid.*, p. 412. Nous retrouvons la même argumentation chez Keith Donnellan dans DONNELLAN K. S., « Proper Names and Identifying Descriptions », in *Synthese*, Vol. 21, No. 3/4, Semantics of Natural Language, I, 1970.

appelé « Schmidt », dont on a découvert le corps à Vienne, il y a des années, dans des circonstances mystérieuses. Son ami Gödel s'est approprié le manuscrit d'une façon ou d'une autre, et on lui en a depuis attribué la paternité. Selon la doctrine en cause, lorsque notre homme ordinaire utilise le nom « Gödel », c'est à Schmidt qu'il entend véritablement faire référence, parce que Schmidt est l'unique personne satisfaisant la description « l'homme qui a découvert l'incomplétude de l'arithmétique ». [...] Est-ce le cas ? Il me semble que non. Ce n'est tout simplement pas le cas.<sup>169</sup>

De la même manière que Gödel pourrait ne pas avoir découvert l'incomplétude de l'arithmétique, Aristote pourrait ne pas avoir été le précepteur d'Alexandre. Attention, nous ne sommes pas en train de dire que, étant donné qu'Alexandre a été le précepteur d'Alexandre il aurait pu ne pas l'être. Cela est un énoncé modal. Nous disons plutôt que, même s'il est vraisemblable qu'Aristote ait été le précepteur d'Alexandre, il pourrait s'avérer que ce que l'on prend pour une connaissance n'est qu'une fausse croyance. Cet argument est certes pertinent mais la théorie des faisceaux a été mise en place pour y répondre. Elle le fait en admettant que le sens d'un nom est composé d'une pluralité de descriptions dont certaines seulement décrivent adéquatement l'objet. Le seul problème, c'est que cela ne fait que repousser le problème. Il se peut très bien que nous ne sachions rien de l'objet auquel le nom renvoie. Cela n'empêche pas selon Kripke que nous fassions référence à cet objet. La théorie des faisceaux permettait que l'on se décharge de certaines descriptions. Kripke affirme que l'on peut abandonner jusqu'à la dernière description, sans priver le nom de son rôle référentiel.

L'erreur est permise par la théorie des faisceaux. En revanche, l'ignorance ne peut être soutenue par aucune forme de descriptivisme puisque l'objet doit satisfaire au moins une des descriptions singularisantes qui constituent notre ensemble de croyances sur l'objet. L'interprétation que l'on a donné de la théorie de Searle n'est pas non plus satisfaisante. Ce n'est pas parce que le sens du nom peut renvoyer à une propriété appartenant nécessairement à l'individu que nous la connaissons de manière *a priori*. Posez-vous simplement cette question : qu'est-ce qui caractérise de manière nécessaire Aristote ? Est-on obligé de pouvoir y répondre pour pouvoir parler de lui ? D'ailleurs, pouvez-vous répondre à la même question vous concernant ? Je peux très bien ne savoir d'Aristote que le fait qu'il a été un grand philosophe. C'est sans doute vrai, mais cela ne permet pas d'épingler un individu unique, car plusieurs individus peuvent être qualifiés comme ayant été de grands philosophes. Cela n'empêche personne de faire référence à Aristote à l'aide de « Aristote ». Inversement, les croyances que nous avons peuvent ne qualifier personne. Si Alexandre n'a jamais eu de précepteur, cela ne veut pas dire qu'Aristote n'a jamais existé mais simplement qu'il ne s'est

---

169 KRIPKE S., *La logique des noms propres*, op. cit., p. 71-72.

jamais occupé de l'enseignement d'Alexandre. C'est pourquoi la théorie des faisceaux est descriptiviste : il y a un nombre suffisant de descriptions dans le faisceau qui sont satisfaites par l'individu. Or, « aussi vague et indéterminée pouvons-nous laisser la notion de "nombre suffisant", derrière notre usage d'un nom opère un ensemble de descriptions afin de déterminer le référent »<sup>170</sup>, et cela est une vision erronée du mode de référence du nom propre.

Pour finir, Kripke pose une condition devant être respectée par toute théorie voulant présenter le mode de référence du nom propre. Elle suppose que « l'explication qu'elle donne ne soit pas circulaire »<sup>171</sup>. Autrement dit, l'explication ne doit pas faire intervenir la notion de 'référence'. Cela implique notamment que le sens d'un nom doit être (et non pas seulement doit *pouvoir* être) donné *in fine* en des termes purement qualitatifs. Nous avons décrit Aristote comme étant le précepteur d'Alexandre. Or « Alexandre » est aussi un nom propre. Nous devons donc pouvoir le qualifier à son tour. Si ce n'est pas le cas, la référence échoue. Pour reprendre un exemple de Kripke<sup>172</sup>, je peux renvoyer à « Einstein » en disant qu'il a énoncé la théorie de la relativité. Or, dois-je savoir ce qu'est la théorie de la relativité ? Par exemple, si l'on me demande ce qu'elle est, je pourrais répondre qu'elle est la théorie d'Einstein. Le mode de référence est ici circulaire mais il semble pourtant que faisons référence à Einstein avec « Einstein », même dans ce cas. Cela signifie simplement que le descriptivisme ne permet pas d'en rendre compte.

Si le descriptivisme a bon espoir de se défaire de l'objection modale, en revanche, je pense que les arguments d'ordre épistémique qu'avance Kripke lui laisse très peu de chance. Toute l'argumentation de Kripke repose sur l'intuition forte que le nom propre fonctionne d'une manière différente de ce qu'expose la théorie descriptiviste. Un nom propre ne fait pas référence à l'aide d'une description singularisante que nous nous approprions sous forme de croyance. Cela revient donc à rejeter toute « connotation » pour reprendre le vocabulaire de Mill du nom propre. Du coup, nous revenons à la case départ. Le descriptivisme se voulait une réponse aux problèmes soulevés par le millianisme. Il reste donc à trouver comment le nom propre fait référence, et comment il peut le faire sans l'usage d'une connotation, d'un sens, d'une description ou d'un ensemble de descriptions.

---

170 DONNELLAN K. S., « Proper Names and Identifying Descriptions », *op. cit.*, p. 337.

171 KRIPKE S., *La logique des noms propres*, *op. cit.*, p. 55.

172 Voir *ibid.*, p. 69.

### 3. La chaîne causale historique

#### 3.1 Un fonctionnement plus réaliste

La morale de la critique kripkéenne du descriptivisme c'est que la cognition, l'ensemble de nos croyances, n'a rien à voir avec la capacité référentielle des noms propres. Nous pouvons ne rien savoir d'une personne, c'est-à-dire n'avoir aucune croyance ou aucune croyance vraie à son sujet, on pourra toujours faire référence à celle-ci du moment que nous utilisons son nom. Cela implique notamment que si nous avons une croyance fausse concernant un individu, même si cette croyance est vraie de quelqu'un d'autre, le nom ne change pas de référent : il désigne toujours cette personne à laquelle nous attribuons une fausse croyance. Comme le mode de fonctionnement du nom propre ne semble pas être centré sur le locuteur, Kripke va proposer une explication externaliste de la référence et va ainsi la dégager de la sphère personnelle et subjective.

Kripke va donc introduire, afin de rendre compte de manière plus réaliste du mode de fonctionnement du nom propre, ce qu'il va appeler la « chaîne de communication »<sup>173</sup> ou la « chaîne causale »<sup>174</sup>, dont la nature est d'être historique et sociale. Sa conception est basée sur un principe très simple : le nom est transmis. Si je peux vous parler d'Aristote c'est que quelqu'un m'en a parlé avant. Cette personne a elle-aussi reçu le nom d'une tierce personne etc. Si l'on remontait comme cela, de « maillon en maillon », on arriverait au référent du nom. Théoriquement, cela est concevable bien que quasiment impossible dans certains cas. Plus l'individu nommé est éloigné de nous spatio-temporellement et plus la chaîne est difficile à parcourir jusqu'au bout. Nous pouvons donc être isolés cognitivement du référent, cela n'empêche aucunement de lui faire référence puisque nous entretenons avec ce dernier un lien historique qui ne définit en aucune manière la compréhension du nom. Imaginons, pour prendre une analogie, que quelqu'un possède un coffre dont la serrure ne peut être ouverte qu'à l'aide d'une clé unique. Un jour, cet individu, que vous ne connaissez pas, vous remet ladite clé en vous disant que le contenu du coffre est maintenant vôtre sans vous dire ni à quoi ressemble le coffre, ni où il est situé. On vous a donné la propriété du coffre, sans que vous soyez jamais assuré d'en jouir. Vous pouvez d'ailleurs à votre tour remettre la clé à une autre personne etc. Celui qui possède la clé, puisqu'il sait que c'est une clé, se doute qu'elle ouvre quelque chose, mais cela ne veut pas dire qu'il en sait d'avantage. Avec la clé, on vous donne le coffre sans vraiment vous le donner. Avec le nom propre, il se passe la même chose. En vous transmettant le nom, on vous donne le moyen de faire référence à l'individu, sans qu'il soit obligé de

---

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 81.



le décrire. Il y a néanmoins une différence importante. Dans le cas du coffre, vous pouvez vous passer de la chaîne de transmission (même si ça serait un moyen plus efficace) de la clé pour savoir à quoi correspond la clé car elle correspond, de par sa forme, à la serrure du coffre. Le nom, lui ne correspond à l'individu qu'il dénote que parce qu'on en a décidé ainsi. C'est une décision arbitraire qui lie l'objet au nom que tant qu'on l'utilise ainsi. C'est pourquoi on ne peut se passer de la chaîne causale si l'on veut garantir la référence d'un nom car « c'est en suivant cette histoire qu'on parvient à la référence »<sup>175</sup>.

Nous voyons donc comment le nom est transmis. Or, à l'instar d'une clé qui doit être forgée pour correspondre à une serrure précise, l'usage du nom doit être instauré à un moment donné. Cette association du nom à l'objet, Kripke l'appelle un « baptême initial ». Elle peut s'effectuer de deux manières : par ostension ou par description. Par exemple, je peux pointer du doigt un astre dans le ciel et dire : « j'appellerai ceci "Hesperus" ». Je peux dire aussi que l'astre qui produit telle anomalie dans le mouvement des planètes s'appellera désormais « Neptune », ou qu'on appellera celui qui a commis tous ces meurtres « Jack ». On pourrait réduire le cas d'ostension à un cas de description car un démonstratif renvoie à un objet qui nous est accessible cognitivement sous une forme ou sous une autre, donc de manière qualitative. Voilà ce qu'appelle Kripke « fixer la référence ». La différence avec la théorie de la référence, c'est que le baptême n'a lieu qu'une seule fois alors que pour un descriptiviste c'est à chaque utilisation du nom que l'on « baptise » un objet. Une fois l'usage du nom instauré, la description n'est plus d'aucune utilité même si elle peut être conservée (ce n'est pas parce que nous pouvons avoir des croyances fausses au sujet d'un individu que nous en avons forcément).

Kripke dresse un tableau de la référence des noms propres qu'il veut plus adéquate à ce qui se passe effectivement. Le nom peut faire référence à un individu donné (qui ne variera pas en fonction des croyances du locuteur) parce qu'il puise sa capacité référentielle dans un flux socio-historique dont les portions, une fois établies, ne peuvent être modifiées. Le nom propre réfère parce qu'il est fondamentalement social et historique<sup>176</sup>. Or, ne pourrait-il pas y avoir un moyen de rendre une description sociale en ce sens ? L'idée est, nous l'avons vu, présente chez Searle. Strawson, que Kripke cite explicitement, propose une solution de ce type.

Quoique la description identifiante ne doive pas faire référence à la façon dont le locuteur fait lui-même référence au particulier en question, elle peut faire référence à la façon dont un autre fait

---

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>176</sup> Ce caractère socio-historique du nom propre a été également mis en avant par Donnellan : « Il me semble clair que d'une certaine façon, le référent doit être historique, ou, pourrions-nous dire, connecté causalement à l'acte de discours » (DONNELLAN K. S., « Proper Names and Identifying Descriptions », *op. cit.*, p. 356).

référence audit particulier. Si une description identifiante putative appartient à la dernière espèce, alors la question de savoir si c'est une description authentiquement identifiante repose désormais sur la question de savoir si la référence à laquelle elle renvoie est elle-même une référence authentiquement identifiante. Une référence peut donc emprunter à une autre ses titres de référence authentiquement identifiante, et cette autre à une autre. Mais la régression n'est pas infinie.<sup>177</sup>

On peut donc dire que si l'on ne sait rien d'Aristote par exemple, on peut parler de, référer à Aristote, en lui associant la description « l'individu auquel un tel fait référence ». La condition est que cela ne soit pas un processus infini. Cela tombe bien, la théorie de la chaîne causale fournit la cérémonie du baptême initial qui peut être descriptiviste. Au fond, la solution de Strawson semble similaire à celle de Kripke tout en restant descriptiviste. Le seul soucis c'est que dans la description, nous devons pouvoir faire référence à celui qui nous a transmis le nom. Cette contrainte est pour Kripke impossible à respecter dans tous les cas. Je serais par exemple incapable de vous dire comment j'ai acquis le nom « Aristote ». Il n'est pas obligé d'associer une description au nom pour relier celui-ci à son histoire sociale. Un autre argument serait de dire que ce n'est pas celui qui est tel et tel auquel nous faisons référence par un certain nom, mais celui dont nous *pensons communément* qu'il est tel et tel. Or, cela soulève deux problèmes. Le premier est que le fait d'attribuer des croyances à un individu ne nous donne pas le moyen de référer à l'individu. Le second est qu'il faut (ce que souhaitait Searle) que la communauté partage une quantité suffisante de ces croyances. Ça peut être le cas comme ça peut ne pas l'être. La seule chose que l'on peut par exemple penser d'Einstein est qu'il a inventé la bombe atomique. Cela est non seulement faux mais, de plus, la communauté des historiens et des scientifiques le sait pertinemment ce qui fait que la communauté est en désaccord sur ce que l'on attribue à Einstein.

L'adoption de la chaîne causale comme mode de référence a pour conséquence de désolidariser le moyen de faire référence à un objet à l'aide d'un nom de ce que l'on conçoit de l'objet. La sémantique du nom propre n'est plus dépendante d'états cognitifs, de l'ensemble des croyances que l'on a d'un objet et que l'on ne fait qu'associer à un nom. Elle passe outre une quelconque référence qualitative car « si nous faisons référence à un certain homme, c'est grâce à notre interaction avec les autres locuteurs de la communauté, interaction en vertu de laquelle nous sommes reliés au référent lui-même »<sup>178</sup>.

---

177 KRIPKE S., *La logique des noms propres*, *op. cit.*, p. 78. Extrait tiré de STRAWSON P. F., *Individuals*, Methuen, London, 1959, p. 181, note. Cet argument est repris par Burge (voir BURGE T., « Sinning Against Frege », *op. cit.*, p. 422).

178 KRIPKE S., *La logique des noms propres*, *op. cit.*, p. 82.

### 3.2 Enrichissement succinct de la caractérisation

Puisque le mode de référence ne met plus en jeu d'aspect cognitif, les solutions que le descriptivisme avançait afin de résoudre les difficultés soulevées par le millianisme ne sont plus valables. Kripke admet que ce qu'il présente n'est pas une théorie à proprement parler mais une vue d'ensemble plus correcte de ce qui se passe lorsque nous utilisons un nom propre dans son rôle référentiel habituel. Comme nous avons maintenant spécifié un mode de référence contrairement à ce que proposait Mill, voyons, en guise de caractérisation, comment on peut l'utiliser pour relever les défis lancés à la conception de ce dernier.

L'aspect le plus important de la réflexion kripkéenne est à mon avis la désolidarisation du mode de référence de la compréhension du nom propre. Faire référence, ce n'est plus motiver un quelconque sens. C'est simplement utiliser le nom. Du coup, cela confirme l'intuition de Searle quand il disait que nous ne sommes pas obligés de fournir des critères d'identification du référent lorsque nous utilisons son nom. Nous ne sommes pas obligés d'en donner puisque nous ne sommes pas obligés d'en avoir. Toutes les objections que l'on a pu faire à Mill sur la compréhension du référent se volatilisent puisqu'il n'est plus nécessaire de le saisir cognitivement pour pouvoir parler de lui. Je pense que Mill avait une très forte intuition de cela, c'est pourquoi il a proposé la théorie que l'on retient aujourd'hui, mais je crois aussi qu'il n'arrivait pas véritablement à en rendre compte ce qui explique les incohérences de son discours.

La solution de Kripke permet de remettre au goût du jour la notion de 'proposition singulière' (russellienne). En effet, puisque le nom ne motive plus sémantiquement de propriété, on peut accepter que c'est l'individu qui contribue aux valeurs de vérité des énoncés, ce qui satisfait d'une certaine manière la volonté de Frege pour qui c'est bien l'objet qui participe à la valeur de vérité des énoncés. La seule différence c'est que, du coup, l'objet lui-même va entrer dans la proposition.<sup>179</sup>

---

179 À ce propos, on parle de proposition comme d'un intermédiaire entre un énoncé et un fait. Or, puisque l'objet lui-même participe à la proposition, ne pourrait-on pas dire que ce que l'on entend par « proposition » est en réalité, tout simplement, le fait lui-même ? La notion de 'conditions de vérité' serait dès lors obsolète. Peut-on vraiment se le permettre ? Comment qualifier une condition de vérité au fait ? On peut dire : pour que « Aristote était le précepteur d'Alexandre » soit vraie, il faut qu'Aristote ait été le précepteur d'Alexandre. On voit que l'on utilise, pour définir les conditions de vérité, la phrase en mention mais aussi en usage. Du coup, on doit faire de nouveau appel aux conditions de vérité de l'énoncé pour expliquer ses conditions de vérité. Nous voyons que nous tournons en rond. On pourrait dire que l'énoncé en usage renvoie au fait. De ce fait, la condition de vérité serait que le fait exprimé par l'énoncé soit réel, autrement dit que l'énoncé soit vrai. Si l'on accepte qu'ici l'expression en usage renvoie au fait lui-même, nous devrions l'accepter de partout. On peut en conclure que la notion de 'conditions de vérité' est obsolète et qu'elle se réduit au fait lui-même. D'ailleurs, l'analyse kripkéenne permet de parler d'un individu sans rien savoir à son sujet. Les conditions de vérité ne sont donc pas non plus le moyen d'identifier le fait. Je laisse la question ouverte, n'étant pas du tout certain de mes connaissances sur le sujet.

Reprenons si vous le voulez bien le cas des homonymes. Maintenant que l'on a dit que la fonction référentielle du nom était détachée des croyances qui accompagnent son emploi, comment peut-on expliquer qu'un nom puisse être partagé par plusieurs individus ? Dans un cadre descriptiviste c'est l'association du nom, du mot, à des descriptions singularisant des individus différents qui permettaient à un locuteur donné de posséder des homonymes dans son répertoire de noms. En fait, on peut fournir la même explication dans un cadre kripkéen. Le nom ne fait certes pas référence en vertu des croyances du locuteur mais cela ne veut pas dire qu'il ne véhicule pas ses croyances. Un même nom (en tant que forme) peut avoir des *usages* différents si on lui associe des croyances différentes. Ou plutôt devrait-on dire que chaque usage du nom est associé à un ensemble différent de croyances, car peut-être le locuteur croit-il que ce qu'il considère comme deux usages différents d'un même nom sont en réalité utilisés de la même façon *i.e.* pour faire référence au même individu. Si Jean associe à « Aristote » deux ensembles de croyances dont l'un comporte la description « le précepteur d'Alexandre » et l'autre la description « le disciple de Platon », il peut tout à fait croire qu'en disant « Aristote » dans un cas il parle de celui qui est le disciple de Platon et dans un autre de celui qui est le précepteur d'Alexandre en croyant de plus que ce n'est pas le même individu. Il aura reçu les deux noms différemment et possédera ce que l'on peut appeler deux « dossiers » distincts dans sa base de données, tout simplement parce qu'il n'a jamais entendu dire que celui qui était le précepteur d'Alexandre était le disciple de Platon. Il peut donc croire qu'Aristote n'était pas un grand philosophe et qu'Aristote était un grand philosophe. Les deux occurrences de « Aristote » font tout simplement pour lui appel à deux usages distincts du nom. Cela ne veut pas dire bien entendu qu'il ne fait pas référence dans les deux cas à la même personne, puisque le mode de référence ne dépend plus de l'état de croyance du locuteur. Pour revenir plus spécifiquement au cas des noms partagés par des individus distincts, le nom désigne peut-être deux personnes mais, dans ce cas, cela veut tout simplement dire que la constitution de deux dossiers distincts est justifiée. Inversement, le sujet peut constituer un dossier unique alors qu'on lui a transmis deux usages distincts du nom. L'utilisation du nom sera tout simplement ambiguë et ne pourra être désambiguïsée que s'il vient à apprendre qu'il y a plusieurs personnes s'appelant de telle façon ou que l'usage qu'il fait du nom mêle deux usages différents. Ce n'est pas parce que le nom ne fait pas référence par nos croyances qu'il faut l'isoler de celles-ci. Elles sont motivées conjointement à l'usage (référentiel) du nom propre. Notons qu'il était implicite dans les réflexions précédentes que nous ne transmettons pas un nom, si on entend par là la simple forme, mais un usage de ce nom. Je pense que cette précision est importante car on peut considérer que « Aristote » utilisé pour faire référence au philosophe et utilisé pour faire référence à l'armateur ne constitue pas, à proprement parler deux noms distincts. Si quelqu'un est appelé de la même manière que nous, on dira qu'il porte

le même nom que nous. La distinction est subtile et peut-être pas si nette puisque si l'on considère qu'un signe est constitué de son signifiant et de son signifié alors on peut dire que « Aristote » et « Aristote » dans les deux cas exposés ci-dessus sont deux signes différents. Je pense néanmoins que même si cette façon de voir les choses peut sembler correcte, elle est dangereuse en ce que, si l'on ne fait pas attention, on pourra considérer un nom propre (en ce sens) comme une constante d'individu. Elle entretient ainsi la « superstition qu'un nom est logiquement lié à un individu unique »<sup>180</sup>. Une constante entretient une relation bi-univoque avec ce qu'elle représente, ce qu'on ne peut pas dire de « Aristote ». Il me semble que Kripke est victime de cette illusion puisque les cas d'homonymie l'incommodent. Pourtant, sa conception peut y répondre assez aisément.

Ce que l'on pourrait ajouter avant de poursuivre, c'est que l'usage d'un nom propre est plus ou moins distribué parmi les membres de la communauté linguistique. Par exemple, je peux appeler mon chien « Gandhi ». J'aurais ainsi deux usages différents de « Gandhi », l'un renvoyant au personnage historique et l'autre à l'animal. Comme le personnage historique est connu d'un plus grand nombre d'individus, l'usage de son nom serait distribué de manière plus large au sein de la communauté. En revanche l'autre usage de « Gandhi » ne sera distribué que dans une faible proportion (se limitant à mes connaissances proches). Imaginez que je marche dans la rue, en compagnie d'un ami. Imaginez de surcroît que je possède un canapé recouvert d'une housse représentant le continent asiatique et que mon chien a uriné dessus. Je peux dire à mon ami, en plaisantant : « Gandhi a uriné sur toute l'Asie ». Si quelqu'un qui ne me connaît pas passe à ce moment là à côté de nous et entend ce que je profère, il peut être choqué de ce qu'il entend, tout cela à cause du fait qu'il assigne à « Gandhi » un usage différent du mien.

Voyons maintenant ce qu'il en est des énoncés d'identité. Chez Mill, en l'absence d'un mécanisme de référence, nous ne parvenions pas à comprendre la pertinence d'un énoncé d'existence puisque pour pouvoir utiliser un nom il fallait connaître l'individu en question. Maintenant, nous voyons qu'il est facile de résoudre le problème. Dans « Hesperus est Phosphorus », les deux noms ont été transmis indépendamment l'un de l'autre. De ce fait, les croyances associées aux deux noms seront placées dans des dossiers séparés. Encore une fois, cela ne veut pas dire que nous faisons référence par « Hesperus » à ce que nous croyons d'Hesperus. D'ailleurs celui qui constitue deux dossiers distincts pour « Hesperus » et « Phosphorus » a de fortes chances de croire qu'Hesperus n'est pas Phosphorus<sup>181</sup>, alors que s'il dit qu'Hesperus est Phosphorus, même s'il associe au deux noms des propriétés contradictoires, l'énoncé sera vrai. Pour Kripke, il est même nécessairement vrai<sup>182</sup>. À partir du moment en effet où « Hesperus » désigne la même chose

---

180 STRAWSON P. F., « On Referring », *op. cit.*, p. 340.

181 Ce qui ne va pas de soi, l'individu pouvant très bien ne jamais s'être posé la question.

182 Voir KRIPKE S., *La logique des noms propres*, *op. cit.*, p. 87-92.

que « Phosphorus », il n'aurait pas pu se faire que Phosphorus ne soit pas Hesperus. Pourtant nous pouvons très bien dire qu'Hesperus aurait pu ne pas être Phosphorus, vu que l'on peut croire qu'Hesperus n'est pas Phosphorus. Encore une fois, si l'on croit qu'Hesperus n'est pas Phosphorus c'est simplement parce que les croyances respectives que nous associons aux deux sont placées dans des dossiers disjoints. Comme la référence ne dépend pas de nous, mais de l'instauration sociale de l'usage des mots, lorsque l'on dit qu'Hesperus est Phosphorus on *dit*, d'après Kripke<sup>183</sup>, que l'objet désigné par « Hesperus » (ou « Phosphorus ») est identique à lui-même<sup>184</sup>, même si l'on peut ajouter que ce n'est pas ce que nous *comprendons*. Il y a donc une différence entre ce que nous disons avec un énoncé et ce que nous comprenons de son énonciation.

Nous avons vu qu'un même nom peut avoir des usages différents et donc désigner des individus différents. Du coup, cela entraîne une conséquence pour le moins amusante : un énoncé d'identité comportant deux occurrences du même nom peut être faux. Si l'on dit : « Aristote est Aristote », en utilisant le premier « Aristote » pour faire référence au philosophe et le second pour faire référence à l'armateur, l'énoncé est effectivement faux. L'inverse est aussi vrai et « "Aristote est Aristote", utilisé à un moment donné, peut exprimer une surprenante découverte plutôt qu'une trivialité »<sup>185</sup>. Bien sûr, un tel énoncé sera rarement utilisé sans un arrière plan contextuel permettant de distinguer les deux usages du nom. L'énoncé n'est tautologique que si les deux usages du nom sont identiques et c'est ce que l'on pensera de prime abord devant un tel énoncé, hors contexte.

Prenons maintenant en considération les énoncés d'existence, et les noms propres vides. Nous pouvons dire de (3) (« Romain Alloncle existe ») qu'il est vrai pour la simple raison que « Romain Alloncle » conduit bien à un individu sans énoncer une trivialité puisque le référent peut ne pas nous être accessible. En revanche, en disant (6) (« Bruce Wayne n'existe pas ») nous disons que « Bruce Wayne » ne renvoie à rien. Or si c'est le cas, qu'est-ce exactement qui n'existe pas ? Même si « Bruce Wayne » ne renvoie à rien, le nom n'est pourtant pas totalement creux. En fait, pour savoir si (6) est vrai, il faut remonter le long de la chaîne de communication jusqu'au baptême. Lorsque l'on arrivera au premier maillon de la chaîne on constatera que par « Bruce Wayne », on a désigné un individu qui est tel et tel alors que personne ne correspondait à la description, ce qui fait que la chaîne pend dans le vide. Par (6), il faut comprendre qu'un baptême a bien eu lieu mais qu'il a été un échec. Maintenant, que dire de (7) (« Bilbon trouva l'anneau dans les Monts Brumeux ») et (8) (« Bilbon ne trouva pas l'anneau dans les Monts Brumeux ») ? Puisque « Bilbon » ne renvoie à rien, que dire de la valeur de vérité de tels énoncés ? On pourrait être tenté de dire avec Frege que les énoncés ne sont ni vrais ni faux, le nom échouant à faire référence, mais je pense aussi que l'on

---

183 Voir *ibid.*, p. 97.

184 L'énoncé exprime la proposition (« a = a »), qui n'est pas saisie cognitivement de la sorte.

185 BURGE T., « Sinning Against Frege », *op. cit.*, p. 428.

peut soutenir que (7) est vrai et que (8) est faux. Cela demande de reprendre notre relation aux mondes possibles. On peut dire que (6) est juste si l'on admet que « exister » veut dire « réel ». Maintenant, on peut comprendre cela comme « existant dans notre monde ». Du coup les énoncés d'existence peuvent être relativisés aux mondes possibles. En disant (6) on dit :

(6') Bruce Wayne n'existe<sub>(w0)</sub> pas.

On peut comprendre l'énoncé de la manière suivante si l'on opère une autre indexation : « dans un monde  $w_2$ , Bruce Wayne existe », ce qui pourra être considéré comme vrai si  $w_2$  est le monde de Bruce Wayne, c'est-à-dire que c'est un monde où l'on a stipulé que Bruce Wayne existe. On me dira : « oui, mais comment remonter le long de la chaîne de communication puisque  $w_2$  est un monde qui est hors de notre portée ? ». Je répondrais qu'il ne l'est que d'une certaine façon. On a accès au baptême de « Bruce Wayne » dans le premier numéro retraçant ses péripéties. Ce que dit ce livre est forcément vrai de Bruce Wayne puisque c'est son auteur qui construit, imagine le monde. Bruce Wayne comme Bilbon peuvent être dits exister si on les place dans le monde où ils ont vu le jour. Ainsi, si l'on peut admettre que Bilbon existe (dans un monde  $w_3$ , qui est le monde d'origine de Bilbon), on peut affirmer que (7) est vrai et (8) faux. Par (7) on peut entendre : « Dans  $w_3$ , Bilbon trouva l'anneau » ou encore « Dans  $w_3$ , celui qui est  $\Phi$ <sup>186</sup> trouva l'anneau ». Bien entendu, lorsque nous statuons la plupart du temps sur l'existence d'un individu comme Moïse ou encore Jonas, nous voulons savoir s'il existe dans *notre* monde. Soit la Bible baptise « Jonas » et, à ce compte là « Jonas existe » veut dire que quelqu'un a fait ce que la Bible décrit, soit la Bible n'est qu'un maillon dans la chaîne de communication qui peut attribuer à Jonas des propriétés qu'il n'avait pas.

Avant de passer au problème de l'opacité référentielle, j'aimerais traiter une objection que Kripke s'adresse à lui-même afin de montrer que sa conception mériterait d'être précisée. Il dit la chose suivante :

[Un] enseignant utilise le nom « George Smith » – imaginons qu'un homme portant ce nom soit en fait son voisin de palier –, et dit que George Smith a été le premier homme à effectuer la quadrature du cercle, s'ensuit-il que les élèves aient désormais une croyance fautive au sujet du voisin de palier de leur enseignant ? Celui-ci ne leur dit pas que George Smith est son voisin ; d'ailleurs il ne croit pas non plus que Smith ait été le premier à effectuer la quadrature du cercle. Son but n'est pas de transmettre à ses élèves la moindre croyance au sujet de son voisin, mais de leur inculquer la

---

186 À la condition que  $\Phi$  ait été stipulée par J.R.R.Tolkien, c'est-à-dire que  $\Phi$  constitue, comme une partie du *Seigneur des Anneaux*, un baptême de « Bilbon ».

croissance qu'il existe un homme qui a effectué la quadrature du cercle, sans que la croyance porte sur un homme particulier – il utilise simplement le premier nom qui lui passe par la tête, et il se trouve simplement que c'est au nom de son voisin qu'il pense. Malgré l'existence d'une chaîne causale à une extrémité de laquelle se trouve le voisin, il ne va pas de soi que les élèves entretiennent désormais une croyance fautive à son sujet.<sup>187</sup>

Il est facile de voir comment répondre à cette difficulté. Ce que l'enseignant fait, c'est établir un nouvel usage du nom « George Smith ». Kripke dit bien qu'en instaurant ce nom, le professeur ne pense pas à son voisin mais à *son nom*. Lorsqu'il utilise ce nom, il l'associe à celui qui a effectué la quadrature du cercle, quel qu'il soit. Il instaure un nouvel usage du nom « George Smith ». Le rayon d'action de l'usage de ce nom sera tout simplement réduit à lui-même et à ses élèves. Je pense encore une fois que si Kripke éprouve des difficultés avec ce genre de cas c'est qu'il n'arrive pas à accepter qu'un même nom puisse avoir différents usages. Pour lui, l'usage de George Smith dans ce cas, si réel usage il y a, est un usage déviant. S'il l'est c'est tout simplement parce qu'il ne va faire référence à personne, la quadrature du cercle étant impossible à réaliser, et non pas parce qu'il possède un autre usage qui, lui, est parfaitement sain.

L'opacité référentielle, pour finir, oppose un sérieux défi à la conception kripkéenne. Reprenons (1') (« Jean croit que Cicéron était riche ») et (2') (« Jean croit que Marcus Tullius n'était pas riche »). Si l'on prend une lecture *de re* de ces énoncés on peut dire que Jean croit que Cicéron était riche mais aussi qu'il n'était pas riche, puisque le nom propre faisant systématiquement référence, c'est le référent qui va prendre place au sein de la proposition, autrement dit, puisque « Cicéron » et « Marcus Tullius » désignent le même individu on peut les interchanger librement. Si *p* représente l'énoncé « Cicéron était riche », alors on peut dire que Jean croit que *p* et que Jean croit que non-*p*. Jean posséderait donc deux croyances contradictoires. Ses croyances sont en effet contradictoires mais seulement *de facto*. Comme il n'a pas accès au référent de « Cicéron » et de « Marcus Tullius », Jean peut considérer que les deux noms font référence à deux personnes distinctes et que de ce fait les deux énoncés (1) et (2) expriment des faits différents. Si on l'informe que Marcus Tullius est Cicéron, leurs dossiers vont fusionner et le dossier résultant contiendra deux propositions contradictoires. Jean ne saura tout simplement pas si Cicéron était riche ou non. Que l'on prenne maintenant ces énoncés de manière *de dicto*. On va avoir :

(1'') Jean croit que « Cicéron était riche » est vrai ;

et (2'') Jean croit que « Marcus Tullius était riche » n'est pas vrai.

---

187 KRIPKE S., *La logique des noms propres*, op. cit., p. 83-84.



Ici, bien que « Marcus tullius » et « Cicéron » fassent tous deux référence au même individu, on ne peut les échanger. Pourtant, d'après Kripke leur seule contribution sémantique est de fournir la référence. Si l'on dit que *A* « "Marcus Tullius était riche" » et que *B* « "Cicéron était riche" » sont le nom d'une proposition et que, dans une proposition comportant un nom propre c'est l'individu qui, sémantiquement, y participe, alors *A* et *B* dénotent la même proposition. Comme Jean constitue deux dossiers différents pour « Marcus Tullius » et « Cicéron », il va de manière analogue forger deux dossiers distincts pour *A* et *B*. Même si *A* et *B* dénotent la même chose<sup>188</sup>, Jean n'a simplement pas accès à ce savoir. Au fond cela revient à dire que, les énoncés étant en mention, ils renvoient à la conception que se fait Jean de leur usage et non à leur usage<sup>189</sup>. La mention coupe l'accès en quelque sorte à la sémantique des expressions. Les expressions étant en mention, et nous intéressant à l'état cognitif de Jean à propos de ces énoncés, nous devons prendre en compte ce qu'il pense de leur usage et notamment de l'usage des noms propres y figurant.

#### 4. Conclusion

La critique kripkéenne du descriptivisme a porté un coup presque fatal à ce dernier. Après Kripke, la majorité des philosophes ont rejeté la théorie descriptiviste pour se tourner de nouveau vers Mill. Si je pense que la conception kripkéenne est vraiment solide, j'estime que sa plus grande force ne tient pas dans ce qu'il nomme la « rigidité » et qui renvoie à une notion que j'ai du mal à trouver pertinente, mais dans la découverte de la chaîne de communication, qui de toute façon est censée être l'explication du caractère rigide du nom. C'est donc sur elle que repose tout l'édifice kripkéen. Avec cette conception, on comprend qu'il n'est pas indispensable de posséder des connaissances au sujet d'un individu pour y référer. Ce que l'on dit peut donc être désolidarisé de ce que l'on comprend d'un énoncé c'est-à-dire des croyances que l'on motive lors de sa production. Le traitement des problèmes posés à Mill repose d'ailleurs sur cette scission.

Si Kripke semble avoir réussi à rendre compte de l'intuition millienne, il faut reconnaître que l'intuition qui sous-tend le courant descriptiviste, c'est-à-dire le lien entre le nom et la cognition, ne doit pas être négligée. Même si le mode de référence du nom propre n'est pas internaliste, l'utilisation de celui-ci par un locuteur ne s'effectue pas seulement en fonction de l'individu qu'il dénote. Cela est évident car la chaîne de communication nous permet de faire référence à une chose qui est au-delà de notre horizon cognitif. La possibilité ou l'impossibilité de la substitution d'un nom

---

188 Encore une fois, si l'on considère que la notion de 'conditions de vérité' et donc de 'proposition' est superflue, plutôt que de dire que ces noms d'énoncés dénotent une proposition, on pourrait dire qu'ils dénotent le fait lui-même.

189 Cette solution ressemble beaucoup à celle de Frege.

par un autre ne pourra s'expliquer dans certains cas que si l'on se réfère à l'état cognitif du locuteur ou du moins de celui auquel on attribue une utilisation particulière du nom et pas seulement en fonction de la référence de ce dernier.

### III

## La théorie descriptiviste de la nomination

---

J'aimerais, avant de clore ce travail, m'intéresser brièvement à une théorie descriptiviste qui paraît de prime abord très singulière. Cette théorie peut être appelée la « théorie descriptiviste de la nomination » (que l'on va abrégé par l'expression « TDN »). C'est une théorie qui paraît totalement triviale. Pourtant de nombreux penseurs comme Kent Bach<sup>190</sup> (un de ses plus fervents défenseurs), John Justice<sup>191</sup>, Jerrold Katz<sup>192</sup>, François Recanati<sup>193</sup> ou encore Georges Kleiber<sup>194</sup> la soutiennent. Même si l'on peut en trouver des traces chez Mill, Russell ou encore Wittgenstein, sa théorisation sera tardive. En tout cas, simplement par son aspect déroutant, elle mérite un coup d'œil. Nous n'entrerons cependant pas dans les détails de chaque formulation. Je me contenterai d'exposer une vue très sommaire de ce qu'elle a à offrir.

#### 1. Présentation

TDN a été pour la première fois formulée par William Kneale :

[L]es noms propres ordinaires des gens ne sont pas, comme l'a supposé Mill, des signes dénués de sens ; alors qu'il peut être informatif pour un homme de lui dire que le plus fameux des philosophes Grecs s'appelle Socrate, il est manifestement trivial de lui dire que Socrate s'appelait

---

190 Voir BACH K., « What's in a name ? », in *Australian Journal of Philosophy*, Vol. 59, 1981 ; *Thought and Reference*, Oxford University Press, New York, 1987 ; et « Giorgione was so-called because of his name », in *Philosophical Perspectives: 16, Language and Mind*, 2002.

191 Voir JUSTICE J., « On Sense and Reflexivity », in *The Journal of Philosophy*, Vol. 98, No. 7, 2001.

192 Voir KATZ J. J., « A propre theory of names », in *Philosophical Studies*, Vol. 31, No. 1, 1977 ; et « The end of Millianism », in *The journal of Philosophy*, Vol. 98, No. 3, 2001.

193 RECANATI F., *Direct Reference, From Language to Thought* (1993), Blackwell, Oxford, 1997.

194 KLEIBER G., « Noms propres et noms communs : un problème de dénomination », dans *Meta : journal des traducteurs*, vol. 41, n° 4, 1996.

Socrate ; et la raison est simplement qu'il ne peut comprendre votre utilisation du mot « Socrate » au début de votre énoncé à moins qu'il ne sache déjà qu'il veut dire « l'individu appelé Socrate ».<sup>195</sup>

Pour commencer, et comme Kripke le souligne<sup>196</sup>, présenter de cette manière, la théorie véhicule une inconsistance. Doit-on dire que Socrate est l'individu qui *s'appelle* « Socrate » ou l'individu qui *s'appelait* « Socrate » ? Que Socrate s'appelait « Socrate » n'est en aucune manière un énoncé trivial. D'ailleurs il est sans doute faux : au temps où Socrate était en vie, les gens ne l'appelaient pas « Socrate », c'est-à-dire que son nom ne s'écrivait et ne se prononçait certainement pas ainsi. En revanche, si l'on dit que Socrate est l'individu qui s'appelle « Socrate », alors effectivement cela est trivial. Il faut donc modifier la formulation de cette manière. TDN stipule donc que chaque nom propre « N » possède un sens qui est celui de « porte le nom "N" » ou « l'individu appelé "N" ». La formulation est simple.

Cette théorie sauve le descriptivisme de bien des écueils. Tout d'abord, elle montre que, si nous savons qu'une expression « N » est un nom propre alors nous savons qu'il signifie « l'individu appelé "N" ». C'est un fait qui nous est connu de manière *a priori*. Du coup nous évitons l'argument épistémique de Kripke : nous connaissons bien, pour chaque nom, une propriété de sa référence sur laquelle nous ne pouvons nous tromper.

De plus, TDN permet de contourner le problème de la redondance. Si l'on prend l'énoncé :

(19) Aristote s'appelle « Aristote » ;

et que l'on remplace « Aristote » par son sens TDN on a :

(20) L'individu qui s'appelle « Aristote » s'appelle « Aristote ».

L'énoncé est tautologique, mais dans ce cas, c'est tout à fait justifié car nous considérons que (19) est aussi trivial que (20). Au-delà de son aspect de prime abord stérile, TDN semble apporter un nouveau souffle au descriptivisme. On peut d'ailleurs constater que la trivialité de (19) ne s'explique pas si facilement chez Kripke. Si c'est l'individu Aristote qui participe à la proposition énoncée par (19), comment comprendre que l'énoncé est trivial ? En fait, je pense que comme le fait qu'un individu N soit appelé « N » est une connaissance *a priori*, elle constitue une entrée obligatoire du

---

195 KNEALE W., « Modality *de dicto* and *de re* », in NAGEL E., SUPPES P., TARSKI A (eds), *Logic, Methodology and the Philosophy of Science: Proceedings of the 1960 International Congress*, Stanford University Press, Stanford, 1962, p. 629-630, que Kripke cite (voir KRIPKE S., *La logique des noms propres*, *op. cit.*, p. 55).

196 *Ibid.*, p. 60.

dossier de croyances sur N. Aussi, si par (19) on *dit* que l'individu *a* s'appelle « Aristote », on *comprend* en revanche l'énoncé comme (20).

## 2. Objections et précisions

Sous l'apparente facilité avec laquelle TDN se débarrasse des objections faites au descriptivisme classique, on peut se demander si elle ne cache pas des inconsistances fondamentales. Pour Kripke<sup>197</sup>, il y a une objection majeure à cette théorie. C'est qu'elle ne donne aucun moyen d'accéder au référent. Comme nous pouvons dire que « Aristote » renvoie à celui que l'on appelle « Aristote », on peut également affirmer que « cheval » renvoie à ce que l'on appelle un « cheval » ou que « porte » renvoie à ce que nous appelons une « porte » etc. Bref nous pouvons effectuer cette opération pour n'importe quel désignateur. Or, de ce fait, nous restons prisonnier du langage. Nous n'avons aucun lien avec la réalité. En fait, on peut voir que TDN motive en secret la chaîne de communication kripkéenne. Dans le fait de dire que « N » possède comme sens celui de « l'individu appelé "N" », le concept « être appelé » renvoie ici à une communauté linguistique ayant établi l'usage du nom « N ». Sans cela, le référent ne pourrait pas nous être donné. Doit-on en conclure que TDN se réduit finalement à la conception de Kripke et que le nom propre n'a définitivement pas de sens ? Je ne sais pas. Après tout, l'individu appelé "N" reste une description qui est vraie *a priori* de N. La propriété qu'elle véhicule n'est pas totalement singularisante puisqu'elle doit prendre appui sur le contexte d'utilisation du nom c'est-à-dire de la manière dont les personnes qui le partagent l'emploient. Peut-être pourrions-nous indexer cet emploi. Cela a le mérite d'explicitier, par le concept 'être appelé' la capacité d'un même nom à pouvoir référer à divers individus. Or, cela ne revient-il pas simplement à dire ce pour quoi un nom propre est utilisé dans la langue ? Certes, mais l'on me répondra que cela suffit à pouvoir l'employer. Comme le dit Kripke, nous ne sommes pas obligés de connaître quoi que ce soit de l'individu pour lui faire référence avec son nom ; « sauf que c'est un nom propre et donc que c'est son nom » rétorquera TDN. Accepté ça, c'est permettre de rendre compte de la compréhension d'énoncés où l'on ne sait rien d'autre de l'objet. Si je ne sais rien d'Aristote, même si l'on dit bien quelque chose en disant « Aristote était un grand philosophe », comment puis-je comprendre cet énoncé si je l'entends pour la première fois si ce n'est comme ceci : « Celui que l'on appelle "Aristote" était un grand philosophe ». Pour dire que « Celui que l'on appelle "Aristote" » constitue le *sens* de « Aristote » en revanche, il faudrait des arguments supplémentaires à mon avis. Le fait de comprendre un tel énoncé marque simplement la

---

197 *Ibid.*, p. 60.

constitution d'un nouveau dossier de croyances. De toute façon, même si un nom propre possédait bien un sens réflexif, ce dernier ne pourrait se passer de la chaîne causale pour fournir le référent puisque la propriété qu'il invoque est celle d'être utilisée socialement. Par contre je trouve pour finir que TDN met bien en exergue le côté marginal du nom propre en ce qu'il ne fait jamais totalement partie d'un langage puisqu'on ne peut pas le définir autrement qu'en disant que c'est un signe, comme si le nom propre appelait sa propre fonction et uniquement celle-ci. Comme je l'ai dit, la présentation que j'ai faite ici ne tenait qu'à une formulation très succincte et elle mériterait d'être vraiment approfondie. Les auteurs que j'ai cités plus haut ont sans aucun doute beaucoup plus de choses à nous dire sur le sujet.

## Conclusion générale

---

La conception de Mill reposait sur une intuition très forte : le nom propre ordinaire ne spécifie rien de l'objet auquel il fait référence. Cependant, à ne rien dire de plus, on ne construit aucun mode de référence. On dit simplement qu'il n'y en a pas ou qu'il est trivial. Le nom est vu comme une simple marque apposée sur l'objet. Le problème c'est que l'objet peut ne pas être disponible lorsque nous utilisons le nom, sans quoi d'ailleurs l'utilité de ce dernier serait parfaitement inexistante. Comme Mill ne pouvait concevoir de distance entre l'objet et son nom, il a eu recours à la compréhension de l'objet dans une idée, où il serait en quelque sorte présent. Néanmoins, vu que l'idée de l'objet est une idée que l'on pourrait qualifier de « *de re* », elle est constituée par le souvenir de l'objet, l'empreinte qu'il laisse dans notre esprit. De ce fait, nous ne pourrions nommer d'objets qui ne nous ont pas été accessibles auparavant.

Les descriptivistes poursuivront l'analyse dans cette direction en admettant que nous pouvons nous donner l'objet à l'aide de propriétés singularisantes. Une fois ce pas franchi, l'intuition qui régissait la démarche de Mill se trouve balayée : le nom propre *doit* spécifier quelque chose de l'objet. Avec Russell, il n'est d'ailleurs rien d'autre que cette spécification. Nous avons accès, cognitivement, à des abstractions que nous nommons « propriétés ». Nous pouvons les combiner pour que leur union constitue une propriété singularisante, c'est-à-dire ne pouvant être satisfaite que par un seul objet. Là où le bât blesse c'est que, de ce fait, nous possédons une connaissance *a priori* de l'objet dénoté, ce qui semble contre-intuitif dans certains cas. La théorie descriptiviste de la nomination permet de se défaire de cet agaçant sentiment d'erreur au détriment toutefois d'un mode de référence complet (cognitivement).

Le fait que nous pouvons avoir des croyances toutes fausses au sujet de l'objet ou bien non singularisantes tout en constatant que nous pouvons faire référence à celui-ci va amener Kripke à radicaliser la position descriptiviste de la théorie des faisceaux qui, malgré la volonté de résoudre le problème ne fait que le repousser. À son tour, Kripke va donc écarter l'intuition qui gouvernait les théories le précédant, à savoir le rôle centrale de la cognition dans la détermination du référent. Se faisant, il va opérer un retour à Mill flagrant qui secoua le monde de la philosophie analytique du langage. Le véritable tour de force de Kripke n'est pas à mes yeux son concept de 'rigidité', comme

on a tendance à le penser, mais la présentation d'un mode de référence viable, d'un lien concret entre le nom et l'objet, dépourvu de tout caractère cognitif. Avec Kripke, comprendre un énoncé n'impliquera pas forcément de savoir ce que l'on dit avec.

En désolidarisant la sémantique du nom propre de son apport cognitif, il est possible de résoudre les difficultés rencontrées par Mill sans devoir retomber dans le descriptivisme. La caractérisation que j'ai donnée de la conception de Kripke sur ces points est à mon avis insuffisante et demande des raffinements supplémentaires. La scission entre sémantique et cognitif, et leurs apports respectifs lors de l'usage d'un nom mérite d'être approfondie. La théorie référentielle du descriptivisme est peut-être démunie face à l'argumentation kripkéenne, mais l'aspect cognitif lié à l'utilisation du nom ne doit pas être écarté pour autant. Si l'on considère que la conception de Kripke est véritablement plus adéquate, c'est notamment par l'analyse du lien dans l'utilisation d'un nom entre ce qu'il évoque pour nous et ce qu'il désigne, que l'on verra jusqu'à quel point elle l'est.



## A. Le nom propre dans la sémantique carnapienne

La sémantique de Rudolf Carnap introduit le couple extension/intension maintenant canonique et qui a entraîné des développements importants en logique. Ce couple est censé être adapté à n'importe quel « désignateur »<sup>198</sup> du langage et par suite aux noms propres. La conception de Carnap est intéressante à plusieurs égards. Le premier est que, même s'il prétend s'inspirer de Frege, son système a de nombreuses similitudes avec celui de Mill. Le second est que cela va nous permettre de montrer comment un traitement purement logique du nom propre ne permet pas de rendre compte des noms propres ordinaires.

### a. Extension et intension

Il faut bien comprendre avant toute chose que la méthode de Carnap est bien différente de celle que l'on peut trouver dans « Sens et dénotation ». Frege part en effet d'un problème *épistémique* et se demande quels éléments *sémantiques* sont nécessaires afin de le résoudre. Carnap, quant à lui, veut bâtir un système qui soit le plus utile à la science. Il se doit donc d'être simple, puissant et rigoureux. Même si ce projet concerne également Frege, le développement exposé ci-dessus concerne plutôt le langage naturel.

Carnap débute ainsi son propos par un couple de définitions et c'est à partir d'elles qu'il construit et détermine les éléments de son système. Les deux définitions de Carnap sont les suivantes :

(a) Deux désignateurs ont la même extension (dans  $S_1$ ) =<sub>DF</sub> ils sont équivalents (dans  $S_1$ )<sup>199</sup>

---

198 « Ces expressions comprennent les énoncés (déclaratifs), les expressions d'individus, (*i.e.* les constantes d'individu et les descriptions d'individu) et les prédicateurs (les constantes de prédicat et les expressions de prédicat composées, y compris les expressions d'abstraction) » CARNAP R., *Signification et nécessité*, *op. cit.*, p. 47.

199 *Ibid.*, p. 76.  $S_1$  est le système sémantique (langage) dans lequel nous nous plaçons. Pour des raisons de simplicité, Carnap construit un système comportant très peu d'éléments.

(b) Deux désignateurs ont la même intension (dans  $S_1$ ) =<sub>df</sub> ils sont L-équivalents (dans  $S_1$ )<sup>200</sup>

Un désignateur possède (renvoie à) donc deux éléments : une extension et une intension. Reste à savoir à quoi ils correspondent. La méthode carnapienne peut sembler déconcertante. Pourquoi de telles définitions ? Tout simplement parce que Carnap part du concept de vérité (qu'il présuppose donc acquis) et de L-vérité, dont découlent les concepts d'équivalence et de L-équivalence. Deux expressions sont équivalentes lorsque l'énoncé qui les lie est vrai et L-équivalentes lorsque celui-ci est L-vrai<sup>201</sup>. Un énoncé est L-vrai lorsque son caractère véridique provient des règles du langage dans lequel nous nous plaçons (un énoncé vrai mais non L-vrai est dit F-vrai, ce qui se répercute bien évidemment sur d'autres concepts comme la 'détermination'). Prenons un exemple pour nous dépêtrer du caractère abscons de ces notions. Carnap nous propose quatre désignateurs : « Humain », « Bipède », « Sans plume » et « Animal Raisonnable ». Il pose (entre autres) comme règles de désignation (que l'on nommera  $r_d$ ) (de  $S_1$ ) les suivantes :

( $r_{d1}$ ) « x est un humain » (« Hx ») ;

( $r_{d2}$ ) « x est un bipède » (« Bx ») ;

( $r_{d3}$ ) « x n'a pas de plume » (« Fx ») ;

( $r_{d4}$ ) « x est un animal raisonnable » (« RAx ») ;

comme énoncés :

( $\alpha$ ) L'homme (ou tout homme) est un bipède sans plume ;

( $\beta$ ) L'homme (ou tout homme) est un animal raisonnable ;

qui se traduisent par :

( $\alpha'$ )  $\forall x [Hx \equiv (F \wedge B)x]$  ;

( $\beta'$ )  $\forall x [Hx \equiv RAx]$ .

On présuppose pour finir que tous les être humains sont des bipèdes sans plume et réciproquement. D'après Carnap, nous pouvons conclure de tout cela que (16) est vrai (*i.e.* les désignateurs « H » et «  $F \wedge B$  » sont équivalents) et que (17) est L-vrai (*i.e.* les désignateurs « H » et « RA » sont L-

---

200 *Ibid.*

201 *Ibid.*, I, 3, p. 63 notamment.

équivalents). « H » et « F  $\wedge$  B » sont équivalents sans être L-équivalents parce que la vérité de leur identité ne peut être établie par les seules règles sémantiques propres à S<sub>1</sub>. Il est en effet indispensable qu'il y ait constatation des faits pour que l'on puisse affirmer (16). En revanche, nul besoin de se trouver en présence d'un humain pour savoir qu'il est un animal raisonnable. Il suffit juste de connaître les règles du système sémantique S<sub>1</sub>, notamment r<sub>d</sub><sup>202 203</sup>.

Quoi qu'il en soit, nous sommes maintenant en présence de deux équivalences différentes. Ainsi comme deux termes équivalents partagent au minimum un même élément, nous pouvons dire qu'il y a au moins deux éléments composant le renvoi d'un terme (un pour les termes F-équivalents et un spécifique aux termes L-équivalents). La F-équivalence se base sur la constatation de faits. « Humain » et « Bipède sans plumes » désignent les mêmes objets. Ainsi, deux désignateurs F-équivalents partagent la même *classe*<sup>204</sup> d'objets, qui constitue donc leur extension (d'après (a)). Les désignateurs L-équivalents, quant à eux, possèdent non seulement la même extension, mais également la même intension (d'après (a) et (b)), qui est la propriété commune des objets de l'extension. « H » et « RA » renvoient ainsi non seulement aux mêmes objets mais également à la même propriété. Par « propriété », Carnap entend<sup>205</sup> une entité extra-linguistique, objective, qui a une contrepartie réelle<sup>206</sup> mais qui, une fois assimilée, peut être combinée à d'autres afin de forger par exemple de nouveaux prédicateurs qui n'ont pas forcément d'application réelle. Puisque deux termes L-équivalents (même intension) sont, par définition, équivalents (même extension), on peut dire que l'intension *détermine* l'extension. Puisqu'une classe d'individus est une classe en vertu d'une propriété qu'ils ont en commun, il suffit de connaître cette propriété pour constituer cette classe.

Cette conception, à l'aspect très simple, est un peu plus complexe qu'il y paraît. Nous avons mis en quelque sorte tous les désignateurs dans le même panier. Or, si tous répondent de cette même

---

202 *Ibid.*, p.66.

203 Les règles r<sub>d</sub> ne suffiraient pas, en l'état, à démontrer que (β) est L-vrai. Carnap précise, à l'établissement de cette règle, qu'il faut supposer « que les mots français utilisés ci-dessus sont compris de manière telle que "être humain" et "animal raisonnable" signifient la même chose » (*ibid.*, p. 51). Or, Carnap se sert ici du concept de 'signification' qui doit, à terme, désigner son système, c'est-à-dire être définis par lui : « [l']objet principal de ce livre est le développement d'une nouvelle méthode d'analyse sémantique de la signification, c'est-à-dire une nouvelle méthode permettant d'analyser et de décrire la significations des expressions linguistiques » (préface de la première édition, *ibid.*, p. 43). En gros, il nous dit qu'il faut comprendre les prédicats « H » et « RA » de façon identique, autrement dit, que H  $\equiv$  RA (abréviation autorisée par Carnap de (β) (*ibid.*, p. 66)). Or si « H  $\equiv$  RA » est vrai, est-il F-vrai ou L-vrai ? Il ne peut être F-vrai puisque Carnap veut prouver qu'il est L-vrai. Il doit par conséquent être L-vrai pour prouver qu'il est...L-vrai. On présuppose ainsi ce que l'on veut montrer. En fait si l'on y réfléchit, on peut penser qu'il n'y a pas de véritable difficulté. Il faut simplement admettre que les énoncés L-vrais ne dépendent pas simplement des règles sémantiques du système mais qu'elles *en font partie*, réduisant ainsi r<sub>d</sub> à de simples équivalences synonymiques (mais, en fait, que pourrait être d'autre une règle sémantique ?). Comme chez Searle, cela pose en outre le problème de l'importance et de la place des règles sémantiques dans des questions portant notamment sur le caractère *a priori* de certaines assertions ou connaissances, l'analyticité ou encore la nécessité.

204 *Ibid.*, § 4.

205 *Ibid.*, p. 71-72.

206 Carnap souligne qu'il entend « propriété » en un sens large qui ne stipule en aucune manière l'hypostase de l'entité, sa réification en une *chose* (voir *ibid.*, p. 74-75).

structure, Carnap différencie les prédicateurs des foncteurs des expressions d'individu etc. en leur attribuant à chacun un type d'extension et d'intension particulier. Pour un prédicateur, c'est ce que nous avons vu, l'intension est une propriété et l'extension une classe d'objet. Pour une expression d'individu c'est-à-dire pour un nom propre ou une description définie en revanche l'extension sera un individu unique<sup>207</sup> et l'intension sera ce qu'il nomme un concept d'individu<sup>208</sup>. Carnap dirait par exemple que « Lewis Carroll » a pour extension l'individu Lewis Carroll et comme intension le concept d'individu 'Lewis Carroll'<sup>209</sup>, ce qui ne nous dit pour le moment pas grand chose. Il précise néanmoins que le couple « individu/concept d'individu » *correspond* à la paire « classe/propriété »<sup>210</sup>.

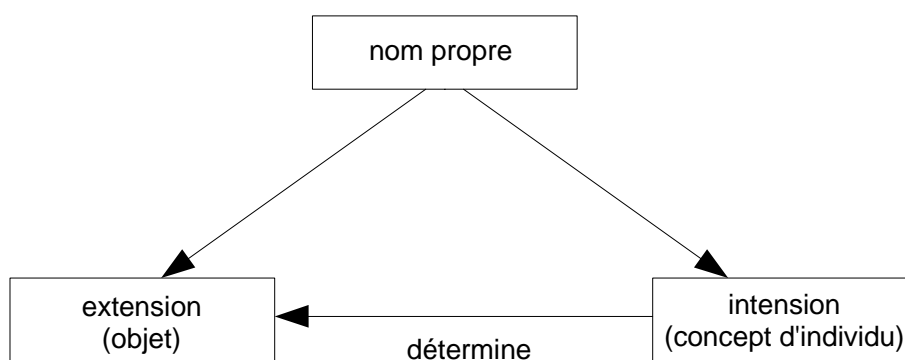


Schéma 5. Le nom propre dans le système de Carnap

Carnap assume donc d'une certaine manière que le sens soit une propriété, c'est pourquoi son système n'associe à chaque désignateur que deux éléments. Il ramasse ensemble la notion fregéenne de concept et celle de sens. Tous les désignateurs ont la même structure. « Homme » a pour intension la propriété 'homme' et pour extension la classe des hommes. La distinction sujet/prédicat ne revêt ainsi plus qu'un aspect grammatical. Carnap affirme lui-même<sup>211</sup> que, bien que l'intension lui ait été inspirée par le sens fregéen, la structure des désignateurs se rapproche logiquement d'avantage de celle de Mill, pour qui, rappelons-le, la dénotation et la connotation sont sur le même plan. Bien entendu, la différence majeure avec Mill, pour le dire en ses termes, est que le nom propre possède une connotation. Carnap reste équivoque sur le caractère référentiel d'un prédicateur. Une fois il exprime une propriété (comme le mot exprime son sens chez Frege, ou

207 *Ibid.*, p. 98

208 *Id.*

209 Je marque le renvoi à un concept par « '...' » là où Carnap se contente de mettre une majuscule, afin de distinguer le concept d'individu du nom propre.

210 *Ibid.*, p. 99.

211 *Ibid.*, p. 210-211.

comme la connotation ne fait qu'accompagner le nom chez Mill) et une autre fois il y fait référence (comme un mot-concept dénote une propriété), ce qui chez Frege est différent puisque cela motive deux entités distinctes. Peut-être cela montre-t-il un relâchement, volontaire ou non, du concept de 'référence'. Une autre différence vient de ce que Carnap admet que l'extension d'un terme est une classe, contrairement à Mill. Ainsi, un énoncé comme « Scott est un homme » peut se traduire de deux manières, soit « Scott appartient à la classe 'homme' » soit « Scott a la propriété 'homme' », simples façons de parler dont l'importance repose sur les conditions d'identité. L'extension de « Scott » est incluse dans celle d' « homme » et l'intension du premier est subsumée sous celle du second. Néanmoins, et puisque ces traductions ne sont pour Carnap que des façons de parler, cela ne suffit pas à rendre compte de notre compréhension des phrases puisque dans ces deux analyses, le nom propre est de nouveau motivé. Ce que l'on remarque néanmoins, c'est que comme nous avons pour chaque nom propre une intension lui correspondant et permettant de l'identifier, la détermination du référent qui posait de gros soucis à la théorie de Mill se voit ici écartée. La question maintenant est de savoir quelle est cette fameuse propriété car il ne suffit pas de dire que « Scott » a pour intension le concept d'individu 'Scott'. Si ce dernier est l'équivalent d'une description définie, la sémantique de Carnap, appliquée aux noms propres, rencontrera les mêmes difficultés que le descriptivisme. Or pour lui, ce n'est pas le cas. Par exemple, les concepts d'individu exprimés par « Scott » et « l'auteur de *Waverley* » sont distincts<sup>212</sup>, c'est-à-dire que les expressions leur correspondant ne sont pas sémantiquement équivalentes, comme on pouvait le penser chez Frege. Voyons comment Carnap caractérise plus en détail les concepts d'individu afin d'expliquer cette distinction que le descriptivisme classique ne fait pas.

#### b. Les concepts d'individu

En assimilant – partiellement – la notion d' 'intension' à celle de 'sens' et en introduisant les entités intensionnelles comme le concept d'individu, Carnap donne un peu plus corps au sens fregeen. Là où véritablement sa conception va avoir le plus d'éclat c'est lorsqu'il va s'attaquer à la modalité. Il va pour se faire donner une caractérisation précise de ce qu'est une intension en général et d'un concept d'individu en particulier.

Un énoncé nécessairement vrai est un énoncé vrai dans tous les mondes possibles, que Carnap nomme, comme nous l'avons vu, des « descriptions d'état ». Une description d'état est l'ensemble des énoncés appartenant à un système de langage sémantique et qui le définissent.

---

212 Voir *ibid.*, p. 99.

Pour Carnap, l'intension d'un désignateur est ce qui permet, à chaque description d'état, de lui associer une extension déterminée. Imaginons que l'on prenne l'expression « l'homme le plus fort du monde ». Dans notre monde, on va dire que c'est Chuck Norris. Si l'on prend la description d'état d'un certain *comics* de Marvel, alors ce sera peut-être Hulk, etc. Pour une description définie  $\Delta$ , l'intension est donc la fonction  $\Phi$  qui lui assigne selon telle ou telle description d'état  $e$ , un individu<sup>213</sup>. Qu'en est-il des noms propres ? Nous pouvons nous imaginer que « Chuck Norris » et « l'homme le plus fort du monde » ne fonctionnent pas de la même manière. « Chuck Norris » dans le monde de Hulk ne va pas désigner Hulk mais Chuck Norris (s'il existe).

Comme dans un système particulier nous nous donnons par avance les individus, le concept d'individu d'un nom propre peut être vu comme une fonction, qui, à chaque description d'état, va associer le désignateur au même individu ou alors à l'extension vide (si l'individu n'existe pas dans cette description). Au fond, Carnap dirait avant Kripke que le nom propre est rigide. Le seul problème c'est que, s'il peut le dire, c'est parce qu'il se place d'emblée dans un système prédéfini. Les objets sont donnés et leur nom est considéré comme une constante d'individu. On établit avant tout usage des désignateurs un domaine d'individus qui reste fixe d'une description d'état à une autre, c'est pourquoi on peut dire que le nom propre désigne toujours le même individu. On doit néanmoins pour ce faire postuler qu'il entretient une relation bi-univoque avec l'objet. Cela est indispensable si l'on veut un langage rigoureux et le plus efficace possible. En revanche, si on applique une telle conception au langage ordinaire, on voit qu'elle ne permet pas d'en rendre compte car elle ne donne pas la possibilité de dire comment les individus nous sont donnés. C'est exactement la difficulté qui recouvre la notion de 'sens' : comment nous est-il donné ? Ici, nous ne pouvons statuer sur l'intension (et par suite l'extension) d'un terme que parce que nous l'avons construite. Elle est purement artificielle alors que dans le langage naturel, le mode de référence d'un individu n'est pas spécifié avec le nom. Sans une explication comme la chaîne causale historique, l'analyse carnapienne se trouve finalement dans la même impasse que la conception de Mill car la seule chose que l'on sait de cette fonction, c'est la distribution de l'individu dans les mondes. La chaîne causale permettrait de nous donner la référence qui, ensuite, serait assignée à telle ou telle fonction qui dans le cadre d'un nom propre serait simple. Au fond, connaître cette fonction, pour un nom propre, c'est simplement savoir qu'il est un nom propre. Si nous savons que tel mot est un nom propre alors nous savons que la fonction d'assignation qui lui est associé est constante ; mais tant que l'individu ne nous est pas transmis, il n'y a aucune condition d'application. En outre, notons que la postulation d'une relation bi-univoque entre l'objet et le nom oublie totalement le cas des noms partagés. En revanche, ce que permettrait l'indépendance de l'intension face à la dimension sociale

---

213  $\text{Int}[\Delta] =_{\text{df}} \Phi : e \rightarrow \text{Ext}[\Delta]$

du nom c'est que nous pourrions tout à fait imaginer le nom propre comme une simple variable et, à ce compte là, un même nom pourrait désigner différents individus. Il faudrait pour cela écarter la chaîne historique. Demeurerait donc le fait que l'intension d'un nom – si jamais une telle entité existe – n'est jamais spécifiée dans le langage naturel comme elle l'est dans l'élaboration d'un langage artificiel. D'ailleurs, pour bien montrer le problème, il suffit simplement de faire remarquer que le désignateur intervient, ou fait intervenir d'autres désignateurs dans les règles d'assignation. Que l'on dise, dans telle ou telle description que « Aristote » renvoie à Aristote ou que « a » renvoie à a ou encore que « x » renvoie à a, b ou c, il n'empêche que nous restons dans les limites du langage. Le lien avec la réalité n'est jamais explicité.

## B. Usage référentiel impropre du nom

Un des moyens que j'ai avancé pour que le descriptivisme puisse lutter contre l'argument modal de Kripke a été de me servir de la distinction entre un usage référentiel et un usage attributif des descriptions définies. La distinction repose sur l'usage que l'on fait de la description. Dans un cas on mentionne, à l'aide de propriétés, un individu particulier. Dans l'autre cas on attribue des propriétés à un individu auquel nous avons déjà fait référence. La différence n'est pas vraiment sémantique puisque le sens de la description reste le même. Elle n'est pas non plus pragmatique parce que nous pouvons, de manière générale, voir hors contexte comment la description est utilisée (ce qui est plus difficile lorsque, dans un énoncé prédicatif, deux descriptions sont présentes : s'agit-il d'un usage attributif de l'une d'elle ou d'un usage référentiel des deux ?). Pour ma part, j'ai considéré que cette distinction était tout à fait correcte.

Dans un article de 1966, Donnellan<sup>214</sup> veut montrer qu'il y a bien deux sortes d'usage possibles d'une description mais que d'une part l'analyse russellienne, comme le dit Strawson d'ailleurs, ne permet pas d'en rendre compte et que d'autre part, elle ne correspond pas à ce que Strawson expose. J'aimerais montrer que la différence de comportement des descriptions que nous présente Donnellan n'invalide ni ne remplace la distinction strawsonienne, même si elle renvoie à quelque chose de concret et qu'elle permet d'établir un comportement référentiel annexe du nom propre,

Prenons tout de suite un exemple :

---

214 Voir DONNELLAN K. S., « Reference and Definite Descriptions », in *The Philosophical Review*, Vol. 75, No. 3, 1966.

Afin d'illustrer cette distinction, dans le cas d'une phrase unique, considérez la phrase « le meurtrier de Smith est dément ». Supposez en premier lieu que nous découvrons le pauvre Smith assassiné d'une manière ignoble. De part la manière brutale du meurtre et du fait que Smith était la plus adorable personne au monde, nous pouvons nous exclamer : « le meurtrier de Smith est dément ». [...] Cela, je dirais, est un usage attributif de la description définie. [...] [S]upposez que Jones a été accusé du meurtre de Smith et qu'il doit être jugé. Imaginez qu'il y a une discussion de la conduite étrange de Jones lors de son procès. Nous pouvons résumer notre impression de sa conduite en disant « le meurtrier de Jones est dément ». Si quelqu'un demande à qui nous faisons référence, en utilisant cette description, la réponse ici est « Jones ». Ceci, je dirais, est un usage référentiel de la description définie.<sup>215</sup>

D'après Donnellan, dans le premier cas, nous parlons du meurtrier de Smith, quel qu'il soit. Dans le second, nous faisons référence à Jones. Pour ma part je ne vois aucune différence. Pour moi, nous faisons référence dans les deux cas. Afin de préciser son propos, l'auteur enrichit son exemple de la manière suivante. On suppose que Jones n'est pas le meurtrier de Smith. Dans le second cas, lorsque nous dirons, en ayant Jones en face de nous, que le meurtrier de Smith est dément, nous ferions, selon Donnellan, référence à Jones puisque c'est de lui que nous voulons parler. Inversement, si personne ne satisfait la description (Smith aurait été victime d'un accident par exemple), lorsque nous parlons du meurtrier de Smith, quel qu'il soit, nous ne faisons pas référence. Je suis d'accord avec le second point : nous ne faisons pas référence mais dans le sens que nous *échouons* à faire référence. Par contre cela ne veut pas dire que nous ne voulons pas le faire et que nous n'utilisons pas la description dans ce sens. Ce qui implique que dans le cas de figure où Smith a bien été assassiné, la description nous permet de faire référence à son meurtrier. Le premier point n'est valable que parce que nous sommes en accointance avec Jones d'une part et que nous croyons qu'il est le meurtrier de Smith d'autre part. En utilisant la description « le meurtrier de Jones », nous pouvons vouloir parler de lui, Jones, par exemple, si le juge rappelle tous les actes atroces qu'il a commis. Pour cela cependant, il faut que nous croyons que 1) Smith a été tué, et que 2) Jones est son meurtrier. Pourquoi ? Tout simplement parce que pour comprendre que nous faisons référence à Jones avec cette description qui ne lui correspond pas, il faut comprendre nos intentions communicationnelles qui passent ici en l'occurrence par la croyance que Jones est le meurtrier de Smith. Donnellan se défendra contre cela en soutenant que nous pouvons vouloir faire référence avec une description inadéquate sans pour autant croire de l'individu qu'il satisfait la description ; mais l'exemple qu'il nous donne est insuffisant. Il nous demande<sup>216</sup> d'imaginer une situation dans

---

215 *Ibid.*, p. 285-286.

216 *Ibid.*, p. 290-291.



laquelle un individu s'est emparé du trône sans être le roi légitime, ce dont nous sommes parfaitement au courant. Lorsque nous rendrions visite à cet individu, nous pourrions demander par exemple si le roi est dans la salle des comptes. Par « le roi », nous ferions référence à cet individu que nous ne prenons absolument pas pour le roi. Or je pense que cet exemple est facilement contournable. Il suffit de dire que par « le roi » nous entendons autre chose que « le souverain légitime », par exemple « celui qui a pris la place du roi ». « Le roi » ne possède tout simplement pas dans ce cas son sens littéral.

La différence d'emploi de « le meurtrier de Smith » dans le cas où Jones est le meurtrier et dans le cas où il ne l'est pas tient dans une autre distinction. Dans les deux cas, nous faisons référence à Jones. Dans le premier, cela est possible, que nous ayons été ou non en accointance avec Jones parce qu'il satisfait la description. Dans le second, c'est parce que nous avons l'intention de parler de lui, tout en ayant une fausse croyance à son sujet. Un allocutaire peut comprendre que nous faisons référence à l'individu soit parce qu'il croit la même chose que nous, soit parce qu'il devine nos intentions de communication qui véhiculent nos croyances. Ainsi, la différence n'est plus entre un usage attributif et un usage référentiel mais entre un usage référentiel reposant d'abord purement sur une croyance et un usage référentiel « normal »<sup>217</sup>. Attention, je ne dis pas que l'usage habituel ne met pas en jeu de croyance. Pour dire que le meurtrier de Smith est dément (dans un cas normal), il faut que je veuille parler du meurtrier de Smith. La seule différence c'est que dans ce cas, celui dont je parle est forcément le meurtrier de Smith. Lors de l'usage déviant, le mode de référence habituel de la description définie est mise de côté. On fait référence à Jones avec la description sans pour autant que Jones soit le meurtrier de Smith. Le sens des mots laisse la place à un autre mode de référence.

Pour terminer j'aimerais montrer que cette distinction s'applique aussi aux noms propres. Ce qui veut bien dire que la présentation de Donnellan n'est pas correcte puisqu'il refuserait sans aucun doute qu'un nom propre puisse être utilisé de manière attributive. Imaginons que vous marchiez dans la rue et que vous voyiez au loin Sarah, au côté d'un individu emmitoufflé dans un grand manteau et une épaisse écharpe. Vous vous dites : « Jean a l'air malade », Jean étant le mari de Sarah. Or à mesure que le couple d'individus s'approche de vous, vous vous rendez compte qu'il ne s'agit pas de Jean mais certainement d'un collègue de travail de Sarah. Il se passe ici exactement la même chose qu'avec « Jones » et « le meurtrier de Smith » mais dans le sens inverse. Vous ne voulez pas parler de Jones en employant « le meurtrier de Smith » vous voulez parler du malade en employant « Jean ». Vous voulez dire que l'homme que vous voyez est certainement malade en

---

217 Kripke parle dans le premier cas de la « référence du locuteur » (*speaker's reference*) et dans le second de la « référence sémantique » (*semantic reference*) (voir KRIPKE S. A., « Speaker's Reference and Semantic Reference », in *Midwest Studies in Philosophy*, II, 1977).

disant que Jean est malade. Une fois constatée votre erreur, vous ne vous dites pas que, finalement, l'homme en face, n'étant pas Jean, n'est pas malade. Vous vous dites plutôt que, l'homme n'étant pas Jean, Jean n'est probablement pas malade (ou du moins que vous n'avez aucune raison de le penser). Si l'on dit que la sémantique référentielle d'un nom propre est constitué par la chaîne de communication qui retrace son parcours socio-historique, alors, dans ce cas, on peut considérer, comme dans le cas de la description, qu'il délaisse son mode de référence habituel, « sémantique », au profit d'un autre mode de référence. Un ami à côté de vous peut très bien comprendre votre erreur et vous dire : « ce n'est pas Jean (cet homme qui a l'air malade) ». On peut nuancer le propos, bien évidemment, en affirmant qu'en énonçant que Jean a l'air malade, nous disons en fait deux choses, ce qui marquerait le côté ambigu de l'assertion (chose que l'on peut affirmer aussi pour les descriptions définies).

En tout cas, j'estime que la distinction opérée par Donnellan renvoie bien à quelque chose<sup>218</sup> de tout à fait concret mais qu'elle ne recouvre ni n'invalide la distinction de Strawson. On peut combiner les deux, ce qui nous donne trois cas : le cas où la description est utilisée de manière attributive, le cas où elle est utilisée référentiellement de manière habituelle et le cas où on l'utilise de manière référentielle mais reposant sur un autre mode de référence mettant ici en jeu ce que l'on pourrait qualifier une « pensée *de re* » (ce qui fonctionne également avec des pensées *de dicto*). Dans l'usage impropre d'un nom ou d'une description, ce n'est plus vraiment l'expression qui fait référence mais notre état cognitif, qui peut transparaître dans l'emploi de l'expression (ce qui permet d'être compris malgré le dysfonctionnement référentiel de celle-ci).

---

218 Pour une analyse plus fine de ce sujet, on consultera BACH K., « Referential/Attributive », in *Synthèse*, Vol. 49, 1981.

## Bibliographie

- ABBOTT Barbara, *Reference*, Oxford University Press, Oxford, 2010.
- ANNÉE Magali, « Le " cratylisme " de Platon, le *Cratyle* comme réappropriation philosophique du fonctionnement phonico-pragmatique de la langue poétique archaïque », in *Journal of Ancient Philosophy*, vol. V, I, 2011.
- ARISTOTE, *De l'interprétation*, dans TRICOT Jean (éd.), *Aristote, Catégories, De l'interprétation*, traduction français Jean Tricot, Vrin, Paris, 2008.
- ARNAUD Antoine et NICOLE Pierre, *La logique de Port-Royal* (1662), Eugène Belin, Paris, 1878.
- BACH Kent, « Referential/Attributive », in *Synthese*, Vol. 49, 1981.
- « Giorgione was so-called because of his name », in *Philosophical Perspectives: 16, Language and Mind*, 2002.
- BEANEY Michael, *Frege Making Sense*, Gerald Duckworth & Co., London, 1996.
- BURGE Tyler, « Sinning Against Frege », in *The Philosophical Review*, Vol. 88, No. 3, 1979.
- CARNAP Rudolf, *Signification et nécessité* (1947, 1956), traduction française de François Rivenc et Philippe de Rouilhan, Gallimard, Paris, 1997.
- CARROLL Lewis, *Through the Looking-Glass and What Alice Found There* (1871), in GARDNER Martin (ed.) *Lewis Carroll, Alice's Adventures in Wonderland & Through the Looking-Glass*, Signet Classic, New York, 2000.
- DONNELLAN Keith S., « Reference and Definite Descriptions », in *The Philosophical Review*, Vol. 75, No. 3, 1966.
- « Proper Names and Identifying Descriptions », in *Synthese*, Vol. 21, No. 3/4, Semantics of Natural Language, I, 1970.
- DUMMETT Michael, *Frege: Philosophy of Language*, Harper & Row, New York, 1973.
- EVANS Gareth, *The Varieties of Reference*, Oxford University Press, New York, 1982.
- FREGE Gottlob, « Sens et dénotation » (1892), dans IMBERT Claude (éd.), *Gottlob Frege, Écrits logiques et philosophiques*, traduction française de Claude Imbert, Seuil, Paris, 1971.
- « Concept et objet » (1892), dans IMBERT Claude (éd.), *Gottlob Frege, Écrits logiques et philosophiques*, traduction française de Claude Imbert, Seuil, Paris, 1971.
- « Comments on Sense and Meaning » (1892-1895), in HERMES Hans, KAMBARTEL Friedrich, KAULBACH Friedrich (eds.), *Gottlob Frege, Posthumous Writings* (1969), translated by Peter Long and Roger White, Basil Blackwell, Oxford, 1979.
- « Logic » (1897), in HERMES Hans, KAMBARTEL Friedrich, KAULBACH Friedrich (eds.), *Gottlob Frege, Posthumous Writings* (1969), translated by Peter Long and Roger White, Basil Blackwell, Oxford, 1979.
- « 17 Key Sentences on Logic » (1906 et avant), in HERMES Hans, KAMBARTEL Friedrich, KAULBACH Friedrich (eds.), *Gottlob Frege, Posthumous Writings* (1969), translated by Peter Long and Roger White, Basil Blackwell, Oxford, 1979.
- « La pensée » (1918-1919), dans IMBERT Claude (éd.), *Gottlob Frege, Écrits logiques et philosophiques*, traduction française de Claude Imbert, Seuil, Paris, 1971.
- Lettre à Russell du 13 novembre 1904, dans GABRIEL Gottfried, HERMES Hans, KAMBARTEL Friedrich, THIEL Christian, VERAART Albert (eds.), *Gottlob Frege, Philosophical and Mathematical Correspondence*, translated by Kaal Hans, Basil Blackwell, Oxford, 1980.
- KNEALE William, « Modality *de dicto* and *de re* », in NAGEL E, SUPPES P., TARSKI A (eds.), *Logic, Methodology and the Philosophy of Science: Proceedings of the 1960 International Congress*, Standford University Press, Standford, 1962.
- KRIPKE Saul Aaron, *La logique des noms propres* (1972, 1980), traduction française par Pierre Jacob et François Recanati, Minuit, Paris, 1982.
- « Speaker's Reference and Semantic Reference », in *Midwest Studies in Philosophy*, II, 1977.

- LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, *Essais de Théodicée* (1710), dans JANET Paul (éd.), *Œuvres philosophiques de Leibniz*, Félix Alcan, Paris, 1900.
- LEWIS David, *On the Plurality of Worlds*, Basil Blackwell, Oxford, 1986.
- MILL John Stuart, *A System of Logic*, Harper & Brothers, New York, 1882.
- NELSON R. J., *Naming and Reference*, Routledge, London, 1992.
- PLATON, *Cratyle*, traduction française de Catherine Dalimier, GF Flammarion, Paris, 1998.
- POWELL George, *Language, Thought and Reference*, Palgrave MacMillan, 2010.
- QUINE Willard Van Orman, « Référence et modalité », dans *Du point de vue logique : Neuf essais logico-philosophiques* (1953), traduction française sous la direction de Sandra Laugier, Vrin, Paris, 2003.
- RECANATI François, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Gallimard, Paris, 2008.
- REID Thomas, *Essays on the Intellectual Powers of Man* (1785), in HAMILTON William (ed), *Works of Thomas Reid*, Maclachlan and Stewart, Edinburgh, 1852.
- RUSSELL Bertrand, « On Denoting », in *Mind*, New Series, Vol. 14, No. 56, 1905.
- *The Problems of Philosophy* (1912), Oxford University Press, Oxford, 2001.
- « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description » (1917), in RUSSELL B., *Mysticism and Logic and other essays* (1917), Barnes & Noble, New Jersey, 1951.
- SEARLE John Rogers, « Proper Names », in *Mind*, New Series, Vol. 67, No. 266, 1958.
- STRAWSON Peter Frederick, « On Referring », in *Mind*, New series, Vol. 59, No. 235, 1950.
- WITTGENSTEIN Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus* (1922), traduction française de Gilles-Gaston Granger, Gallimard, Paris, 1993.
- *Philosophical Investigations* (1945-1949), translated by G. E. M. Anscombe, Basil Blackwell, Oxford, 1958.

## RÉSUMÉ

Le but du présent travail est d'analyser le mode de référence de ce que l'on appelle ordinairement des « noms propres » (comme « Jean » ou « Aristote »). La question est donc simple : il s'agit de savoir comment un nom propre épingle son référent. L'approche de l'étude se veut historique. L'exposition des réflexions sur la question est chronologique, au moins en ce qui concerne les plus grands moments de la philosophie analytique du langage, afin de voir comment les différentes conceptions se sont forgées, ont évolué, et ont introduit de nouveaux outils d'analyse. Est présenté de fait le débat entre millianisme et descriptivisme. J'espère montrer quels sont les enjeux, les forces et les faiblesses de chaque position.

## ABSTRACT

The goal of this work is to analyze the mode of reference of what we call ordinarily "proper names" (like "John" or "Aristotle"). The question is simple: we want to know how a proper name grasps its referent. We want the approach of this study to be historical. The display of the thoughts on the subject is chronological, at least with the most important moments of the analytic philosophy of language, to see how the different conceptions have been forged, have evolved, and have introduced new tools. Is presented de facto the debate between millianism and descriptivism. I hope to show what are the stakes, the strenghts and the weaknesses of each position.

**MOTS CLÉS** : noms propres, référence, sémantique, philosophie analytique.

**KEYWORDS** : proper names, reference, semantics, analytic philosophy .